BnF Gallica

Les Confidences de Gribouille, par Charles de Ribelle

Source gallica.bnf.fr / Ville de Paris / Fonds Heure joyeuse

BnF Gallica

Rigaud, Jean-Baptiste-Amable (pseud. Charles de Ribelle, Céline d'Ornans). Les Confidences de Gribouille, par Charles de Ribelle. 1864.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

CONFIDENCES

DE

GRIBOUILLE

Source gallica.bnf.fr / Ville de Paris / Fonds Heure joyeuse

LES CONFIDENCES
DE
GRIBOUILLE

PARIS. — IMPRIMÉ CHEZ JULES BONAVENTURE
55, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS

Gribouille.



La Rencontre.

LES CONFIDENCES

DE

GRIBOUILLE

PAR

CHARLES DE RIBELLE



PARIS
AMABLE RIGAUD, ÉDITEUR
33, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS

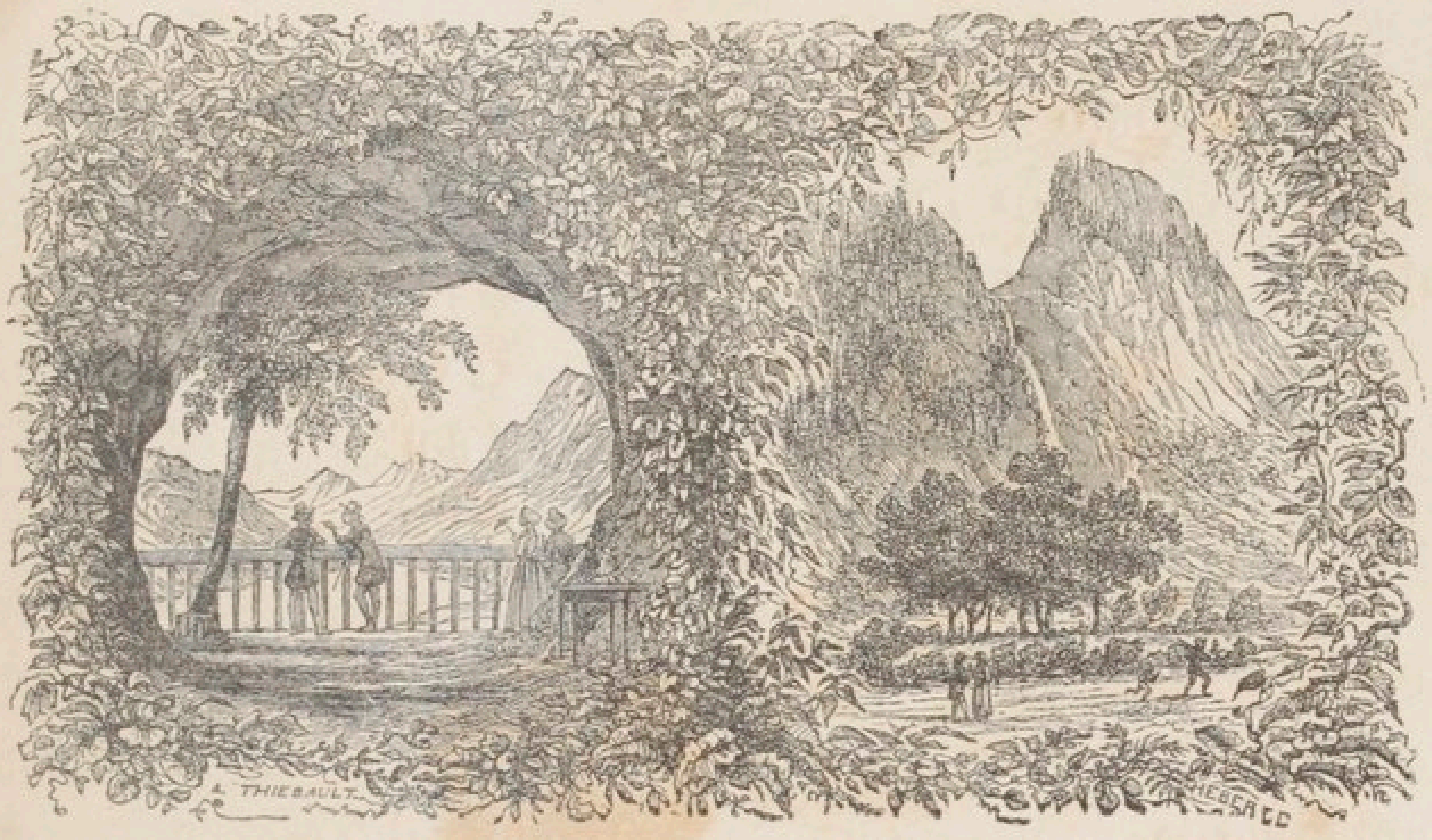
[1864]

GC
RIB

BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE JOYEUSE
PARIS
75006

Ex. 1

nq-604968 1001



I

Je rencontre Jean Gribouille. — Il me raconte comme quoi il s'est jeté à l'eau de peur de la pluie, et comme quoi il est enchanté qu'une loutre lui ait mordu les mollets.

Lorsque je n'étais encore qu'un enfant d'une douzaine d'années, je demeurais avec mon père et ma mère dans un grand village de Normandie.

Tout près de l'habitation de mon père, il y avait une petite ferme, tenue par un brave homme, nommé Jean Gribouille, qui avait toujours le nez en l'air et les mains dans ses poches, et par sa femme, excellente créature, que

l'on nommait Margot, qui se levait chaque jour à trois heures du matin pour veiller aux affaires de la ferme, et qui conduisait toute la maison mieux et avec plus d'entente et d'énergie que bien des hommes, ce qui était fort heureux; car, entre nous soit dit, Jean Gribouille n'était bon qu'à faire des sottises.

Pourtant les paysans, ses voisins, disaient de lui, à cause de la bonne tenue de sa ferme, que c'était un malin de la Bouille, qui, malgré son air tout chose, avait su amasser des écus,—dame Margot n'ayant jamais fait confidence à personne que c'était un propre-à-rien.

Comme j'aimais assez à voisiner et à courir la prétentaine dans les champs, bien souvent je m'étais rencontré avec Jean Gribouille, qui m'avait pris en grande amitié parce que j'écoutais avec attention toutes les bourdes qu'il me racontait.

Un jour que, plus matinal que d'habitude, je me promenais dans un petit sentier, bordé d'un côté par une haie d'aubépine en fleur, et de l'autre par un magnifique champ de blé, je me trouvai tout à coup, au détour du chemin, nez à nez avec Jean Gribouille, qui s'en retournait du côté de sa ferme dans un état des plus déplorables, mouillé comme un canard, les yeux égarés et les membres crispés par le froid.

—Ah! maître Jean! dis-je en l'apercevant, qu'avez-vous donc? que vous est-il arrivé?

—Ah! petit! ah! petit! me dit maître Jean, qui s'arrèta pour me répondre; ah! il est bien vrai de dire que

la nuit tous les chats sont gris; en croyant chasser une fouine, c'est une loutre qui m'a mordu, et dire que tout le mal vient de l'orage; mais, comme entre deux maux il faut se garer du pire, si tu me vois mouillé, c'est que, pendant l'averse de cette nuit, je me suis jeté à l'eau pour éviter d'être trempé par la pluie.

—Ah! père Jean! ne pus-je m'empêcher de dire, en voilà une forte, par exemple! Qu'est-ce que vous y avez gagné puisque vous êtes mouillé tout de même?

—Ce que j'y ai gagné, mon garçon? me dit Gribouille en élevant les mains au ciel; ah! petit! tu ne comprends donc pas? ah! mais pardine, c'est que la pluie m'aurait martyrisé en me mouillant peu à peu. Crois-tu que c'est un petit supplice que de sentir couler l'eau du ciel sur tous ses membres pendant deux ou trois heures? Ma foi, j'ai préféré me mettre à l'abri dans la mare.

—Mais il me semble que vous auriez mieux fait de rentrer chez vous.

—Pas moyen, mon garçon; dame Margot m'avait dit: « Jean, il y a des fouines, des belettes ou des putois qui rôdent autour du poulailler, faut les détruire: surtout ne va pas t'amuser à la moutarde, ni faire la chasse à ces bêtes,—comme une corneille qui abat des noix,—il vaut mieux rester morveux que de s'arracher le nez,—pourtant il faut prendre ses précautions. Va donc à l'affût, à bon chat bon rat,—et tâche de détruire ces mauvaises bêtes. » Il a fallu obéir à la bourgeoise; car, vois-tu, petit, dame Margot ne se mouche pas du bout du pied.

Jusqu'à trois heures du matin je n'ai rien vu; alors l'orage est arrivé, la pluie s'est mise à tomber comme si on la donnait *gratis*. Ma foi, quand j'ai vu ça, je suis entré bravement dans la mare pour éviter l'averse, et bien m'en a pris; car, pas plus tôt dans l'eau, qu'une loutre, qui dévore notre poisson, est venue me mordre la jambe.

—Une loutre vous a mordu, maître Jean? Eh bien, mais il me semble qu'il n'y a pas tant de quoi se réjouir.

—Si fait, petit, car je sais maintenant qu'il y a une loutre dans le vivier.

—L'avez-vous tuée, encore?

—La mauvaise bête n'a pas voulu me laisser faire.

—Vous lui avez donc demandé la permission?

—Dame! non, mais quand la gueuse de loutre m'a entendu crier : Aïe! aïe! elle est disparue.

—Fallait l'étrangler avant qu'elle ne se sauve.

—Ah! bien, oui, l'étrangler! mais puisque je te dis qu'elle me mordait les jambes.

—Raison de plus.

—Oui, et si elle m'avait pincé les doigts? J'aime encore bien mieux qu'elle soit allée se faire étrangler ailleurs.

—Oui, mais en attendant elle va continuer à manger votre poisson.

—Pas de danger, elle a eu trop grand'peur. Je suis bien sûr qu'à l'heure qu'il est la mauvaise bête a une fièvre terrible.—Qui sait? elle en mourra peut-être;—et puis, un bon averti en vaut deux.—Je m'en vais mettre le vivier à sec.

—Et votre poisson?

—Mon poisson? ah! oui, dit Gribouille en se frottant le front; eh! pardine! on le mangera.—Charité bien ordonnée commence par soi-même.

—Et après?

—Après, dame! on repeuplera le vivier, mais pendant ce temps-là la mauvaise loutre crèvera de faim, si elle n'est pas morte de la fièvre.

—Père Jean, dis-je sentencieusement, à mon avis le remède est pire que le mal, et si dame Margot a connaissance de...

—Chut! petit, chut! Si trop gratter cuit, trop parler nuit; aussi ne dirai-je pas un mot à la bourgeoise de tout ce qui m'est arrivé cette nuit. Ah! si elle savait tout ça, c'est elle qui m'en ferait des sermons. Je compte sur ta discrétion, mon garçon; tu sais, nous sommes amis, je ne t'en dis pas davantage.

—Comptez sur mon silence, père Jean; mais vraiment vous devriez aller vous changer, vous grelottez à m'en donner l'onglée; allez vous réchauffer.

—Tu as raison, garçon, et j'y vais de ce pas; mais c'est que, vois-tu, j'attendais pour rentrer que dame Margot fût partie pour le marché.

Et le pauvre homme s'en alla au plus vite.

Vraiment, quoique bien jeune, les discours du père Jean Gribouille ne laissaient pas que de me paraître fort drôles. Je regagnai de mon côté la maison paternelle, et, comme un enfant peu discret, je racontai comment Jean

BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS L'HEURE JOYEUSE PARIS 75005

Gribouille s'était jeté à l'eau de peur de la pluie, et comment il avait préféré effrayer une loutre, qui lui mordait les jambes, plutôt que de lui tordre le col dans la crainte qu'elle ne lui prît le bout des doigts.



Gribouille me fait ses Confidences.



Imp. Becquet, à Paris.

Gribouille est mis au Four.

II

Confidences de Gribouille. — Comme quoi sa femme Margot l'a fait mettre au four pour le guérir d'un refroidissement, et comme quoi il en est sorti avec un rhume de cerveau et pas mal rissolé. — Comme quoi M. de La Palisse était son aïeul. — Histoire en chanson de ce personnage. — Comme quoi on veut vendre quatre lapins à Gribouille pour six francs, et comme quoi il préfère en choisir trois sur les quatre et les payer deux francs pièce.

Il y avait plusieurs jours que je n'avais vu le père Jean Gribouille, lorsqu'un matin je le rencontrai, la tête couverte d'un gros bonnet de laine, la figure toute changée, le nez rouge et enflé, les yeux larmoyants.

— Ah ! qu'est-ce que vous avez donc, père Gribouille ? dis-je au fermier en l'abordant; est-ce que par hasard vous seriez malade ?

— Malade ! oui, ça doit être quelque chose comme ça,

me dit le père Jean ; ils disent que c'est le résultat de mon bain, comme si les bains étaient nuisibles. Ah ! mais ! ah ! xcit ! ah ! xcit ! ah ! xcit ! Et le père Jean se mit à éternuer une vingtaine de fois sans pouvoir se retenir.

— Ah ! petit ! ah ! dit-il, dès qu'il put s'exprimer, faut-il qu'un homme soit malheureux d'être forcé d'éternuer comme cela sans rime ni raison ! Le médecin a beau dire ; non, ce n'est pas parce qu'on se met à l'eau qu'on devient comme un saule pleureur. Ma grand' mère avait raison de dire : « Qu'à la fièvre, à la goutte, les médecins n'y voyaient goutte. — Si tu as peur du mal, tu auras le mal de la peur. » Ils m'ont fait avaler toute sorte de drogues plus mauvaises les unes que les autres, en me disant que ce qui était amer à la bouche était doux au cœur ; mais je commence à être de l'avis de mon grand-père, qui disait aussi « qu'on ne saurait faire boire un âne, s'il n'a soif. » Tous leurs remèdes ont tourné en eau de boudin, et je crois que dame Margot a plus raison encore que tous les autres ; en me voyant morfondu, elle a dit : « Jean a froid. » Comme il vaut mieux suer que trembler, elle m'a fait mettre dans un sac à farine ; on a chauffé le four, et j'ai été enfourné ni plus ni moins qu'une miche de pain. Ah ! la la ! m'en a-t-il poussé une sueur, quand je me suis senti rissoler à côté d'un petit cochon de lait, qui mijotait dans son jus ; j'ai cru un moment qu'il allait sortir une fontaine de mon corps ; pourtant, quand je me suis senti par trop bouillant, ma foi, je me suis mis à crier comme un aveugle qui a perdu son bâton. Margot

avait beau dire : « Reste, mon homme, reste encore cinq minutes, la cure va être finie, faut que ça sorte, » j'en avais assez.

— Foin ! ai-je dit, vous voulez ma perte, qu'on me défourne tout de suite, le remède est pire que le mal ; faut pas non plus forcer les expériences. L'homme n'est pas une salamandre pour traverser une fournaise sans dommage. Vite, qu'on m'ôte de mon sac, car je sens que la petite mort me galope dans le dos.

— Encore une minute, me dit dame Margot, l'impatience est mauvaise conseillère. Faut savoir souffrir un brin pour se guérir de son mal. La maladie vient au galop, mais elle ne s'en retourne qu'au petit trot, et encore faut-il l'aider à faire sa retraite.

— Ah ! jour de Dieu ! Margot, ai-je dit, je voudrais te voir à ma place ; tu veux ma mort. Mais, jamais ça ne s'est vu de mettre un chrétien au four pour le rendre en santé. Margot, vite, vite, dépêche ; je sens la cuisson qui commence, encore une minute et je suis fricassé. Ah ! la la !

—Ah ! xcit ! ah ! xcit ! ah ! xcit ! Et le père Jean éternua plusieurs fois, et reprit :

— Pourtant Margot me fit retirer du four en disant toutefois : « C'est-il entêté les hommes, ça va se mettre à l'eau tout seul pendant des heures, et ça ne peut pas rester cinq minutes au feu. »

Il était temps ! j'avais sué comme un morceau de bois vert. Et, ma foi, c'était fait de moi, si j'étais resté une

seconde de plus; je trépassais, bien sûr. Et comme dit le proverbe : — Un chien en vie vaut mieux qu'un lion mort. — Ma foi, j'ai été très-heureux d'en être quitte pour avoir la peau du dos entamée; mais c'est un fameux remède tout de même.

— Avez-vous été guéri encore ?

— Guéri! ma foi non,— et le père Jean se remit à éternuer, ah ! xcit ! ah ! xcit;—mais pourtant ça commence à se calmer, je n'éternue plus que deux mille fois par jour. Margot dit que c'est un remède qui opère. Ah xcit ! ah ! xcit !

— Tiens petit, il fait beau, me dit le brave homme pendant un moment de répit; si tu veux, comme je ne peux pas travailler à quoi que ce soit avec mon infirmité, nous irons nous asseoir là-bas près du petit bois et nous causerons.

— Je le veux bien, dis-je, justement c'est aujourd'hui jeudi et j'ai toute ma journée à moi.

— Eh bien ! tant mieux, dame Margot est au marché, la besogne ne presse pas, nous allons aller flâner un peu, ça nous reposera le sang; et puis, j'ai confiance en toi, garçon, et je ne serais pas fâché de jaser un peu, ça délie la langue, ça change le cours des idées, ça chasse la tristesse. Ah ! xcit ! ah ! xcit ! ah ! xcit !

Et le père Jean se remit à éternuer. Ah! xcit! ah! xcit! ah ! xcit !

— Est-ce que par hasard vous auriez du chagrin ?

— Dame, petit, chacun a bien ses petites misères, et

puis il ne faut pas croire qu'on a vécu jusqu'à soixante ans sans avoir reçu une foule de coups de pied dans les jambes et de désillusions dans le cœur; et puis, Margot n'est pas toujours douce comme une peau de taupe. Ah ! la vie ! la vie! ah! xcit! ah! xcit!

Et le père Jean se remit à éternuer de plus belle. Ah! xcit! ah! xcit! ah! xcit!

— Ça opère, dit-il, dès qu'il put parler; peut-être bien que Margot a raison; pas moins vrai que l'épiderme me cuit joliment tout de même, c'est pis qu'un coup de soleil.

—Dites donc, père Jean, dis-je au brave homme, vous devez savoir bien des choses que les jeunes gens ignorent, vous ?

—Ah, oui! ah! si jeunesse savait! et si vieillesse pouvait! Ah! xcit! ah! xcit! Franchement, ça opère, le remède de Margot, la peau du dos me dévore; enfin, Margot dit que ça se passera, faut bien le croire; et puis, si je ne la croyais pas, ça serait encore tout de même, quand je serais triste comme un bonnet de nuit, cela ne ferait rien à la chose; — un fond de chagrin n'a jamais servi à payer un sou de dette. Faut savoir prendre son parti en brave; faut pas se laisser abattre pour un peu de contrariété. La mère Michel m'a toujours recommandé de veiller sur ma santé. Elle n'avait que moi, la bonne femme; c'est-à-dire qu'elle avait aussi son chat, mais son chat elle le soignait elle-même, pendant que moi elle me recommandait de bien me soigner.....

Nous étions arrivés au penchant d'un coteau sur la lisière d'un petit bois ombreux d'où s'échappaient les senteurs les plus embaumées.

— Tiens, petit, me dit le père Jean, arrêtons-nous là, le lieu me paraît propice à une halte.

Comme tous les enfants, j'étais un peu curieux, indiscret même quelquefois, et je dis au père Jean : Dites donc, père Jean, pourquoi les paysans d'alentour disent-ils que vous êtes un malin de la Bouille ?

— Ah, dame ! petit, c'est que, vois-tu, l'on n'a pas vécu soixante ans sans avoir été forcé de se garer des voitures et des mauvais coucheurs; l'on a fait de son mieux pour échapper aux mailles du filet que beaucoup de méchants tendent sans cesse autour de ceux qui sont bons ; j'ai agi du mieux de mon possible pour préserver le fils de ma mère : c'est pourquoi les jaloux, les envieux, en me voyant échapper à leurs embûches, m'ont toujours jalousé un brin, et chaque fois qu'un individu échappe à la méchanceté, ils disent : il est malin comme Gribouille.

— Ah ! oui, dis-je, c'est vrai, et depuis quelques jours ils ajoutent : qui se jette à l'eau de peur de la pluie.

— Ah ! ils savent déjà ça? Ils ne la connaissaient pas encore celle-là ; en voilà une méthode, hein ! petit ; qu'en dis-tu ? Ah ! xcit ! ah ! xcit !

— Dame j'aimerais autant supporter l'averse que de me jeter dans la rivière, et puis j'aimerais encore mieux me mettre à l'abri quand il pleut.

— A l'abri ! beau mérite, ma foi ; où serait l'invention

si je n'avais jamais raisonné que comme toi? Ah! vraiment, est-ce qu'aujourd'hui j'aurais une réputation aussi colossale? Est-ce que j'aurais un jalon de planté dans le chemin de la postérité ? Est-ce que tout un chacun et toi tout le premier dirait du père Jean : —Malin de la Bouille, fin comme Gribouille. — Va, petit, —il faut apprendre à hurler avec les loups. Si Saint-Pierre-aux-Bœufs était la paroisse des grosses bêtes, faut pas croire pour ça que les petites étaient abandonnées du bon Dieu. Moi, j'ai de la patience, parce que je suis convaincu que — tout vient à point à qui sait attendre; —enfin, petit, je vois que tu voudrais connaître mon histoire. Eh bien, mon garçon, c'est facile ça. Aussi bien, il y a longtemps que je n'ai causé à cœur ouvert; la langue, comme toute chose, a besoin de fonctionner pour rester saine; c'est pourquoi, puisque l'occasion se présente, je m'en vais te faire mes confidences; tu n'abuseras pas, j'en suis sûr, des petits secrets que je vais te confier. Ah ! xcit ! ah ! xcit !

—Ah ! père Jean, dis-je, tout ce que vous me direz, c'est comme si ça tombait dans un puits.

—Alors, c'est dit, je m'en vais te faire mes confidences. Ah! xcit! ah! xcit! Diable de rhume de cerveau; c'est-il entêté! quand ça vous tient, ça ne veux pas vous quitter. Ah! xcit! ah! xcit! ah! xcit!

Le temps était superbe, la journée s'annonçait devoir être magnifique, le soleil laissait ruisseler ses rayons dorés sur la belle nature. Les champs, couverts de tous côtés de riches récoltes, offraient le coup d'œil le plus gracieux

qu'il soit possible d'imaginer; l'alouette chantait dans le ciel bleu pendant que la caille répétait son cri d'appel au milieu des luzernes roses; derrière nous, les bois étaient verts et remplis de senteurs. Aussi tout portait-il au plaisir d'admirer la luxuriante campagne qui se déroulait devant nous.

— Asseyons-nous, petit, me dit Jean Gribouille, qui, pour me donner l'exemple, s'en fut chercher une pierre sur laquelle il s'assit, ayant soin de se poser sur la partie la plus étroite et la plus pointue.

— Comment? dis-je, vous allez vous asseoir sur cette pierre, tandis que nous avons un si beau gazon de mousse pour nous mettre à notre aise.

— Tu ne comprends rien à l'économie, petit, me dit Jean Gribouille. Si je m'asseyais sur le gazon, comme tu le dis, toute la partie postérieure de mon vêtement poserait sur la terre et pourrait se salir.

— Je comprends, dis-je; mais, en attendant, vous allez être au supplice.

— Au contraire, petit, l'idée que je ménage l'étoffe de mon habillement me réjouira. Ah! xcit! ah! xcit!

Je n'eus rien à répliquer, je m'étendis sur le gazon et Jean Gribouille s'assit sur sa pierre.

Le père Jean eut un nouvel accès de ses ah! xcit! ah! xcit! mais dès qu'il put respirer il me dit: Tiens, petit, veux-tu que je te dise? eh bien, franchement, je ne serais pas fâché que tu fusses sourd et muet, parce qu'alors je ne verrais aucun inconvénient à te faire mes confidences.

— Pourtant, dis–je, si j'étais sourd, je ne vous entendrais pas, et si j'étais muet je ne pourrais pas vous répondre.

— Ce que tu dis là paraît assez judicieux au premier abord; mais, si je cherchais bien, je crois que je finirais par trouver que j'ai raison. Pourtant, comme j'ai la plus grande confiance en toi, je vais te faire mes confidences comme si tu étais une truite ou un goujon: donc je commence, malgré que j'aie toujours eu pour principe de me taire, certain que souvent—un coup de langue est pire qu'un coup de lance; mais aussi—qu'un bon avis en vaut deux. Tu es bien petit, il est vrai, mais dans les petites boîtes les bons onguents. On ne dit pas: malin comme Gribouille pour rien,—bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée. — J'ai encore bon pied, bon œil, et s'il en était besoin, on montrerait que l'on a encore plus d'un tour dans son sac; et puis, — bon chien chasse de race. — Tout à l'heure, je te dirai l'histoire de mes parents; tu verras; de tout temps, les Gribouille, de père en fils, ont eu une forte tête, et elle est nombreuse, la famille des Gribouille, tu verras: rappelle-toi bien que si—un clou chasse l'autre, une bonne idée n'est jamais seule. — Les petits ruisseaux font les grandes rivières; — qui langue a, à Rome va, — sans compter que—tout chien qui aboie ne mord point; enfin, petit, en deux mots comme en cent: — Il vaut mieux tuer le diable que le diable ne nous tue, et encore,—on ne peigne point un diable qui n'a point de cheveux, —

et, dans tous les cas,—il vaut mieux changer un œuf contre un bœuf que de se laisser chercher des insectes par la paille.

Mais, pour te commencer mes confidences par le commencement, sache, mon cher, que M. de La Palisse était mon grand-père; tu sais, le fameux M. de La Palisse qui a laissé de si brillants souvenirs, dont on a fait la fameuse chanson :

MONSIEUR DE LA PALISSE

Messieurs, vous plaît-il d'ouïr
L'air du fameux La Palisse,
Il pourra vous réjouir
Pourvu qu'il vous divertisse.
La Palisse eut peu de bien
Pour soutenir sa naissance;
Mais il ne manqua de rien
Dès qu'il fut dans l'abondance.

Bien instruit, dès le berceau,
Jamais, tant il fut honnête,
Il ne mettait son chapeau
Qu'il ne se couvrît la tête.
Il était affable et doux,
De l'humeur de feu son père,
Et n'entrait guère en courroux,
Si ce n'est dans la colère.

Ses valets étaient soigneux
De le servir d'andouillettes,
Et n'oubliaient pas les œufs,
Surtout dans les omelettes.
De l'inventeur du raisin,
Il révérait la mémoire;
Et, pour bien goûter le vin,
Jugeait qu'il en fallait boire.

Il disait que le nouveau
Avait pour lui plus d'amorce,
Et moins il y mettait d'eau,
Plus il y trouvait de force.
Il consultait rarement
Hippocrate et sa doctrine,
Et se purgeait seulement
Lorsqu'il prenait médecine.

Il voyageait volontiers,
Courant par tout le royaume.
Quand il était à Poitiers,
Il n'était pas à Vendôme.
Il se plaisait en bateau,
Et soit en paix, soit en guerre,
Il allait toujours par eau,
A moins qu'il n'allât par terre.

Dans un superbe tournoi,
Prêt à fournir sa carrière,
Il parut devant le roi,
Il n'était donc pas derrière.
Monté sur un cheval noir,
Les dames le reconnurent,
Et c'est là qu'il se fit voir
A tous ceux qui l'aperçurent.

Il fut, par un triste sort,
Blessé d'une main cruelle;

On croit, puisqu'il en est mort,
Que la plaie était mortelle.
Regretté de ses soldats,
Il mourut digne d'envie,
Et le jour de son trépas
Fut le dernier de sa vie.

—Tu vois que c'était un malin celui-là, bien digne d'être l'un des aïeux des Gribouille. C'était lui qui disait : Ne brûlez pas la chandelle par les deux bouts. — Tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin elle se casse. — Qui aime bien châtie bien.

Ah ! la la ! je me la rappelle cette sentence-là ; ah ! oui ! imagine-toi, petit, qu'un jour la mère Michel m'envoie lui acheter des lapins, — fais attention à celle-là, tu vas voir ; — j'arrive chez un marchand qui en avait quâtre : Combien me vendrez-vous vos quatre lapins? dis-je au marchand. — Six francs qu'il me dit. — Non, dis-je, c'est trop cher. Combien chaque lapin alors?—En les prenant séparément, me dit le marchand, c'est deux francs chaque. — Va pour deux francs chaque, dis-je, et j'en pris trois.

En arrivant à la maison, je raconte à la mère Michel le marché que je venais de conclure. « Comment, imbécile ! qu'elle me dit, on t'offre les quatre lapins pour six francs et tu ne m'en rapportes que trois ? » Oui, dis-je, mais j'ai choisi ; j'ai pris les trois plus beaux.

—Ah ! le double sot ! dit la mère Michel, et là-dessus, sans m'en dire davantage, elle me donna une correction tellement sentie, que je m'en souviens encore. Ah ! la la !

quelle infusion d'huile de coudrier j'ai reçue ce jour-là ! mais je vois que je vais me laisser entraîner à de tristes souvenirs. Il faut savoir se consoler, et puis, je ne commence pas mes confidences par le commencement. Je reviens à mon histoire; tu vas voir, petit, comment la nature traite les grands esprits. Moi, dont on dit maintenant, — malin comme Gribouille, — je n'avais pas du tout de réputation dans mon jeune temps, et plus d'une fois on désespéra même de ma capacité; mais je reviens à mes moutons.

Imagine toi, petit, que je suis venu au monde tout nu, seulement on dit que j'avais mes mains dans mes poches, un nez assez long, comme tu vois, car il n'a fait que croître et embellir ; une bouche bien fendue, et des yeux percés comme avec un superbe vilebrequin. Ma mère était la propre sœur de la mère Michel, tu sais? la fameuse mère Michel, qui avait une si grande affection pour les chats, qu'on disait dans le pays qu'elle aimait mieux les bêtes que les gens. C'est pourquoi on prétendait qu'elle donnait quatre gros morceaux de mou à son chat, pendant qu'elle me donnait deux fessées pour m'apprendre à ne pas être gourmand. Enfin, la bonne femme idolâtrait tellement son chat, qu'elle manqua perdre l'esprit, parce qu'un individu vint lui dire un jour que notre cousin Lustucru avait prémédité de faire faire un tour à son matou dans sa casserolle. Aussi est-il resté un grand souvenir d'elle; une chanson bien connue aujourd'hui :

C'EST LA MÈRE MICHEL

C'est la mère Michel qui a perdu son chat,
Qui crie par la fenêtre qui est-ce qui me l'rendra.
Le père Lustucru lui a répondu :
Allez, la mère Michel, votre chat n'est pas perdu.
Et la mère Michel lui a demandé,
Si mon chat n'est pas perdu, vous l'avez donc trouvé.
Il est dans un grenier qu'il fait la chasse aux rats,
Avec un fusil de paille et un sabre de bois.

Et pourtant, le cousin Lustucru avait une fameuse molaire contre le chat de la cousine, vu que cet animal était l'auteur d'une foule de larcins et de soustractions répréhensibles, commis à son détriment, en sourdine et sans tambour ni trompette, dans l'ombre et le mystère. Cependant, il n'y avait de vrai en tout cela, pour le quart d'heure, qu'un civet de chat confectionné par le susdit Lustucru, cuisinier peu délicat sur l'article de la fabrication des civets. Un matou, un véritable matou avait fort bien été mis dans la casserole du susdit cuisinier avec des petits oignons. Lustucru croyait-il tenir le chat de la mère Michel sur ses fourneaux ? ou était-il dans l'habitude de confectionner des gibelottes clandestines et fallacieuses aux dépens des chats de gouttières et autres dont il pouvait s'emparer ? Voilà ce que l'on ne découvrit que plus tard; mais ce qu'il y a de certain, c'est que le chat de la mère Michel était encore en vie, et dans un état de santé assez florissant, sauf la perte de l'extrémité de son individu, qu'un particulier fort bar-

bare, sans doute, lui avait extirpée juste au bas des reins. Mais n'anticipons pas sur les événements.

Je grandissais donc entre une volée de bois vert, le chat favori de ma chère tante, et les mauvais conseils d'une foule de Gribouilles de mon âge, qui ne valaient pas mieux que moi.

Tout à coup le père Jean s'arrêta court pour éternuer : ah ! xcit ! ah ! xcit ! ah ! xcit ! puis il reprit la parole.

—Vas-tu à l'école, toi, petit ?

—Mais oui, père Jean.

—T'y amuses-tu ?

—Dame, je ne m'y ennuie pas, surtout à l'heure de la récréation.

—Ah ! voilà qui est particulier ; eh bien, mon petit, figure-toi que dans mon jeune temps, nous étions une douzaine de jeunes drôles, qui ne pouvions pas nous souffrir à l'école ; —c'était à qui de nous n'irait pas, — et pour dire vrai, j'étais le plus récalcitrant de la bande ; et peu à peu j'avais si bien endoctriné mes camarades sur l'inutilité d'aller à l'école, sur les ennuis de l'étude, que, ma foi, la classe du père Biscotin restait déserte ; et dans le pays, en voyant les petits polissons jouer et vaguer seuls et déguenillés dans les rues ou dans les champs, chacun se disait : Voilà les Gribouilles. S'il y avait une mauvaise action de commise, et que l'on ne connût pas l'auteur du méfait, de suite on disait : « Bien sûr c'est quelqu'un de la bande à Gribouille qui a fait le coup ; » si l'on voyait un papa ou une maman corriger un mé-

chant enfant, on disait encore : « C'est un garnement, c'est un Gribouille, il n'a que ce qu'il mérite ; » enfin, j'avais une réputation colossale. Pas une farce, une naïveté, une espiéglerie ne se faisait à vingt lieues à la ronde sans que de suite on ne me l'attribuât. S'agissait-il d'un enfant glouton, qui avait manqué s'étrangler en avalant un noyau, vite on disait : « Ah! il a été malin comme Gribouille celui-là ; » un autre s'était-il laissé prendre au piége en faisant une mauvaise niche : « Ah ! ah ! disait-on, c'est un Gribouille, celui-ci. » Ou bien un écolier avait-il, par hasard ou par entêtement, peu ou pas appris sa leçon, vite on disait encore : « C'est un Gribouille ; » celui-là, comme un goinfre, avait-il oublié les règles de la sobriété en avalant trop de raisiné ou toute autre friandise, et s'en trouvait-il très-incommodé, on criait de suite par-dessus les toits : « C'est un Gribouille. » Cet autre avait-il pris plaisir à cracher en l'air pour que ça lui retombe sur le nez, on disait encore : « C'est un Gribouille. » Tous ceux enfin qui étaient mis en pénitence avec des oreilles d'âne, ou qui avaient commis quelque grosse sottise, avaient de suite la réputation d'être de la famille ; non, plutôt de la tribu des Gribouilles, car une famille eût été trop peu nombreuse pour produire tant de sujets et d'émules.

Franchement, j'étais glorieux d'une réputation aussi étendue ; pourtant ça n'était pas sans me causer souvent des désagréments ; sans parler des volées journalières de la mère Michel, qui prétendait que son chat avait cent fois plus de cœur et de bonne volonté pour le bien que moi.

Mais il faut, petit, que je te fasse connaître ma tante Michel. Écoute donc : ah! xcit! ah ! xcit! ah! xcit! At- tends, ça va se passer, ah! xcit! ah! xcit! ah! xcit! Enfin l'accès se passa, et le père Jean reprit.



La Mère Michel.



Chassé par la Mère Michel.

III

Histoire de la mère Michel et de son chat, et comme quoi la bonne femme donna un jour à Gribouille une représentation de ses jeux de jeune fille en dansant et en chantant toutes les vieilles rondes qu'elle savait.

REVENU un jour de l'école avec deux bons points, pour avoir cueilli de l'herbe aux lapins du père Biscotin, je crois que c'est la seule fois de ma polissonne d'existence d'écolier que je n'aie pas fait une entière école buissonnière, ma tante Michel me dit : « Gribouille, mon garçon, je suis contente de toi et je veux te donner une marque de ma satisfaction en te narrant l'histoire de mes années passées. »

— Ah ! Gribouille ! ah, mon enfant ! Comme il arrive un moment dans la vie où l'on regrette amèrement son bras si dodu, sa jambe bien faite et son temps perdu, et pourtant !... Mais enfin je ne veux pas te causer de regrets prématurés, et puis, tu es un homme, toi. Passons.

Je suis, comme tu sais, de la nombreuse famille des Gribouille ; ma grand'mère, qui avait un faible pour les chats, possédait toujours plusieurs de ces charmants animaux, et tu vas voir, petit, pourquoi moi-même j'ai pris ce goût pour ces jolies bêtes et tu m'approuveras, j'en suis certaine.

Imagine-toi, mon garçon, qu'un jour ou plutôt non, une nuit, où, enfant de trois ans, je dormais du sommeil de l'innocence, voilà qu'un chat angora de la plus belle espèce, charmé de rencontrer sur mon estomac une douce chaleur qui convenait à ses goûts frileux, se coucha sur moi, ni plus ni moins que si j'avais été un coussin préparé pour son agrément. Pauvre chéri, va ! Le matin, quand ma mère vint examiner pourquoi, selon mon habitude, je ne pleurnichais pas un petit peu, elle manqua de tomber en pamoison en m'apercevant couchée sur le dos, la figure aussi blanche qu'un linge et ne donnant plus signe de vie, et le chat angora qui s'était si bien étendu sur ma personne se levant à son aspect de la place où il s'était si bien trouvé, pour se détirer avec nonchalance. Ma mère ne lui donna pas le temps de se lustrer le poil, comme il en avait la fantaisie ;

car une énorme taloche l'envoya rouler sur le plancher, la pauvre bête ! et ma mère se mit à pousser des cris effroyables, me croyant trépassée.

A ces cris, ma grand'mère Gribouille accourut et n'eut pas plutôt vu son minet étendu sur le carreau qu'elle se mit à son tour à pousser des gémissements à ébranler les fondations d'une cathédrale.

—Ah! mon Dieu! dit-elle, mon pauvre Biribi, qu'est-ce qu'il a? Ah! la la! il a l'air tout pâle, je crois qu'il se trouve mal.

—Ah! mon Dieu! s'écriait de son côté ma mère, ah! mon Dieu! ma fille qui est morte, et c'est cet affreux Biribi qui l'a étouffée.

—Biribi? étouffer quelqu'un! lui, le pauvre chéri, quelle calomnie! ah! dit ma grand'mère Gribouille,—en se lamentant plus fort: —Lui, Biribi, faire de la peine à qui que ce soit, ah! il en est bien incapable, la bonne bête. Ah! le pauvre animal, il a la hanche déboîtée. Il va expirer, bien sûr!

—Vite, vite, criait ma mère : du secours, de l'eau, des linges chauds; vite, vite, mon enfant vient de respirer.

—Ah! dit ma grand'mère Gribouille sans se déranger et qui ne s'était occupée que de son cher Biribi, j'en étais bien sûre, elle n'est pas morte, elle n'est pas même malade, la petite; mais c'est ce pauvre Biribi qui est à toute extrémité. Ah! qu'est-ce qu'il a donc, la pauvre bête, il semble ému, triste et incapable de s'expliquer.

Vite, *Martonne*, dit–elle à la bonne qui arrivait, vite, Martonne, allez me chercher le médecin pour le pauvre Biribi.

— Mon enfant, mon enfant, criait toujours ma mère, elle respire; donnez-moi un peu d'eau, Martonne, des linges chauds.

— Martonne, Martonne, Biribi! le médecin! criait de son côté ma grand'mère.

Je ne sais trop comment cela se serait terminé si Biribi, très–bien portant, ne se fût élancé par la fenêtre sur les petits oiseaux qui becquetaient dans le jardin, et il parvint à saisir un des innocents oisillons qu'il avala sans le déplumer.

— Ah! est-il charmant, dit ma grand'mère Gribouille, rassurée sur son indisposition.

— Mais enfin, qu'est-ce qu'il y a donc, qu'est-il arrivé? dit ma grand'mère Gribouille, qui voulut bien alors s'occuper d'autre chose que de son cher Biribi.

— Plus rien, dit ma mère, mon enfant a rouvert les yeux; elle vit! mais il était temps!

— A la bonne heure, dit ma grand'mère Gribouille, j'en étais sûre, moi, que mon Biribi ne pouvait avoir causé aucun mal à la petite. Au contraire, je suis certaine qu'il l'aura préservée de quelques rats voyageurs et féroces.

— C'est bon, dit ma mère; en attendant, la petite ne respirait plus. Biribi était couché tout en travers sur son estomac.

— C'est ça! dit ma grand'mère Gribouille, et nous devons la vie de cette enfant à ce cher Biribi. Oh! le bon animal! Il aura pour deux sous dė mou aujourd'hui. Et la bonne femme s'en alla.

Lorsque j'eus perdu ma mère, je restai près de ma grand'mère qui me persuada plus tard que je devais la vie à Biribi, et que je lui devais une reconnaissance éternelle, ce qui fit que je lui vouai une amitié à toute épreuve et que je pris pour le reste de mes jours une véritable affection pour tous les chats en général. Tu comprends, petit, qu'on ne saurait trop aimer ceux qui nous donnent des preuves d'intérêt du genre de celle que m'avait donnée ce cher Biribi.

Ce n'était pas précisément la manière de voir de feu Michel, mon défunt; mais que veux-tu? il était entêté celui-là, que c'était une horreur! je n'ai jamais pu en faire un Gribouille. Il était toujours sur ses gardes. Ah! aussi je me suis renfermée dans les joies de mes affections intimes avec mes chats; mais n'anticipons pas.

Grâce aux bons soins de ma mère, je revins à la vie, et comme, à dater de ce jour, elle eut la précaution de visiter sa chambre et de faire la guerre à toutes les bêtes qui y pénétraient, même à ces malheureux chats qu'elle avait pris en haine, je ne sais trop pourquoi, pauvres bêtes! je ne courus plus aucun risque d'être étouffée, je grandis et devins bien-

tôt une enfant intelligente qu'il fallut envoyer à l'école pour qu'elle ne perdît pas son temps aux bagatelles de la porte.

Ce fut à cette époque que je la perdis, ma bonne mère. Hélas! je la regrettai bien, malgré son antipathie pour les chats.

Ah! petit, à l'école, c'est là où je goûtai le vrai bonheur, le paradis sur terre. Nous avions une maîtresse de pension, la mère Bosquinette, qui n'avait d'autre souci que de nous faire jouer et danser; quant aux études, c'était chose inutile.

Pourvu, disait la bonne femme, qu'une demoiselle sache jouer aux petits jeux innocents, habiller sa poupée et danser toutes les rondes connues, cela suffit pour son avenir, le reste doit arriver tout seul en son temps. Ah! la brave femme! En ai-je fait de ces parties de cache-cache, Nicolas, en ai-je dansé de ces rondes. Tiens, rien que d'y penser mes vieilles jambes en frémissent encore. Tandis que j'y suis, je veux te donner une idée de mes récréations et de nos joies.

Et la bonne femme se mit à chanter et à danser avec un entrain extraordinaire :

SUR LE PONT D'AVIGNON

Sur le pont d'Avignon,
L'on y danse, l'on y danse,
Sur le pont d'Avignon,
L'on y danse tous en rond.

Les beaux messieurs font comme ça,
Et puis encore comme ça.
Sur le pont d'Avignon, etc.

Et ma foi, ma tante Michel était partie et me faisait tous les gestes les plus étonnants en continuant à chanter et à danser. Tiens, écoute celle-ci :

RAGOTIN

Ragotin, ce matin,
A tant bu de pots de vin,
Qu'il branle, qu'il branle,
Qu'il branle.

Et la fameuse danse de *la Boulangère* donc ; ah! l'ai-je dansée :

LA BOULANGÈRE

La boulangère a des écus } *(bis)*
Qui ne lui coûtent guère, }
Elle en a, je les ai vus,
J'ai vu la boulangère,
J'ai vu la boulangère aux écus,
J'ai vu la boulangère.

Et puis encore celle-ci que nous disions en nous avançant en deux bandes les unes vis-à-vis des autres :

AH! MON BEAU CHATEAU

Ah ! mon beau château,
Ma tant' tire lire lire,
Ah ! mon beau château,
Ma tant' tire lire lo.

Le nôtre est plus beau,
Ma tant' tire lire lire,
Le nôtre est plus beau,
Ma tant' tire lire lo.

Nous le détruirons,
Ma tant' tire lire lire,
Nous le détruirons,
Ma tant' tire lire lo.

Laquelle prendrez-vous?
Ma tant' tire lire lire,
Laquelle prendrez-vous?
Ma tant' tire lire lo.

Celle que voici.
Ma tant' tire lire lire,
Celle que voici,
Ma tant' tire lire lo.

Que lui donn'rez-vous?
Ma tant' tire lire lire,
Que lui donn'rez-vous?
Ma tant' tire lire lo.

De jolis bijoux,
Ma tant' tire lire lire,
De jolis bijous,
Ma tant' tire lire lo.

Nous n'en voulons pas,
Ma tant' tire lire lire,
Nous n'en voulons pas,
Ma tant' tire lire lo.

Et puis le jeu charmant de

LA TOUR, PRENDS GARDE!

LE CAPITAINE ET LE COLONEL.

La tour, prends garde (*bis*)
De te laisser abattre.

LA TOUR.

Nous n'avons garde (*bis*)
De nous laisser abattre.

LE CAPITAINE ET LE COLONEL.

J'irai me plaindre (*bis*)
Au *duque* de Bourbon.

LA TOUR.

Va-t'en te plaindre (*bis*)
Au *duque* de Bourbon.

LA CAPITAINE ET LE COLONEL.

Mon duc, mon prince (*bis*)
Je viens me plaindre à vous.

LE DUC.

Mon capitaine, mon colonel (*bis*)
Que me demandez-vous?

LA CAPITAINE ET LE COLONEL.

Un de vos gardes (*bis*)
Pour abattre la tour.

LE DUC.

Allez, mon garde (*bis*)
Pour abattre la tour.

Reprise.

La tour, prends garde (*bis*)
De te laisser abattre.

LE COLONEL ET LE CAPITAINE.

Votre cher *fisse* (*bis*)
Pour abattre la tour.

LE DUC.

Allez, mon *fisse* (*bis*)
Pour abattre la tour.

Reprise.

La tour, prends garde (*bis*)
De te laisser abattre.

LE CAPITAINE ET LE COLONEL.

Votre présence (*bis*)
Pour abattre la tour.

LE DUC.

Je vais moi-même (*bis*)
Pour abattre la tour.

Et puis la mère Bosquinette nous apprenait à chacune des petites chansons comme celle-ci :

LA BONNE AVENTURE

Je suis un petit poupon
De belle figure,
Qui aime bien les bonbons
Et les confitures.
Si vous voulez m'en donner,
Je saurai bien les manger,
La bonne aventure
    Oh ! gai !
La bonne aventure.

Lorsque les petits garçons
Sont gentils et sages,
On leur donne des bonbons,
De jolies images ;
Mais quand ils se font gronder,
C'est le fouet qu'il faut donner.
La triste aventure
    Oh ! gai !
La triste aventure.

Je serai sage et bien bon
Pour plaire à ma mère;
Je saurai bien ma leçon
Pour plaire à mon père ;
Je veux bien les contenter,
Et s'ils veulent m'embrasser :
La bonne aventure
    Oh ! gai !
La bonne aventure.

Puis elle nous faisait danser en rond.

Et ma tante Michel s'arrondissait les bras et dansait toute seule en me chantant :

NOUS N'IRONS PLUS AU BOIS

Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés,
La belle que voilà, la lairons-nous danser !
    Entrez dans la danse,
    Voyez comme on danse,

Sautez, dansez,
Embrassez qui vous voudrez.

La belle que voilà, la lairons-nous-nous danser ;
Mais les lauriers du bois, les lairons-nous faner.
Entrez dans la danse, etc.

Mais les lauriers du bois, les lairons-nous faner.
Non, chacune à son tour ira les ramasser.
Entrez dans la danse, etc.

Non, chacune à son tour ira les ramasser,
Si la cigale y dort, ne faut pas la blesser.
Entrez dans la danse, etc.

Si la cigale y dort, ne faut pas la blesser,
Le chant du rossignol la viendra réveiller.
Entrez dans la danse, etc.

Le chant du rossignol la viendra réveiller,
Et aussi la fauvette avec son doux gosier.
Entrez dans la danse, etc.

Et aussi la fauvette avec son doux gosier;
Et Jeanne la bergère avec son blanc panier.
Entrez dans la danse, etc.

Et Jeanne la bergère avec son blanc panier,
Allant cueillir la fraise et la fleur d'églantier.
Entrez dans la danse, etc.

Allant cueillir la fraise et la fleur d'églantier.
Cigale, ma cigale, allons, il faut chanter.
Entrez dans la danse, etc.

Cigale, ma cigale, allons, il faut chanter,
Car les lauriers du bois sont déjà repoussés.
Entrez dans la danse, etc.

Puis celle-ci, qui était bien l'une des danses les plus amusantes :

LA MIST' EN L'AIRE

Bon homme, bon homme, que savez-vous faire ?
Savez-vous jouer de la mist' en l'aire?

Laire, laire, laire,
De la mist' en l'aire.
Ah! ah! ah! que savez-vous faire?

Bon homme, bon homme, que savez-vous faire?
Savez-vous jouer de la mist' en flûte?
Flûte, flûte, flûte,
De la mist' en flûte.
Laire, laire, laire,
De la mist' en l'aire.
Ah! ah! ah! que savez-vous faire?

Bon homme, bon homme, que savez-vous faire?
Savez-vous jouer de la mist' en viole?
Viole, viole, viole,
De la mist' en viole.
Flûte, flûte, flûte,
De la mist' en flûte.
Laire, laire, laire,
De la mist' en l'aire.
Ah! ah! ah! que savez-vous faire?

Puis nous répétions encore en dansant :

IL ÉTAIT UNE BERGÈRE

Il était une bergère,
Et ron ron ron petit patapon,
Il était une bergère,
Qui gardait ses moutons,
Ron ron,
Qui gardait ses moutons.

Elle fit un fromage,
Et ron ron ron petit patapon,
Elle fit un fromage
Du lait de ses moutons,
Ron ron,
Du lait de ses moutons.

Le chat qui la regarde,
Et ron ron ron, petit patapon,
Le chat qui la regarde
D'un petit air fripon,
Ron, ron,
D'un petit air fripon.

Si tu y mets la patte,
Et ron ron ron, petit patapon,
Si tu y mets la patte,
Tu auras du bâton,
Ron ron,
Tu auras du bâton.

Il n'y mit pas la patte,
Et ron ron ron, petit patapon,
Il n'y mit pas la patte,
Il y mit le menton,
Ron ron,
Il y mit le menton.

La bergère en colère,
Et ron ron ron, petit patapon,
La bergère en colère
Battit son p'tit chaton,
Ron ron,
Battit son p'tit chaton.

Pour nous reposer un peu, nous dansions plus doucement en chantant :

LE CHEVALIER DU GUET

Qu'est-c' qui passe ici si tard,
Compagnons de la Marjolaine,
Qu'est-c' qui passe ici si tard,
Gai gai, dessus le quai ?

LE CHEVALIER.

C'est le chevalier du guet,
Compagnons de la Marjolaine,
C'est le chevalier du guet,
Gai gai, dessus le quai.

TOUS.

Que demande le chevalier,
Compagnons de la Marjolaine,
Que demande le chevalier,
Gai, gai, dessus le quai?

LE CHEVALIER.

Une fille à marier,
Compagnons, etc.

TOUS.

N'y a pas de filles à marier,
Compagnons, etc.

EE CHEVALIER.

On m'a dit que vous en aviez,
Compagnons, etc.

TOUS.

Ceux qui t'l'ont dit s'sont trompés,
Compagnons, etc.

LE CHEVALIER.

Je veux que vous m'en donniez,
Compagnons, etc.

TOUS.

Sur les onze heur's repassez,
Compagnons, etc.

LE CHEVALIER.

Les onze heur's sont bien passées,
Compagnons, etc.

TOUS.

Sur les minuit revenez,
Compagnons, etc.

LE CHEVALIER.

Les minuit sont bien sonnés,
Compagnons, etc.

TOUS.

Mais nos filles sont couchées,
Compagnons, etc.

LE CHEVALIER.

En est-il un' d'éveillée,
Compagnons, etc.

TOUS.

Qu'est-c' que vous lui donnerez,
Compagnons, etc.

LE CHEVALIER.

De l'or, des bijoux assez,
Compagnons, etc.

TOUS.

Elle n'est pas intéressée.
Compagnons, etc.

LE CHEVALIER.

Mon cœur, je lui donnerai,
Compagnons, etc.

TOUS.

En ce cas, choisissez,
Compagnons, etc.

Et lorsque nous nous étions reposés, nous reprenions cette autre danse où il fallait faire toutes sortes de gestes, et ma tante Michel continuait ses démonstrations :

SAVEZ-VOUS PLANTER LES CHOUX

Savez-vous planter les choux
A la mode, à la mode,
Savez-vous planter les choux
A la mode de chez nous ?

On les plante avec le pied,
A la mode, à la mode,
On les plante avec le pied,
A la mode de chez nous.

On les plante avec les mains,
A la mode, à la mode,
On les plante avec les mains,
A la mode de chez nous.

Et celle-ci donc ! disait ma tante ; tiens, regarde. Et elle reprenait ses exercices avec une chaleur si extraordinaire que j'en mourais d'envie de rire :

LA MONACO

A la Monaco, l'on chasse, l'on déchasse,
A la Monaco, l'on chasse comme il faut.
Les demoisell's qui n'savent pas danser,
On leur fait faire la chaîne anglaise.
Les demoisell's qui n'savent pas danser,
On leur fait faire la chaîne anglaise.

Et puis encore celle-ci :

RAMÈNE TES MOUTONS

La plus aimable à mon gré,
Je vais vous la présenter ;
Nous lui f'rons passer barrière,
Ramène tes moutons, bergère,

Ramène, ramène donc tes moutons
A la maison.

Et puis cette autre qui était bien la chose la plus divertissante du monde :

LA POLICHINELLE

Pan! qu'est-ce qu'est là?
C'est Polichinelle, mam'zelle,
Pan! qu'est-ce qu'est la?
C'est Polichinelle que v'là.

Il est mal fait
Et craint de vous déplaire ;
Mais il espère
Vous chanter son couplet.

Toujours joyeux,
Il aime fort la danse,
Il se balance
D'un petit air guilleret.
Pan! qu'est-ce qu'est là? etc.

Puis enfin la mère Michel cessait ses danses et terminait la séance en chantant :

DAME TARTINE

Il était une dame Tartine
Dans un palais de beurr' frais,
Les murailles étaient de farine,
Le parquet était de croquet.
Sa chambre à coucher
Était d'échaudés,
Son lit de biscuit,
C'est fort bon la nuit.

Quand ell' s'en allait à la ville,
Elle avait un petit bonnet,
Les rubans étaient de pastille,
Et le fond de raisiné.
Sa petit' carriole
Était d'croquignole ;
Ses petits chevaux
Étaient de pâtés chauds.

Et ma bonne tante finissait par tomber épuisée dans son fauteuil. Puis, après un moment de repos, elle reprenait les larmes aux yeux son récit.

—Ah! la la! petit. C'en était-il ça des réjouissances! Aussi comme on dormait! Ça n'est pas comme à présent où les rhumatismes me chagrinent aussi bien la nuit que le jour. Hélas! pourquoi ne suis-je pas restée à cet heureux âge? Mais il en était décidé autrement dans le grand livre de la destinée, comme disait grand-père Gribouille. A seize ans, on me retira de la maison d'éducation de la mère Bosquinette. Mon instruction littéraire et scientifique était terminée; je ne savais rien de rien, que lire un peu dans le Psautier, fourrer un peu de laine sur du canevas et jouer à la marelle; mais j'avais retenu mes belles chansons : j'étais très-forte à la danse en rond! Ah! c'était un plaisir de voir mon entrain. Enfin, revenue à la maison paternelle, il fallut se mettre un peu au ménage : je ne savais même pas faire cuire un œuf à la coque. Dame! aussi la mère Bosquinette n'avait pas d'autre souci que de nous faire gambiller du matin au soir; elle disait que c'était la santé du corps, et qu'avec ça on allait loin...

L'âge de me marier était arrivé, mon père voulut absolument que j'épousasse un sien ami, nommé Michel, qui avait une jambe de bois; un mari avec une jambe de bois!... à moi!... Comprends-tu cela de ton grand-père Gribouille, toi, petit? Hein! en voilà une drôle d'idée!...

J'avais beau lui représenter que la jambe de bois de Michel ne pouvait me convenir, rien n'y fit; ça a des caboches, les Gribouille, ah!... Il fallut en

passer par là, mon pauvre ami!... Et moi qui comptais danser douze heures de suite le jour de mes noces, je fus réduite ce jour-là, le soir venu, à serrer la jambe de bois du marié dans une armoire. Ah! la la! Enfin, à ça près de cet inconvénient, Michel, mon défunt, était un fort brave homme, et j'avais la liberté de danser toute seule tout à mon aise, mon homme n'y trouvait jamais à redire.

Mon père prétendait avoir fait un mariage de bascule. « Tout s'harmonisera, disait-il. Ma fille, elle, ne sait et ne veut que danser en rond; Michel ne veut et ne peut que rester en place, faudra bien que chacun y mette un peu du sien pour avoir la paix du ménage. »

Il arriva que Michel se jeta dans la pipe avec toutes les conséquences de cette déplorable passion. Il fuma, mais il fuma!... Ah! d'autres prétendent que j'y étais pour quelque chose; je ne me suis jamais doutée de rien.

Moi, je pris une grande tendresse pour les chats. J'en avais toujours deux, trois; je m'enfermais avec eux dans une chambre, j'organisais des souris en papier au bout d'une ficelle et puis, ma foi, nous sautions à qui mieux mieux, mes chats et moi. Voilà, petit, comment j'ai passé trente-deux années de ma vie : ah! je peux dire que j'en ai fait des sauts et des cabrioles avec mes chats, et que Michel, mon défunt, en a fumé de toutes sortes de tabac!

Au bout de trente-deux ans de ménage, ma foi, un

jour Michel a passé de vie à trépas. Je l'ai regretté, le cher homme; puis je me suis consolée un peu. Plusieurs peines de cœur étant venues coup sur coup changer le cours de mes chagrins : trois de mes chats les plus aimés disparurent sans que je pusse savoir la moindre des choses sur ce qu'ils étaient devenus. Ont-ils voulu aller rejoindre mon défunt? c'est ce que j'ignore, pourtant j'en doute : car le pauvre cher homme n'avait guère que des coups de sa jambe de bois à leur service. Enfin on ne sait pas; tous les goûts sont dans la nature. Ces bêtes avaient peut-être une passion malheureuse pour Michel, l'ingrat! Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils sont disparus et que j'ai bien pleuré, va, petit : les pauvres bêtes, ah! Enfin Lustucru, notre cousin, que tu connais, est parvenu à me consoler en me donnant de jeunes minets à élever : ah! les chers innocents! comme j'avais du plaisir à faire leur éducation; mais chose étrange! dès qu'ils étaient gras et dodus, ils disparaissaient. Enfin, j'ai maintenant mon cher Beaupoil, celui-là je le surveille et j'espère qu'il ne lui arrivera aucun accident.

Et voici mon histoire, me dit la mère Michel : Je t'ai recueilli à la mort de tes parents, et ma foi, maintenant je t'aime presque autant que Beaupoil. Tiens, comme je suis contente de toi, voilà un sou pour acheter du mou à mon minet, va lui en chercher, tu le lui donneras toi-même, et ça lui fera plaisir, à ce cher Fifi.



IV

Comme quoi Jean Gribouille sort pour acheter un sou de mou pour le chat de la mère Michel, et comme quoi il préfère se régaler d'un sou de raisiné. — Comme quoi, pendant l'absence de Gribouille, le chat de la mère Michel rentre chez sa maîtresse, la queue coupée au bas des reins.—Comme quoi Gribouille est accueilli au retour à coups de manche à balai, et comme quoi il se réfugie chez le cousin Lustucru.

Je sortis donc pour dépenser le sou que ma tante m'avait donné; mais, au lieu d'acheter du mou, j'achetai du raisiné. Il était fameux : ce qui devenait difficile, c'était de rentrer ensuite, car ma tante Michel, j'en étais certain, était aux aguets, et m'attendait avec le nanan promis à Beaupoil.

Le raisiné avalé, comme tu le penses bien, je n'eus aucune presse de revoir ma tante et je ne revins chez elle qu'assez tard dans la journée.

Tandis que je me prélassais en société de mes amis habituels, l'estomac satisfait, il se passait chez ma chère tante des événements qui devaient avoir une grande influence sur ma destinée : le père Biscotin, le maître d'école, était venu se plaindre de mes manques habituels à sa classe; puis le chat Beaupoil était parvenu à s'évader et était rentré avec la queue coupée au bas des reins, ce qui, comme tu le penses, avait rendu ma tante plus que mélancolique et presque féroce. Aussi, dès que la mère Michel me vit rentrer au logis vint-elle au-devant de moi d'un air courroucé :

—Ah ! ah ! vous voilà, monsieur le mauvais sujet, me dit-elle. Pourriez-vous me dire ce que vous devenez ? Le père Biscotin, le maître d'école, est venu m'apprendre qu'il n'avait rien pu faire de vous, et que même il ne vous voyait presque jamais ; et puis, serait-ce vous par hasard qui vous seriez porté à un attentat sur mon cher minet ? Dites, répondez-moi.

—Ma tante, dis-je, je n'ai rien à me reprocher au sujet de Beaupoil, si ce n'est d'avoir quelquefois soustrait son mou pour m'en servir pour attraper les corneilles.

—Pris son mou ?... le mou de mon pauvre Beaupoil ! dit la mère Michel au comble de la colère et de la surprise. Comment ! vous avez osé imposer un jeûne forcé à ce malheureux minet ? Ah ! mais ! ah ! mais ! En voilà bien d'une autre. Ah ! par exemple.

—Mais, ma tante, dis-je tout tremblant, c'était pour prendre des corneilles. Ah ! si vous saviez comme c'est

drôle de voir les corneilles s'élever en l'air et puis retomber tout à coup comme si on les précipitait.

Tenez, voyez-vous, dis-je, un peu rassuré par le silence de la mère Michel : on prend de la glu, — la glu, le houx me fournit cela. On fait un grand cornet avec du papier, on enduit l'intérieur du cornet avec de la glu, on met un morceau de mou au fond, et les jours où la terre est gelée on laisse ces piéges dans les champs ; les corneilles, qui sont curieuses de leur naturel, s'en vont voir ce qu'il y a dans les cornets; dès qu'elles se sont assurées qu'il y a du nanan, toc, elles y enfoncent le bec, puis la tête ; mais quand elles veulent sen aller, brr ! la glu leur a collé le papier après les plumes, et ma foi, plus moyen de se dépêtrer ; alors elles ouvrent les ailes et s'enlèvent aussi haut que possible ; mais elles n'y voient pas plus clair en haut qu'en bas. Ah ! quel nez elles ont, il faut les voir tournoyer ; puis vlan ! les voilà qu'elles tombent comme un bloc : c'est le moment de les ramasser. C'est fameusement amusant, allez !

Dans le feu de ma description, je ne m'étais pas aperçu que la mère Michel avait demandé son balai ; mais tout à coup je la vis fondre sur moi en s'écriant :

— Ah ! scélérat ! tu affames mon pauvre minet pour satisfaire tes goûts de destruction. Ah ! tu fais souffrir la pauvre bête pour t'amuser à ses dépens ! alors bien sûr que c'est toi qui lui as coupé la queue, à l'innocente créature. Ah ! chenapan, tu ne veux pas t'amender ! ah !

sauvage, tu soustrais le mou de l'infortuné Beaupoil ! ah ! oui dà ! et tu crois que ça pourra se passer comme cela ? Non, non, il faut qu'une pareille vie ait un terme. D'abord l'oisiveté est la mère de tous les vices, ajouta la mère Michel, en s'arrêtant de me tambouriner les côtes avec son manche à balai ; maintenant te voilà grand, tu as bon pied, bon œil, tu peux travailler ; je veux arrêter tes débordements, autrement mon minet et moi nous deviendrions tes victimes ; tu vas aller trouver le cousin Lustucru, tu lui diras que je ne peux plus te garder avec moi, et que je le prie de te trouver une condition, tu m'as assez coûté. La queue de mon chat est encore là pour prouver qu'il n'y a rien à tirer de toi : voici un petit écu, va, et surtout ne reviens jamais.

Je pris la pièce de monnaie de ma tante et je ne demandai pas mon reste.

Arrivé chez le cousin Lustucru, je le trouvai d'une humeur assez sombre.

—Ah ! ah ! me dit-il en m'apercevant, qu'est-ce que tu viens faire ici, toi, malandrin ?

—Cousin, dis-je assez étourdi par cette réception, c'est que ma tante Michel m'a prié de venir vous trouver pour vous dire qu'elle voulait vivre solitaire avec son chat et qu'elle vous serait bien obligée si vous vouliez vous charger de moi.

—Me charger de toi ! dit le cousin Lustucru en élevant ses deux bras vers le ciel, me charger de toi ! Bonté

divine! Mais que veut-elle que je fasse de toi, la cousine ? tu as une réputation des plus défavorables, et puis, moi-même, je me trouve dans une position assez gênante. La police vient de se formaliser parce que je fais d'excellentes gibelottes et de merveilleux civets de lièvre avec des chats, comme si le chat n'était pas l'ennemi de l'homme, créé tout exprès pour lui être servi cuit à point avec de petits oignons, et sa peau transformée en une chaude fourrure! Ah! quelle idée!... quelle idée!... Mais qu'est-ce que cela leur fait que je nourrisse mes pratiques avec du chat, si la sauce fait trouver mes ragoûts délicieux? Ah! la la! Qu'est-ce que je vais faire maintenant que me voilà près d'être condamné à la noire prison? Il va falloir fermer mon établissement! et quand je sortirai des cachots, de quoi vivrai-je? et puis quand la cousine va apprendre que je traitais les chats en manière de lapins de garenne! Ah! la la! l'héritage!... tout est perdu!... et tu viens, toi, fainéant, sans cœur, mauvais pistolet qui ne pars pas, me demander de te prendre avec moi. Ah! mais qu'est-ce que tu veux que je fasse de toi? Encore si tu avais eu seulement quatre ou cinq ans de plus, je t'aurais mis une fausse barbe, ma veste, ma casquette et mon tablier et je t'aurais envoyé passer un temps illimité aux haricots à ma place. Ah! la la! en voilà une de position difficile à digérer.

—Ce sont vos ragoûts, dis-je sans y penser, que la police n'a pas pu digérer.

— Tais-toi, me dit le cousin Lustucru en saisissant son grand coutelas; vraiment je ne sais plus ce que je fais, et je serais capable de couper le cou au diable et de le fricasser en guise de chat.

Le père Lustucru, après s'être arraché une poignée de cheveux, avait fini par se calmer; puis il avait réfléchi un moment, et, après avoir réfléchi, il s'écria :

— Eh bien ! non; il ne sera pas dit que Lustucru se sera laissé enfermer dans une ratière comme un serin dans une cage; non, j'aime mieux m'expatrier, renoncer à ma position, à ma clientèle... Ah! nous allons voir.

—Ah çà, toi, ajouta-t-il tout à coup, qu'est-ce que tu sais faire ?

—Moi, dis-je en équarquillant les yeux; ce que je sais faire ?

—Oui! qu'est-ce que tu sais faire ?

—Ah !

—Ah! Ça n'est pas une réponse, ou bien si c'est tout ce que tu sais faire, ça se réduit à pas grand chose. Voyons, réponds-moi, tu as une quinzaine d'années maintenant; eh bien! tu dois savoir quelque chose; tu dois savoir lire, écrire, compter?

— Lire? écrire? compter? dis-je en ouvrant la bouche et en fourrant mes doigts dans mon nez : dame, non, c'est trop difficile.

—Tu ne sais ni lire, ni écrire, ni compter! à ton âge!! mais qu'est-ce que tu as donc fait depuis quatre ou cinq ans ?

— Ce que j'ai fait ?

— Oui, explique-moi ça.

— Ah ! dis-je, voilà qui est facile ; je me suis levé le matin, j'ai mangé, j'ai pris mon panier pour aller à l'école ; mais en route le beau soleil m'a donné d'autres idées, je me suis faufilé dans les ravins qui bordent le village, je me suis mis à chercher des nids dans les buissons, à cueillir les fraises qui poussaient dans l'herbe ; on se retrouvait plusieurs, et, ma foi, la journée était bien vite passée.

— Mais l'hiver ?

— L'hiver ?

— Oui, l'hiver, où il y a de la neige, de la glace, où la bise souffle ; pas moyen d'aller cueillir des fraises. Alors tu as dû fréquenter l'école du père Biscotin et y apprendre quelque chose.

— Ah ! l'hiver ! C'était là où j'y allais le moins encore, chez le père Biscotin. Ah ! cousin Lustucru ! les belles glissades... les bonnes parties dans la neige... Ah ! j'étais couvert d'engelures, par exemple ; mais on s'amusait fameusement. C'était toujours moi qui étais le boute-en-train ; aussi j'en ai de la réputation ; faut voir comme ils sont jaloux de moi. « Malin comme Gribouille, » qu'ils disent tous. Ça m'a bien coûté quelque chose, ma réputation. Oui, c'est moi qui recevais toujours les roulées qu'il y avait à attraper ; mais ça ne fait rien, de Rouen à la Bouille on ne connaît que moi.

— Ah ! bien ! ah bien ! en voilà de belles choses que

j'apprends! Mais la mère Michel, qu'est-ce qu'elle disait de ça, elle, voyons?

—La Mère Michel, elle me nourrissait; elle me donnait mon panier le matin, et puis, pourvu que je ne rentrasse pas trop crotté le soir, tout allait pour le mieux, si son chat n'était pas malade.

—Et si son chat était malade ?

—Ah! çà gâtait les affaires; on m'envoyait coucher sans souper.

Ah çà, mais à quoi donc qu'elle pense du matin jusqu'au soir et du soir au matin, la vieille cousine?

—Dame, elle pense à son chat.

—A son chat? Que ne l'ai-je eu dans ma casserole, ce brigand-là ! N'aurait-il pas mieux valu que je fisse de lui un excellent civet? au moins la mère Michel se serait occupée de toi peut-être.

—Ma foi, je ne crois pas; depuis que je suis orphelin et que je demeure chez la cousine, il y a bien six ans de cela, il lui est mort six chats, trois qui sont disparus sans que l'on sache bien au juste ce qu'ils sont devenus, et trois qu'elle a fait empailler et à la mort desquels elle a répandu des tonneaux de larmes.

—Ah! la malheureuse! mais le chat n'a été donné à l'homme par le Créateur que pour qu'il en fît des gibelotes. Enfin te voilà sur le pavé sans aucune espèce d'instruction ni de ressource; c'est affreux ! tu n'as rien voulu apprendre, ne te plains donc pas si la vie va être dure pour toi. En ne t'instruisant pas, tu as cra–

ché en l'air et ça te retombe aujourd'hui sur le nez. Pourtant tu es de mon sang, et si la mère Michel s'oublie dans ses affections, moi je te viendrai en aide selon la mesure de mes forces; seulement, à dater de ce jour, changement complet de conduite. Mon camarade, tu as mangé ton pain blanc le premier, assieds-toi et causons.

V

Comme quoi Lustucru, voulant restaurer Jean Gribouille, lui sert un plat de sa façon, et comme quoi celui-ci trouve dans le rata du cousin la queue du chat de la mère Michel. — Comme quoi la justice s'en mêle et comme quoi Lustucru et Gribouille s'en vont devant eux.

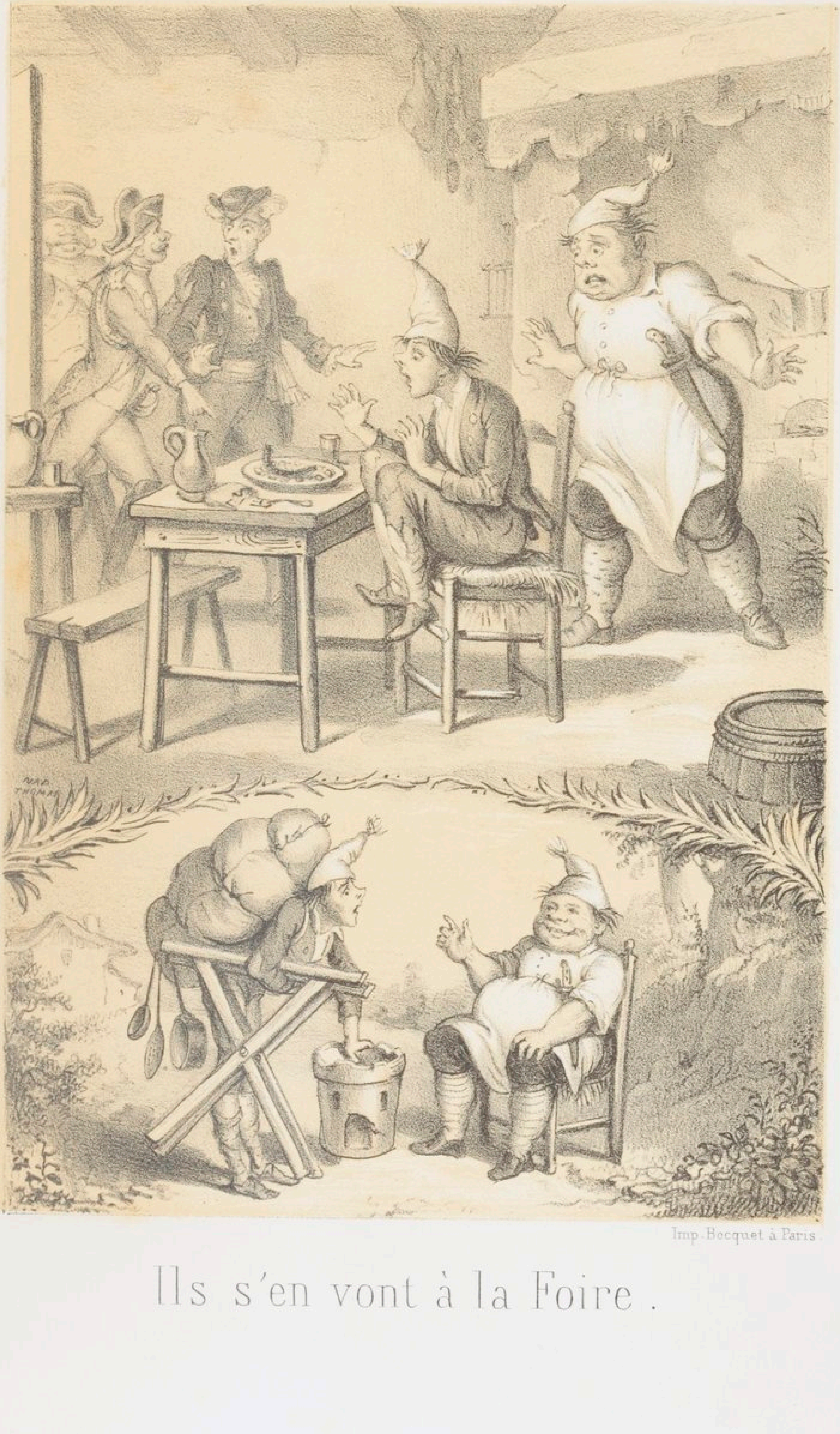


Cousin, dis-je à Lustucru dès que je fus assis, j'ai faim !

— Ah ! eh bien, fort heureusement qu'il reste un peu d'excellent civet ; tu vas t'en lécher les doigts, et tandis que tu mangeras, je te raconterai ce que je compte faire.

Je m'étais assis tranquillement devant une vieille table boiteuse, et le cousin Lustucru était allé chercher un restant de civet, une miche de pain et un flacon de boisson faite avec des pommes sèches.

La queue du Chat de la Mère Michel.



Imp. Bocquet à Paris.

Ils s'en vont à la Foire.

—Allons, petit, me dit le cousin Lustucru, restaure-toi ! car, comme dit le proverbe, — ventre affamé n'a pas d'oreilles, — la faim est mauvaise conseillère et chasse le loup du bois, — et je veux que tu m'écoutes et que tu reviennes aux bons principes.

Sans faire plus d'attention aux discours de Lustucru, je m'étais bravement mis à festoyer le civet du cousin, lorsque, tout à coup, je restai la bouche béante, les yeux écarquillés, sans oser ni avaler une bouchée de plus ni prononcer une parole.

—Eh bien, Jean ! me dit le cousin, qu'est-ce que tu as ? serais-tu pris d'une colique de miséréré ou d'une attaque de paralysie ?

Presque anéanti, je ne pus dire que ces mots, en faisant un geste de la main pour indiquer un objet allongé qui surnageait au milieu d'une sauce abondante et des petits oignons :

—Cousin, qu'est-ce que c'est que ça?

—Quoi, ça?

—Çà, dis-je avec un haut-le-cœur.

—Mais quoi donc? dit le cousin Lustucru, pris d'un accès de colère en voyant mon trouble; mais quoi donc? Est-ce que, par hasard, tu supposerais que je veux t'empoisonner?

—Non, dis-je un peu revenu à moi; non, je ne dis pas cela; mais c'est qu'il me semble que je viens de reconnaître la queue du chat de ma tante dans votre ragoût.

—La queue du chat de ma cousine?

—Oui.

—Du chat actuel de la mère Michel?

—Oui.

—Ah! mais au fait, ça se pourrait bien, dit Lustucru en se frappant le front; le gredin qui portait l'objet cause de ta stupéfaction ne m'a pas laissé le temps de lui prendre autre chose; ma foi, je n'ai rien voulu perdre, et j'ai engraissé ma gibelotte en mettant ce que j'ai pu avoir; seulement, dans mon trouble, j'ai oublié de débarrasser cette queue de ses poils.

—Ah! cousin! dis-je avec un haut-le-cœur épouvantable; ah! cousin! il s'en est fallu de bien peu que je n'avalasse la queue du chat de ma tante; et dire que la mère Michel m'a chassé de chez elle à cause de cette funeste queue, qu'elle prétendait que moi, son neveu, j'avais mutilée pour mon simple plaisir. Ah! cousin! si j'avais avalé le morceau, j'en serais mort de désespoir.

—Ah! l'imbécile! dit Lustucru, ne voilà-t-il pas une belle affaire que d'avaler la queue d'un chat. Ah bien! si tous les paroissiens auxquels j'en ai fait avaler, sans qu'ils s'en doutassent, étaient atteints de malemort, il y a des quartiers entiers de cette localité qui seraient dépeuplés.

—Mais, cousin, vous ne savez donc pas que ça porte malheur de tuer des chats? Les bergers de la plaine disent qu'au treizième que l'on mange, l'on est changé en chien.

—Ah çà! es-tu bête, Gribouille! dit Lustucru en se frottant le nez, tu me donnes le frisson; après tout, j'en ai tué plus de treize, il est vrai, mais je n'en ai guère mangé; donc ça ne me regarde pas.

Comme nous en étions là de notre conversation, un commissaire, suivi de plusieurs agents, surgit dans la pièce où nous étions, et dit qu'il venait faire une perquisition, vu les nombreuses dénonciations de toutes les portières de l'arrondissement, qui accusaient le gargotier Lustucru d'être l'auteur de la disparition d'une foule d'angoras mignons et de minets des plus choyés chez eux, et même d'avoir donné la mort à toutes ces innocentes bêtes, pour les livrer à la voracité de ses pratiques et en tirer un lucre abominable.

—Je suis déjà sous le coup d'une accusation, dit Lustucru d'un air sombre; donc, la justice a déjà pris ses informations.

—Oui dit le commissaire; mais depuis cette accusation!!!....

—Ah! depuis cette accusation, je n'en ai pas tué la queue d'un.

A cette assertion peu véridique, puisqu'il y avait encore sur la table une preuve de la culpabilité de mon pauvre cousin, je me mis à me gratter la tête à deux mains en restant bouche béante.

—Ah çà! qu'est-ce qu'il a donc ce garçon-là? dit le commissaire; il est resté là comme s'il attendait que les alouettes lui arrivent toutes rôties dans le bec.

— Ah! dit l'un des agents en jetant un coup d'œil scrutateur dans le plat qui était devant moi; ah! je ne m'étonne plus de la figure de ce jeune drôle. Tenez! regardez! dit–il au commissaire en lui indiquant, dans le plat qui était devant moi, la queue accusatrice restée intacte avec tous ses poils. Il n'a pas eu le temps d'avaler le corps du délit! Voyez! le principal morceau du rata qui se trouve dans le plat n'est autre chose qu'une superbe queue de chat presque en son entier.

Ah! dit Lustucru en laissant tomber sa tête sur sa poitrine, ah! je suis un homme perdu. Pourquoi ne l'a-t-il pas avalée, le malheureux? Ah!

—Citoyen Lustucru, dit le commissaire, je vais déclarer procès-verbal, je saisis les pièces du délit, et, comme il y a récidive, vous pouvez être certain que votre compte est bon.

—Ah! dit le cousin Lustucru avec un geste de désespoir, ah! me voilà rincé, rissolé, toisé; c'est fini, je n'en réchapperai pas.

—Ah! messieurs, dis-je, soyez miséricordieux; cette queue appartient au chat de la mère Michel qui est encore en vie.

—Juste! dit le commissaire, c'est cette brave dame pui a porté plainte et qui a promis 50 francs de récompense à ceux qui découvriraient l'auteur de la mutilation de la queue de son chat, l'animal étant tombé fort malade. Ah! ah! scélérat! ajouta le commissaire, ceci aggrave encore le méfait; nous nous retirons sans

vous appréhender au corps, mais vous ne perdrez rien pour attendre.

—Ah! Gribouille! Gribouille! encore une de tes malices, dit le cousin Lustucru dès que les autorités furent parties; si tu n'avais pas hésité à avaler le morceau que je t'avais servi, j'étais sauvé, et si tu n'avais pas bavardé comme une pie borgne, au lieu de retenir ta langue, la chose serait beaucoup moins grave; si —trop gratter cuit, trop parler nuit,—mon garçon, rappelle-toi cela. Ah! je suis perdu; tout m'échappe à la fois : le chat, qui ne me laisse que sa queue et l'héritage de la mère Michel, car lorsqu'elle saura que c'est moi qui.... Ah! c'est fini!

Le cousin Lustucru réfléchit un moment, puis il se frotta le nez, se donna un coup de poing sur la tête et se mit à dire : — C'en est fait, il faut s'exiler au plus vite; en me mettant un faux nez, on ne me reconnaîtra pas, et je dépisterai la police. La vie peut encore avoir ses douceurs pour moi. Mais il faut fuir à l'instant.

—Oui, dis-je; mais le mobilier?

—Ah! le mobilier, dit Lustucru : il n'y a que quelques vieux meubles hors de service et une vieille paillasse qui ne vaut pas cher; nous laisserons tout cela et nous n'emporterons que ce qui peut nous être utile dans la nouvelle carrière que je vais embrasser. Attends une minute, tu vas me donner un fameux coup de main.

Aussitôt le père Lustucru fut chercher les draps de son lit et son unique couverture. Il mit dans l'un de ses

draps les casseroles et quelques menus objets qui formaient toute sa batterie de cuisine; il fit un paquet, me le posa sur les épaules, puis il me mit sous un bras une vieille table avec ses pieds en X, un fourneau dans une main, et il me dit : —Allons, Gribouille, il est temps de montrer que tu es un malin : tu vas porter tout, et moi je ferai en sorte de me charger du reste. Tiens, par exemple, je m'en vais emporter une chaise ; elle servira d'abord à me reposer en route, et ensuite ce sera toujours le commencement d'un fonds de quelque chose. Allons-y, petit, et avec ce qui me reste, mon rouleau à faire la pâtisserie et cinquante centimes de farine, on pourra remonter un établissement. — Il ne faut jamais désespérer de rien.—Tout vient à point à qui sait attendre.—Paris n'a pas été bâti en un jour.—La nécessité est la mère des inventions.—Or donc, en avant marche ! Et nous partîmes.

Chargé comme un âne, je n'étais guère libre de mes mouvements. Sauf la langue, tout le reste était employé au service de Lustucru. Un peu effrayé du poids qui me pesait sur les épaules, je ne pus m'empêcher de dire :

—Eh! cousin, la charge est lourde.

—Ah! déjà, dit Lustucru. Comment, tu n'as pas le courage de supporter un peu de gêne? Patience donc! patience!

—Ça n'est pas la patience qui me manque, dis-je d'un air dolent, c'est la charge qui m'assomme.

— Ah! Gribouille, tu me ferais désespérer de toi, si je te voyais caner pour si peu de chose. Allons, garçon ! du courage et de la bonne humeur ! Un moment de gêne est bientôt passé. Et puis, songe en toi-même que ça soulage d'autant ton pauvre cousin. Ah !

— Mais, cousin, dis-je, il me semble que vous pourriez m'aider un peu, en vous chargeant de la table et du fourneau.

— Comment, petit, comment, jeune Gribouille, dit Lustucru, en s'arrêtant tout court et en s'asseyant sur sa chaise, n'as-tu pas de honte de faire une pareille observation ? Ah ! je ne te reconnais pas là. Non, tu ne mériterais vraiment pas le surnom de Malin de la Bouille si tu ne savais faire un simple sacrifice en faveur d'un parent qui a les meilleures intentions à ton endroit.

— Intentions, intentions ! dis-je, assez peu satisfait.

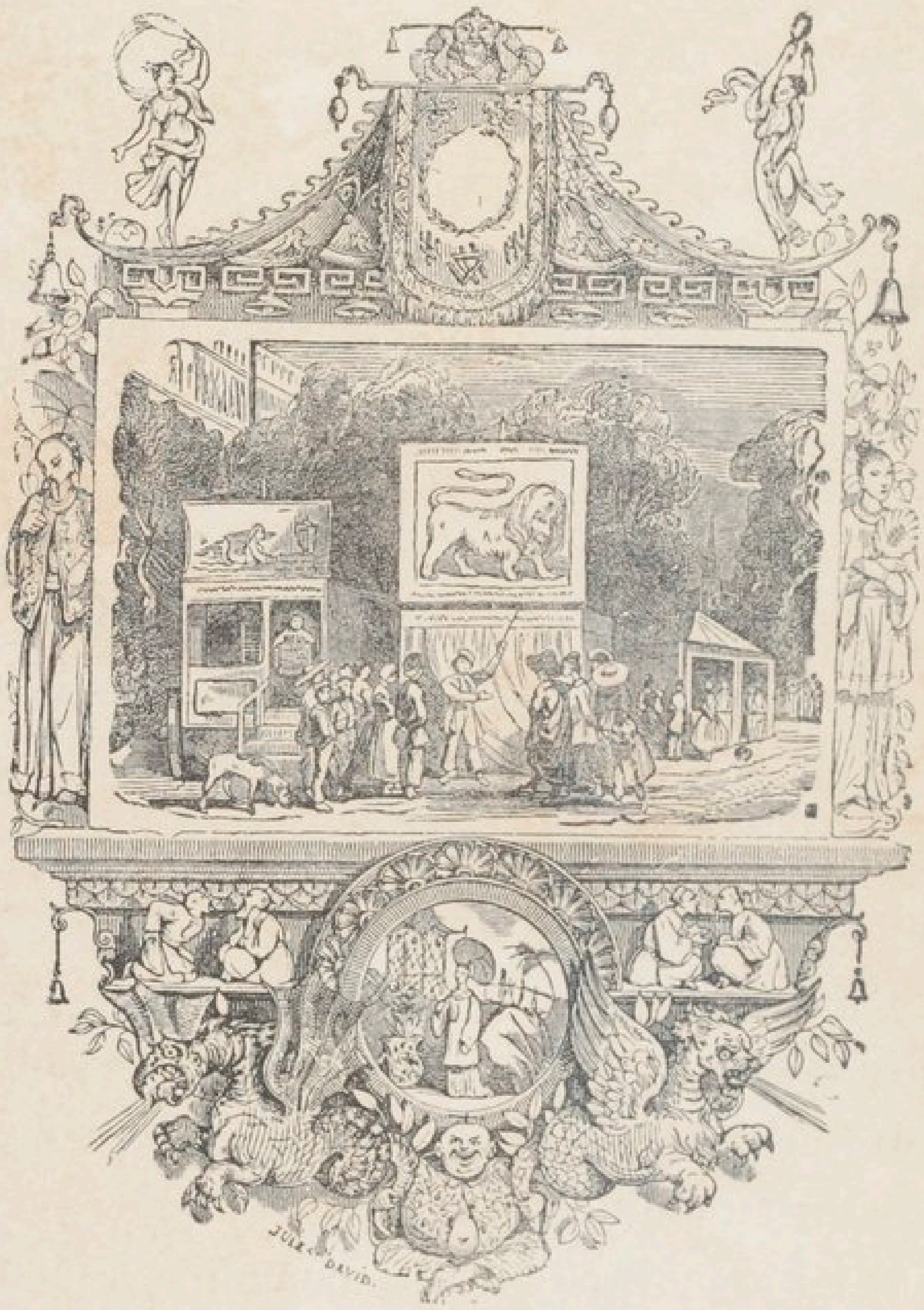
Pourtant je me tus. Je ne voulais pas usurper mon titre de malin. Puis je dis, après un moment de silence :

— Où allons-nous ?

— Pour lors, puisque tu deviens de bonne composition, marchons, dit le cousin Lustucru. Nous allons aller fonder un fonds de marchand de galette en plein vent à la foire Saint-Romain.

Et en disant cela, le cousin suspendit sa chaise à son bras, et nous nous remîmes en route, Lustucru en sifflant et moi en geignant et en poussant des soupirs à faire tourner un moulin à vent. Pourtant, après nous être arrêtés plusieurs fois pour nous reposer, nous finîmes par

arriver sur le champ de foire, où déjà se voyaient bon nombre de baraques, de jeux de toutes sortes, de marchands de harengs saurs, de boudins et de paquets de couenne.



Ayant voulu avaler une Galette.



L'un sur la table l'autre dessous.

VI

Comme quoi Lustucru et Gribouille couchent à la belle étoile, et comme quoi Lustucru est poursuivi par le chat de la mère Michel jusque dans ses rêves.—Comme quoi Lustucru, muni d'un faux nez, fonde un établissement de marchand de galette à la foire Saint-Romain, et comme quoi Gribouille devient son geindre. — Où il est démontré qu'il est toujours imprudent de vouloir avaler clandestinement une galette trop chaude, et comme quoi il est fort désagréable d'être obligé de la recracher. — Rencontre de Bilboquet.

Enfin, dit Lustucru en s'arrêtant en un certain endroit qui lui parut convenable pour y fixer son établissement; enfin nous voilà arrivés. Je vais prendre possession du sol en y plantant un pieu. Comme la journée est avancée, nous ne commencerons pas notre commerce aujourd'hui : c'est vendredi; et puis le proverbe dit : —Qui rit le vendredi le dimanche pleurera.—Nous allons nous préparer. D'abord, moi, je vais me poser un faux nez pour dérouter les agents

de la police, et toi, tu vas te fabriquer une paire de moustaches. La nuit s'avance; nous allons souper avec la moitié d'un hareng saur, et demain viendra éclairer l'aurore de nos nouvelles destinées.

— Bon, dis-je, mais en attendant où allons-nous passer la nuit ?

— Je m'en vais t'expliquer mon idée, garçon. Tu coucheras sur la table pour ne pas avoir l'humidité du sol.

— C'est ça, cousin, dis-je; mais vous ?

— Je pense à toi d'abord, petit, dit Lustucru d'un air assez équivoque. Tu vois si j'ai bon cœur ! Moi, je coucherai dessous.

— Dessous? Mais l'humidité !

— Ah! sois tranquille; ça me connaît.

En effet, quand nous eûmes mangé un morceau de pain avec notre hareng saur, bu un pot de cidre, flâné à travers les baraques de le foire, il se faisait tard, et il était temps de se reposer.

Le cousin étendit la table sur ses pieds, fut ramasser un peu de paille, s'entortilla dans sa couverture et me laissa m'arranger comme je pourrais à l'étage supérieur, en me disant: — Bonsoir, Gribouille; tâche de passer une bonne nuit.

La nuit était froide: la foire de la Saint-Romain se trouve à la fin de l'automne, au moment juste où les marrons font leur apparition dans les poêles des Auvergnats, débitants de cette denrée. Aussi ne fus-je pas plus tôt étendu sur ma table que je ressentis les atteintes de

la bise. Mais, une heure après, ce fut bien autre chose, et je m'aperçus alors combien avait été fallacieuse la philanthropie du cousin Lustucru. Moi, qui avais supposé qu'il ne me cédait le dessus de la table que pour mon bien-être! je vis que je m'étais mis le doigt dans l'œil, et que le cousin s'était moqué de moi.

La pluie se mit à tomber à torrents. En un rien de temps les draps qui me couvraient furent trempés, et moi je fus transi de froid. Mes dents claquaient, et mon corps faisait toutes sortes de soubresauts qui firent craquer la table.

—Ho hé! petit! me cria le cousin Lustucru, qu'est-ce que tu as donc? Est-ce que tu te sentirais mal à ton aise, par hasard? Pour moi, je t'assure que je ne suis pas trop mal. Or donc, ne te fais pas de bile au sujet de ton pauvre cousin. Calme tes remords, si par hasard c'est ça qui te travaille. Tu dois te trouver assez agréablement, toi, sur ta planche.

—Oui! dis-je d'un ton lamentable, comme le poisson sur la paille!

—Non, non! dit Lustucru, le poisson n'est heureux que dans son élément: dis-donc comme le poisson dans l'eau,—le poisson est très-heureux dans l'eau.—Au reste, tâche de dormir, Gribouille; une nuit est bientôt passée; demain, nous aviserons. Mais, une autre fois, n'aie pas l'égoïsme d'accepter de coucher sur le plancher, pendant que ton vieux cousin couche, lui, sur la terre humide. Bonsoir.

Et le cousin se mit à ronfler comme un ramoneur, pendant que moi, trempé jusqu'aux os, je faisais une foule de réflexions peu agréables, et entre autres celle que j'étais bien malheureux de ne plus coucher chaudement chez la mère Michel.

Dès que l'aurore eut ouvert sa lucarne et quitté son bonnet de coton, — car tout un chacun porte des bonnets de coton en Normandie, et l'aurore doit bien sûr en porter comme tout le monde, — je me jetai à bas de la table et je me glissai dessous, près du cousin Lustucru, qui consentit à me réchauffer un peu dans sa couverture.

— Ah ! cousin, dis-je, pourquoi avez-vous coupé la queue du chat de la mère Michel ?...

— Silence !... me dit Lustucru d'un air sinistre. Eh ! malheureux ! crois-tu que la mauvaise chance de ne pas avoir eu le chat tout entier ne m'est pas bien fatale ?... Et l'héritage, donc !... Ma part d'héritage !... sur laquelle je comptais pour faire une fin et fonder un établissement luxueux, n'est-elle pas perdue pour moi ?... Et la porte des noirs cachots n'est-elle pas entr'ouverte jour et nuit pour se refermer sur ma personne !.... Ah ! Gribouille, tu es bien malin, mais pas assez pour parer cette botte-là. Hélas ! qui aurait jamais cru qu'une simple queue de chat pût devenir si funeste à deux mortels ! Et dire que cet affreux chat me poursuit jusque dans mes rêves !... Et que cette nuit encore je songeais qu'il était assis sur ma poitrine et qu'il me jouait de la trompette avec sa queue !... Ah ! le scélérat ! Ah ! si... Enfin, n'y pensons plus.

L'heure était arrivée de faire nos préparatifs pour commencer notre commerce. Lustucru appela une vieille femme qui vendait une dissolution de quelque chose de noir qu'elle enrichissait du nom de café. Cette femme nous en servit pour un sou, ce qui nous réchauffa un peu, et alors nous nous mîmes à la besogne.

Lustucru trouva à acheter pour peu de chose quatre pieux qu'il enfonça dans la terre; il les recouvrit avec le plus grand des draps de lit, ce qui nous fit une espèce de tente. Puis la table, recouverte de notre second drap, devint notre comptoir, qui nous servait à la fois à fabriquer nos galettes et à les exposer aux tentations des amateurs. Notre fourneau fut allumé, de la farine fut délayée dans un jaune d'œuf et un peu de beurre, et bientôt notre magasin fut ouvert, et présenta au public des galettes toutes chaudes qui avaient un certain aspect, et laissaient échapper un fumet qui n'était pas désagréable du tout pour des ventres affamés. J'avais bien envie de mordre dans la marchandise; mais le cousin Lustucru, pourvu de son faux nez, avait l'œil ouvert et un air tellement rébarbatif, qu'il m'en imposait; pourtant, pendant un moment où il avait les yeux tournés ailleurs, je saisis une galette toute chaude, et je l'engloutis dans ma bouche. Hélas! je dévoilai moi-même à l'instant mon incontinence et mon méfait: car, à peine la galette bouillante était-elle dans ma bouche que je la recrachai en poussant un cri épouvantable. Je venais de me brûler le palais d'une terrible manière!

—Ah! Gribouille, s'écria le cousin Lustucru en voyant une de ses galettes les plus onctueuses et les mieux rissolées joncher le lieu où nous étions. Ah! Gribouille! ah! quel malin tu fais!

—Pas si malin, dit un jeune pître du voisinage qui se trouvait, par hasard, témoin de mon accident. Il fallait qu'il avalât la douleur,—quand le vin est tiré, il faut le boire;—le voilà bien avancé, votre gâte-sauce, il a le palais brûlé et rien de plus dans le ventre!...

Lustucru, fâché que l'on vînt donner de mauvais conseils à son geindre, comme il m'appelait, ramassa la galette accusatrice qui gisait dans la poussière et la colla sur la face du pître qui s'en saisit aussitôt et l'avala sans se fâcher, en disant:

—Il ne faut jamais mettre son doigt entre l'arbre et l'écorce,— il n'y a point de roses sans épines, — merci du cadeau; le patron ne m'avait encore rien donné ce matin, c'est un à-compte sur le premier repas que je pourrai faire.

Lustucru, voyant le sang-froid de ce garçon, ne put s'empêcher de rire, et moi, attiré vers lui par sa bonne et joyeuse figure, je lui dis: Fameux! fameux! aussi malin que Gribouille!

—Plus malin! dit Lustucru, Gribouille a tiré les marrons du feu pour un autre; passe pour cette fois, et que cela ne se renouvelle plus, ajouta le cousin, car, autrement, je me verrais forcé, Gribouille, de te mettre

une muselière pour ne plus avoir d'inquiétude sur l'écoulement de mes marchandises.

— Sachez donc, patron, dit le pître, que — la faim chasse le loup du bois; — nourrissez votre geindre, et quand il aura l'estomac plein, il ne pensera plus à y rien introduire frauduleusement.

— Tu peux avoir un peu raison, dit Lustucru; pourtant, il est des estomacs qui sont si difficiles à contenter que s'il fallait que Gribouille en possédât un semblable, ma foi, j'y renoncerais.

— Ah ! dit le pître, oui, la gourmandise est mauvaise conseillère, je suis de votre avis; celui qui fait un dieu de son ventre se rapproche plus de la brute que de l'espèce humaine.

Pendant ce temps-là, des femmes du pays de Caux, avec leurs grands bonnets en manière de casque ou de tuyau de cheminée à vapeur, ou bien encore coiffées de leurs bonnets de coton, la houppe sur l'oreille, ce qui leur donnait un petit air crâne, vinrent acheter des galettes et commencèrent l'écoulement des produits de la fabrique de Lustucru. Ah ! xcit ! ah ! xcit ! ah ! xcit !...

Gribouille suspendit son récit un instant pour se livrer à ses fâcheux éternuments.

VII

Où Gribouille raconte comme quoi ce fut la Gargouille qui fonda la foire Saint-Romain, et comme quoi l'histoire de cette bête cruelle est tout en l'honneur des Gribouilles de Rouen. — Comme quoi le saint évêque Romain se fit suivre plus facilement par un meurtrier et par l'affreuse Gargouille que par un filou normand.

MAIS, petit, me dit le père Jean, dès qu'il eut fini d'éternuer, tu ne sais pas, toi, ce que c'est que la foire Saint-Romain, à Rouen. Rouen, cette belle capitale de la Normandie, où les Anglais ont brûlé notre héroïque Jeanne d'Arc pour lui apprendre à vivre; où l'on voit l'une des plus belles cathédrales du monde, malgré que la foudre ait brûlé son superbe clocher, que des architectes de la

Histoire de la Gargouille.



Imp. Becquet, Paris.

Ils voient un Gendarme...

famille des Gribouille, et je m'en flatte, ont remplacé par une espèce d'arête de poisson qui semble attendre qu'un coup de vent veuille bien l'emporter sur la côte Sainte-Catherine ou sur le mont au Malade pour y être plus à son aise; Rouen, où l'on vient admirer, des cinq parties du monde, notre basilique de Saint-Ouen, avec ses arceaux, ses ogives, ses colonnades si hardies et si gracieuses; et Saint-Maclou, avec ses sculptures, ses boiseries si artistement travaillées, et une foule d'autres belles choses que l'on ne doit pas rencontrer partout, et surtout le bateau de la Bouille, où, pendant un certain temps, des entrepreneurs philanthropes donnaient à boire et manger gratis à tous ceux qui voulaient bien les honorer d'une excursion dans mon pays ou aux grottes de Chaumont, tout cela pour la plus grande gloire des malins de la Bouille et histoire de se ruiner pour faire plaisir à tout un chacun, et puis un peu parce qu'ils étaient de la famille des Gribouille et qu'ils voulaient me subtiliser mon surnom de malin, les farceurs!... Rouen, enfin, où l'on voit des richesses de toutes sortes qui encombrent les quais de la ville; et les magasins, où l'industrie de la filature, de la toile, du coton, de l'indienne, entasse ses produits, et puis où l'on rencontre encore des *barbets* qui ne sont pas précisément des chiens, et des chiens qui ne sont pas des barbets, races à part, assez difficiles à classer, et sur lesquelles, plus tard, je me propose de publier une étude peu flatteuse.

Donc, je te disais, petit, qu'il y avait, en la bonne ville de Rouen, une foire fameuse qui attirait dans la ville normande un concours immense de bêtes et de gens; les bêtes surtout y étaient en grand nombre, ce qui n'humiliait pas les gens du pays, qui cultivent le cidre et le bonnet de coton comme les seules choses tout à fait indispensables à l'homme!

Il fallait voir autrefois, avant l'invention des locomotives et des chemins de fer, le jour de l'ouverture de la foire, l'affluence des gens du pays de Caux, arrivant par cavalcades considérables, le maître à califourchon sur son bidet, une trique à la main et le nez au vent, la femme sur l'arrière de la monture, un bras passé autour de la taille de son bourgeois, et n'ayant d'autre souci en cette posture que de ne pas laisser le vent lui relever le chignon ou lui enlever sa coiffure ; fallait voir, dis-je, arriver ces cortéges plus nombreux et plus désopilants que celui de Marlborough ; fallait entendre le brouhaha de toutes ces commères et voir le balancement de toutes leurs hautes coiffures, que le vent faisait plier comme de jeunes arbrisseaux ; fallait examiner toutes ces têtes, tous ces types qui s'effacent déjà à travers la civilisation; fallait admirer ce langage qui s'éteint à mon grand désespoir, car enfin il y a du bon dans tout. Ah! c'est parmi tous ces gens-là qu'il y en avait des Gribouilles. Ah ! dame, c'est que, de Caudebec à Valliquerville, et de Routot, où l'on trouve des bêtes en quantité, jusqu'à Yvetot et à Bolbec, où il n'en manque pas non

plus, les Gribouilles avaient des parents et des émules.

Je te raconterais bien, pendant que j'y suis, l'histoire du fameux roi d'Yvetot, dont le royaume était quatre fois grand comme le flanquet de la chemise de Gargantua, mais à quoi bon? Le vieux bonhomme Béranger n'a-t-il pas dit en quelques mots :

Il était un roi d'Yvetot
Bien connu dans l'histoire,
Se levant tard, se couchant tôt,
Dormant fort bien sans gloire,
Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton,
Dit-on.
Oh! oh! oh! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là,
La la.

Il n'est pas besoin d'en dire davantage sur son compte à celui-là; il n'était pas de la famille des Gribouilles.

Mais je reviens à la foire Saint-Romain. Seulement, nous allons remonter à ce qui donna lieu à cette fête, qui devint par la suite une des foires les plus considérables de France.

Il y avait, vers l'an 627, un excellent prélat nommé Romain, qui administrait comme évêque la religion dans cette partie de l'ancienne Gaule, qui avait nom alors de Neustrie ou Normandie. Pendant une absence du saint évêque de son siége, ne voilà-t-il pas tout à coup qu'il se répand un bruit sinistre par la ville : plusieurs personnes étaient disparues; des femmes et des enfants surtout avaient été entraînés dans l'antre d'une bête fé-

roce, sans que l'on pût en retrouver vestige. D'aucuns disaient que la bête était un immense serpent qui s'était réfugié dans de vastes marais qui s'étendaient dans les environs de ville, aux abords du confluent des petites rivières d'Orbec et de Robec. Remarque, petit, que les mots terminés en *bec* sont fort usités en Normandie. Le bec joue un grand rôle dans cette partie de la France, c'est vrai, mais pas tant que les bonnets de coton. Sache qu'un cousin de mon oncle, un Gribouille, est mort de chagrin, une nuit, de ne pas avoir eu son bonnet de coton pour se couvrir la tête, et d'une pierre qui lui avait cassé la colonne vertébrale; faut pas mentir. Donc, au grand désespoir des gens de la bonne ville de *Rothomagus*, autrement dire Rouen, une bête monstrueuse existait non loin des murs de la cité, et cela sans préjudice des autres bêtes, fort nombreuses mais moins gloutonnes, qui vivaient gentiment dans l'enceinte des remparts de la ville et dans la banlieue. Tout un chacun était dans des transes continuelles; les uns faisaient des prières pendant que les autres s'escrimaient à qui mieux mieux pour s'exercer à livrer bataille au monstre.

Les prières des uns ne firent point disparaître la bête cruelle qui décimait la population, sans doute parce que ces prières n'étaient point faites d'un cœur pur et pour le bien et la sauvegarde de tous, mais dans un intérêt personnel et égoïste, ce que le bon Dieu n'admet pas. Les cris, les exploits et les bravades des autres n'atteignaient pas un meilleur but; car chaque fois que l'on disait :

« La bête est à droite, » les batailleurs et les faux braves s'en allaient faire tapage à gauche ; ou bien si, par hasard, ils apercevaient le moindre sujet de crainte, la moindre perspective de se trouver en présence de l'ennemi, brrr... la phalange des paladins disparaissait incontinent.

Le monstre qui faisait trembler tous les habitants de la cité normande avait été nommé la Gargouille.

Comme je te le disais, les uns prétendaient que c'était un serpent monstrueux qui répandait une odeur infecte et broyait dans les replis de ses vastes anneaux tous ceux qu'il pouvait saisir, qu'il dévorait ensuite. D'autres prétendaient que la Gargouille ressemblait à un immense taureau avec des cornes sur la tête, une trompe au bout du nez et une queue fort longue, armée à son extrémité d'un redoutable instrument de mort taillé en fer de lance, qui transperçait tous ceux qui l'attaquaient par derrière, comme la trompe ou les cornes broyaient tous ceux qui osaient se présenter de face.

D'aucuns disaient que le monstre était une espèce de dragon ailé avec des pattes armées de griffes aiguës ; au bout de ses ailes, qui l'aidaient à se soulever, existaient plusieurs crampons, qui, comme des bras, saisissaient tous ceux qu'ils pouvaient atteindre. Sa gueule immense était armée d'un dard long et venimeux ; des flammes empestées en sortaient à chaque instant, et ses yeux, ardents comme ceux des reptiles, semblaient attirer toute proie qui se trouvait dans un rayon assez proche. Son dos était armé d'écailles à l'épreuve des traits lancés par

les plus terribles engins. Enfin, ce qu'il y avait de plus vrai en tout ceci, c'est qu'il n'y avait rien de vrai, car personne n'avait vu la bête, ou si certains l'avaient vue de près, ils s'étaient trouvés ensuite dans l'impossibilité d'en donner le signalement, vu qu'ils avaient été dévorés. Mais comme chacun grossissait et enlaidissait le portrait du monstre, et que la peur, qui est mauvaise conseillère, comme chacun sait, grandissait dans la ville, et que toutes les familles s'enfermaient avec des vivres, disant que—charité bien ordonnée commence par soi-même,—le plus grand trouble existait partout; la cloche d'argent ne sonnait plus le couvre-feu qu'à cause de l'usage, car les habitants étaient rentrés chez eux bien avant l'heure prescrite par les ordonnances.

Que faire? que devenir en pareille occurence? C'était ce que se répétaient chaque jour, avec des cris et des larmes, les habitants de Rouen.

Plusieurs Gribouilles, et je m'en flatte pour l'honneur de mon nom,— ah! xcit! ah! xcit! ah! xcit! et Gribouille éternua encore une douzaine de fois,—proposèrent d'aller prendre des renseignements sur les conditions que ferait le monstre pour s'éloigner de la ville ou pour se suicider au besoin. D'autres malins de la Bouille, qui étaient aussi de la famille, demandèrent une grosse somme pour essayer de détruire le monstre en lui mettant un baril contenant quelque chose d'inflammable sous la queue, que l'on allumerait au moyen d'une ficelle. D'autres, toujours des Gribouilles, s'en allèrent

tout simplement lui porter des tartines de confitures, saupoudrées de quelque chose de peu digestif, se disant :

—La bête mangera nos confitures et ne nous fera pas de mal, et, comme une politesse en vaut une autre, elle crèvera ensuite pour nous faire plaisir st nous ôtera une fameuse épine du pied. — Mais, hélas ! tous les Gribouilles et tous les malins de la Bouille qui essayèrent de parlementer avec le monstre ne donnèrent plus jamais de leurs nouvelles et laissèrent la ville dans le plus grand embarras.

Ce fut sur ces entrefaites que le saint évêque Romain revint dans son diocèse. Aussitôt arrivé, il fut assourdi par les plaintes et les lamentations de ses ouailles.

Ne parlez pas tous à la fois, dit le saint homme ; que l'un de vous s'explique sur ce dont il s'agit, et nous verrons ensuite.

Un des malins et des plus éloquents de l'endroit narra, avec toutes les histoires les plus pitoyables à l'appui, ce qui se passait depuis nombre de jours.

— Ah ! ah ! dit l'évêque, vous voilà bien effrayés pour peu de chose.

—Comment ! dit l'orateur qui avait parlé, comment, saint évêque, pour peu de chose ! Vous ne m'avez donc pas compris ?

— Si fait, dit l'évêque, j'ai fort bien compris.

—Alors?

—Alors je répète que c'est peu de chose, et j'ajoute que Dieu a donné pouvoir à l'homme de foi et qui compte

sur son secours de dompter les bêtes les plus féroces.

—Eh bien ! comment faire ?

—Comment faire ? Qu'il se présente un ou plusieurs hommes ayant la conscience pure, la foi ardente et la bonne volonté, et je les bénirai, et ils iront attaquer le monstre et le détruiront bien certainement.

—Ah ! saint évêque, dirent tous ceux qui étaient présents, on voit bien que vous ne connaissez pas la *Gargouille*, la bête cruelle qui s'est installée dans le voisinage de notre cité ; car sans cela vous ne feriez pas une proposition pareille.

—Dites donc, s'écria l'évêque, qu'il n'en est pas un seul parmi vous qui ait la conscience pure, la foi assez forte et la bravoure assez grande pour entreprendre la tâche que je vous propose.

—Ah !... ah !... ah !... ah !... hi... hi... hi... hum !... hum !... oh !... oh !... oh !... han !.. han....

Ce fut tout ce que l'on entendit comme réponse aux belles paroles du saint prélat.

— Ah ! et voilà où en est la foi ! dit avec tristesse le bon Romain, et voilà où en sont les mœurs ! et voilà votre bravoure et votre courage, et votre dévouement les uns pour les autres ! Eh ! qui vous dit que la terrible affliction qui est venue fondre sur la contrée ne soit pas une punition infligée par le Seigneur à vos péchés ?

—Ah !... ah !... hi !.. hi... oh !... oh !... oh !... hum !... hum !... han !... han !...

Voilà tout ce qu'il fut répondu.

Alors l'évêque reprit :

—Et si c'est Dieu qui vous inflige un châtiment, que voulez-vous que je fasse à cela ?... Il n'y a qu'un seul et unique remède, c'est de vous amender bien vite; c'est de devenir meilleurs; c'est de crier pitié au Dieu éternel qui n'est jamais invoqué en vain.

—Hi... hi... oh !... oh !... han !... han !... continuèrent les plus pleurards, pendant que l'un des moins mauvais disait :

— Et après, monseigneur ?

— Après... Dieu aura pitié de vous. Retirez-vous donc; allez faire de bonnes œuvres; rentrez en vous-mêmes; priez le Seigneur notre Dieu de venir à votre aide; et si vos actes répondent à vos paroles, alors le Seigneur aura pardonné et je me charge du reste. Allez!

—Pendant cinq jours et cinq nuits, les églises ne désemplirent pas; les méchants s'accusèrent et se repentirent; les avares firent de nombreuses aumônes; les orgueilleux s'agenouillèrent au pied de la croix et s'humilièrent dans de bonnes œuvres. La fraternité du malheur et de la crainte avait enfanté la charité, la véritable fraternité.

Alors le saint évêque, qui n'avait cessé de prier et de jeûner pendant ces cinq jours et ces cinq nuits, descendit le sixième jour sur la place publique et dit au peuple assemblé :

—Mes frères, Dieu vous a pardonné. Qu'il se présente un homme de cœur et de bonne volonté, et je le bénirai

au nom de Dieu, et il ira exterminer la bête maudite aussi facilement que s'il écrasait un ver de terre.

Les pleurs et les lamentations de tout genre recommencèrent de plus belle.

— Hélas! dit le bon évêque, si vous avez retrouvé la force de la vertu, vous n'avez pas retrouvé la vertu de l'abnégation, du dévouement, du courage. Vous êtes faibles encore dans votre foi, et pourtant le monstre, depuis cinq jours, a fait de nouvelles victimes, et Dieu a marqué son heure.

— Allons, ajouta-t-il après un moment de silence, puisque aucun de vous ne se sent le courage d'affronter la bête cruelle, ce sera moi qui me chargerai de cette tâche.

Alors ce fut un concert de louanges et de bénédictions de tous côtés.

Le saint évêque, lui, calme et souriant, peut-être honteux de tant de faiblesse, se fit recouvrir de ses habits sacerdotaux et de son étole. Puis il demanda aux autorités de la ville de proposer à un meurtrier condamné à mourir et à un voleur destiné aux galères de le suivre dans son expédition, en leur promettant grâce pleine et entière au retour.

Le meurtrier, qui n'avait rien à perdre, accepta de suite, avec reconnaissance même. Le voleur, lui, réfléchit un moment, et finit par accepter aussi. Il avait son idée.

Le saint évêque, accompagné de ses deux assesseurs,

l'un portant le saint-sacrement et l'autre le saint-ciboire contenant l'hostie sacrée, se dirigea, comblé des bénédictions de la foule, vers le lieu que l'on désignait comme la retraite du dragon. Arrivé à un certain endroit couvert d'arbres, le voleur lâcha le bout de l'étole qu'il tenait et s'enfuit, emportant avec lui le saint-sacrement, qu'il croyait d'un métal précieux. Le saint évêque laissa échapper un soupir et une larme de tristesse en voyant cette lâcheté, et regarda le meurtrier. Celui-ci, tremblant, mais décidé à accomplir sa tâche, lui dit :

— Ne craignez pas que je m'échappe, monseigneur. Je suis un grand criminel, il est vrai; mais mon crime n'a été commis que dans un moment de colère et de folie, mon cœur n'est point perverti. C'est pourquoi, aujourd'hui que je me repens, j'offre à Dieu du plus profond de mon âme ma vie et mon sang en expiation pour le salut de mes semblables.

— O homme! dit le saint évêque, tu as grandement péché : car celui qui tue son prochain est un grand criminel, aussi bien devant Dieu que devant ses semblables. Mais je te le dis, ton repentir et ta foi te feront trouver grâce devant le Seigneur. Pour moi, à qui Dieu a donné le pouvoir d'absoudre les péchés, à cette heure où tu n'as pas craint le danger pour racheter ta faute et servir tes frères, je te pardonne au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Aie bon courage, ô homme! et tu verras ce que peuvent la prière et la foi.

L'évêque de Rouen approchait d'un pas ferme et d'un

cœur résolu, suivi du meurtrier, d'un endroit d'où s'échappaient des exhalaisons effroyables.

— Ce doit être ici le lieu de refuge du monstre, dit l'évêque Romain. Dieu nous soit en aide!

Un terrible hurlement, répercuté par tous les échos d'alentour, retentit tout à coup dans l'épaisseur d'un massif de broussailles. Puis des sons rauques, le bruit de branches brisées, de trépignements nombreux, se firent entendre.

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, dit Romain, sans pâlir une minute, bête malfaisante et cruelle, je t'adjure de venir à moi avec la douceur de l'agneau.

De grands soupirs se firent entendre, de nouveaux trépignements plus nombreux et des bruits plus forts de branches brisées recommencèrent. Puis l'on aperçut l'effroyable tête d'un dragon hideux et indescriptible passer à travers les broussailles, puis enfin le corps du monstre sortit tout entier, et on vit la bête féroce darder sa langue fourchue vers le saint prélat et s'avancer vers lui en poussant des hurlements lamentables.

L'évêque Romain, sans se déconcerter, dès que le monstre fut à sa portée, jeta sur lui un bout de son étole, que l'animal prit entre ses dents sans oser la déchirer. Alors le saint évêque donna l'autre bout au meurtrier, en lui ordonnant de le suivre en tirant l'animal après lui.

Bientôt la foule attentive des citadins groupés sur les

tours ou sur les remparts de la ville vit arriver sain et sauf le saint évêque, suivi du meurtrier et du monstre, qui marchait derrière eux paisible comme un chien inoffensif.

Tous les habitants crièrent : Noël! Noël! sans pourtant oser s'approcher de trop près. Enfin l'évêque arriva à la porte de la cathédrale, où il entra réciter des prières en action de grâces, tandis que le meurtrier et la bête, devenue aussi paisible qu'un mouton, restaient à la porte du saint lieu, et que la foule, groupée dans les rues adjacentes, sur les toits et à toutes les fenêtres, faisait retentir les airs de ses acclamations. Bientôt l'évêque sortit, accompagné de tout le clergé. Il se dirigea processionnellement à travers les rues étroites et tortueuses de la cité, toujours suivi du meurtrier, de la Gargouille et de la foule émerveillée. Arrivé sur la place de la Vieille-Tour, où l'on était dans l'usage d'exécuter les criminels, et où se trouvait la Maison aux Bourgeois, qui servait aussi à cette époque de halle pour les transactions, le saint évêque monta les degrés qui conduisaient au haut d'un perron qui existe encore, tandis que le meurtrier et la bête féroce restaient en bas des marches, et, aux yeux de la foule attentive, le ministre de Dieu s'agenouilla, pria et donna sa bénédiction aux assistants. Pendant ce temps-là, les magistrats de la ville étaient venus le rejoindre.

—Qu'ordonnez-vous qu'il soit fait de cette bête maudite? dit l'évêque aux magistrats, en leur désignant la Gargouille.

— Qu'elle meure! dirent les bourgeois tout tremblants.

— Dieu l'a jugée comme vous, dit l'évêque : que le jugement de Dieu et le vôtre s'accomplissent donc; et il dirigea le bout de sa crosse vers la bête immonde, et aussitôt on la vit se gonfler démesurément, puis elle éclata avee un grand bruit et resta étendue morte sur la place.

— Et qu'ordonnez-vous de cet homme? dit l'évêque, en désignant le meurtrier, qui s'était agenouillé et priait Dieu avec ferveur.

— Qu'il soit réhabilité, dirent les magistrats et le peuple d'une voix unanime. Dieu l'a préservé, il est l'oint du Seigneur.

— Qu'il en soit ainsi, dit l'évêque : votre jugement est aussi le jugement de Dieu. Mais que ferez-vous du voleur, qui non-seulement s'est rendu coupable d'un larcin envers les hommes, mais encore qui s'est rendu criminel envers Dieu en se servant d'un moyen sacrilége pour recouvrer sa liberté?

— Qu'il soit mis à mort à la place de ce meurtrier, dès qu'il aura été découvert, dirent les magistrats.

L'évêque dit encore :

— Ceci est le jugement des hommes; mon ministère et ma conscience m'empêchent de condamner ou d'absoudre celui qui n'a eu ni foi, ni loi, ni de respect pour les choses sacrées; et si cet homme, qui a cru trouver son salut dans la fuite, échappe à votre justice, Dieu,

bien sûr, se chargera de la punition du coupable. Mais en ce jour où le Seigneur vient de nous montrer toute sa paternelle sollicitude, ne serait-il pas bon de prendre une décision pour rendre hommage au Dieu clément, et pour témoigner devant la postérité du grand acte qui vient de s'accomplir?

— Oui, dirent les magistrats; et pour montrer aux races futures tout ce que nous inspire de reconnaissance la grâce que le Seigneur vient de nous faire, et pour rappeler aux hommes qu'il n'est si grand criminel qui ne puisse s'amender, il sera, chaque année, amnistié un condamné à mort, qui viendra en cette place pour y subir son arrêt, et qui recevra sa liberté après qu'il aura soulevé sur ses épaules la châsse contenant les reliques qui sont en notre cathédrale[1]. De plus, chaque année, il sera établi une grande procession solennelle qui parcourra toute la ville avec croix et bannière, et la dépouille du monstre qui vient d'expirer. Le même jour sera ouverte une grande réunion de marchands, baladins, et tous commerçants qui voudront y venir.

Voilà comment fut instituée la foire Saint-Romain.

Quant au voleur, qui s'était si lâchement enfui avec le saint-sacrement, il fut retrouvé le lendemain au milieu des marais fangeux où il s'était réfugié. Plusieurs grosses couleuvres le tenaient enlacé, et une multitude de sang-

[1] C'est ce que depuis l'on nomma la cérémonie de la Fierte.

sues et d'insectes de toutes sortes lui avaient tiré jusqu'à la dernière goutte de son sang!

Quant à la bête à laquelle on avait donné le nom de Gargouille, on la fit écorcher et l'on emplit sa peau de foin et d'herbes aromatiques pour la conserver, puis on la suspendit à l'un des piliers de la cathédrale, où elle resta intacte pendant plus de onze cents ans, et d'où on ne la tirait que pour la promener chaque année en grande cérémonie. Mais lors de la Révolution, cette peau, comme beaucoup d'autres objets précieux, fut détruite et disparut.

—Et voilà, dit Jean Gribouille en terminant son récit, ce qui occasionna la foire Saint-Romain. Ah! xcit! ah! xcit! ah! xcit! Et le bonhomme se remit à éternuer avec une nouvelle force.

— Mais, père Jean, dis-je à Gribouille, dès qu'il eut cessé ses Ah! xcit! il me semble que vous avez fameusement enjolivé la chronique de la Gargouille; et puis mon oncle Charles, qui ne nie jamais rien, mais qui cherche sans cesse à s'éclairer, prétend, au sujet de la Gargouille, dont il m'a parlé plusieurs fois, que de vieux chroniqueurs ont tout simplement raconté qu'une inondation étant survenue et ayant été sur le point de submerger une partie de la ville, saint Romain se transporta sur les remparts et fit ouvrir une large brèche que l'on nomma Gargouille, par où l'eau s'écoula; ce qui fit dire que le saint évêque avait sauvé la ville en faisant crever une immense gargouille à travers les remparts.

— Petit, me dit Gribouille, en recommençant à éternuer, j'aime mieux mon histoire que la tienne. D'abord, elle est plus poétique, et ensuite plus amusante. Ah! xcit! ah! xcit! ah! xcit!

Après cette observation et un petit temps d'arrêt, pendant lequel les Ah! xcit! ah! xcit! ah! xcit! éclatèrent de plus belle, Gribouille continua son histoire, ou plutôt ses confidences.

— Nous vivotions de notre pâtisserie; mais le cousin Lustucru s'aperçut un jour que, malgré son faux nez, il était observé d'une certaine façon par plusieurs particuliers de fort mauvaise mine. Le soir, il me dit :

— Ah! la la! Gribouille! j'ai peur! Il me semble qu'un malheur plane sur notre restaurant. J'ai encore rêvé cette nuit du chat de la mère Michel. Cette bête haineuse m'est apparue de nouveau sur les pieds de mon lit, assise sur son derrière, et tenant entre ses dents, en manière de cor de chasse, tu sais, la chose que je lui ai coupée au bas des reins, et que les agents de police ont trouvée assaisonnée dans un plat. Ah! malheureux Gribouille! si tu avais avalé cette douceur, je n'en serais pas là aujourd'hui; et l'héritage de la cousine ne serait pas parti à vau-l'eau! Enfin ne pensons plus à ce malheureux héritage. — Il ne faut jamais compter sur les souliers d'un mort. — Et puis, nous avons encore bec et ongles pour nous faire une place au soleil. Mais c'est la vue de ce chat diabolique jouant de la trompette avec sa queue qui m'a

réveillé en sursaut, bien sûr que quelque catastrophe nous menace. Il n'est pas naturel qu'un chat vienne vous jouer de l'ophicléide avec le superflu de son individu sans un motif très-grave. Il faut réfléchir !

VIII

Comme quoi Lustucru veut repasser son faux nez à Gribouille pour lui procurer la satisfaction d'aller en prison à sa place, et comme quoi Gribouille n'est pas entièrement satisfait de la perspective. Bilboquet arrange l'affaire en promettant au père Lustucru de le cacher dans la voiture.

Le cousin Lustucru terminait son discours lorsque apparut Bilboquet, le pître dont il a déjà été question : garçon d'un grand sens et d'une grande probité, qui cachait sous une apparente bonhomie et une feinte bêtise une bonne éducation et un jugement des plus sains. Lorsqu'il sut ce dont il s'agissait, il commença par rire en disant : — Tous songes sont mensonges ; mais ce qui n'est pas un rêve, c'est

l'apparition des gens de la police; c'est là où est le nœud de l'affaire, l'épine toute prête à vous percer. Eh bien! si vous le permettez, je vous dirai qu'un bon averti en vaut deux, — qui se sent galeux se gratte, — qui se sent morveux se mouche, c'est son droit. Il n'y a point de honte à fuir un danger; par conséquent, je vous conseille de prendre de la poudre d'escampette et Jacques Déloge pour votre conseil. Faites comme nous, ajouta-t-il, déguerpissez.

— Quoi! dit Lustucru, vous quittez la foire?

— Oui, dit Bilboquet, et pas tantôt, mais tout de suite. La baraque est déjà démontée, les pantins sont dans la voiture et la sœur Margot et le père Thomas n'attendent plus que mon retour pour décamper.

— Est-ce que par hasard vous auriez aussi maille à partir avec l'autorité?

— Non, Dieu nous en garde! dit Bilboquet. Mais le père Thomas vient de recevoir une lettre qui lui annonce qu'il a obtenu l'autorisation de faire travailler ses marionnettes dans la capitale; et comme c'est toute l'ambition du brave homme, qui compte faire fortune dans la grande ville, et que nous lui sommes, ma sœur et moi, tout dévoués, nous le suivrons sans aucune difficulté.

—Tiens! dis-je au pitre, vous avez donc une sœur?

—Mais oui, me dit Bilboquet.

— Comment s'appelle-t-elle, votre sœur?

—Elle s'appelle Margot.

—Margot! ah! est-ce drôle! Margot! mais c'est un

nom de pie, ça. Qu'est-ce qu'elle fait votre sœur Margot?

— Ah çà! camarade, me dit Bilboquet sans se fâcher, vous m'avez l'air d'un bon enfant, mais vous êtes bien curieux.

— Ne faites pas attention, dit le cousin Lustucru, Gribouille est un malin qui dit des sottises plus souvent qu'à son tour.

— Ah! cousin, dis-je, voyons, est-on ou n'est-on pas un malin de la Bouille?

— Oui, oui, dit Lustucru, c'est comme ça; mais pas moins vrai que tes malices sont, la plupart du temps, cousues de fil blanc.

— Laissons toute discussion de côté, dit Bilboquet; les moments sont courts. Prenez-vous avec nous la route de la capitale, ou restez-vous ici?

— Je décampe au plus vite, dit Lustucru, devenant tout blême en apercevant poindre dans le lointain un tricorne. Oui, oui, je vous suis; libre à Gribouille de rester, si ça l'amuse; quant à moi, c'est bien arrêté. Seulement, si, par hasard, il y avait une petite place dans votre voiture pour mon établissement, je vous serais bien obligé de lui donner asile.

— Ah! oui, dis-je, car s'il fallait aller de Rouen à Paris avec l'établissement sur le dos, ma foi, je mourrais à la peine.

— Attendez une seconde, dit Bilboquet, — il faut battre le fer quand il est chaud, — je vais aller demander au père Thomas la permission de mettre votre butin avec le

nôtre, et bien sûr qu'il vous l'accordera ; et il partit en courant.

Deux minutes plus tard, Bilboquet revenait tout joyeux annoncer que le père Thomas consentait à transporter le mobilier de Lustucru.

— Voilà une fameuse affaire d'arrangée, dit Lustucru. Maintenant, il n'y a plus qu'à dépister la police. Gribouille va porter le faux nez à son tour ; moi je vais me faire des moustaches ; il va prendre mes habits et je vais prendre les siens.

— Hum ! hum ! fit Bilboquet.

Comme j'étais myope et que je n'y voyais, la plupart du temps, pas plus loin que le bout de mon nez, je ne compris pas d'abord les desseins du cousin Lustucru, et je fis sans difficulté ce qu'il me demandait.

—Maintenant, dit Lustucru, lorsque la transformation fut opérée, rapelle-toi, Gribouille, que si par hasard, à la barrière où ailleurs, les agents de police venaient pour m'arrêter, tu déclarerais de suite et sans désemparer que tu es véritablement le vrai Lustucru.

—Hum ! hum ! fit encore Bilboquet.

—Dame ! dis-je, je ne sais pas si les agents de l'autorité s'y laisseront prendre. Il est vrai — qu'il y a plus d'un âne à la foire qui se ressemble et s'appelle Martin, — mais vous êtes un homme fait, pendant que moi je ne suis encore qu'un jeune homme.

— Va, va toujours, dit Lustucru, cela ne fait rien à l'affaire. Quand il s'agit de pincer un paroissien, on n'y

regarde pas de si près. Du moment où tu diras : « Je suis Lustucru, » laisse faire, on ne t'en demandera pas davantage.

— Hum ! hum ! fit Bilboquet.

— Ah çà ! mais, dis-je en ouvrant de grands yeux et en me grattant la tête à deux mains, ah çà, mais ! il s'agit donc d'être pincé ?

— Dame ! dit Lustucru, c'est toi qui as le faux nez ! A la petite chance, alors ; mais ne me trahis pas.

— Ah da ! vous croyez donc, cousin, que je vais me laisser conduire en prison à votre place ?

— C'est ton droit, dit Lustucru. Et puis, qu'est-ce que ça fait au gouvernement que ce soit toi ou moi qui fassions de la prison, pourvu qu'il y ait quelqu'un sous cloche ?

— Mais pas du tout, dis-je en trépignant ; je n'ai attenté à la vie d'aucune créature quelconque, moi, et je ne veux pas me faire mettre aux haricots pour les méfaits des autres. — Comme l'on fait son lit on se couche.

— Les méfaits des autres ? dit d'un air solennel Lustucru ; des autres ? Ne suis-je pas ton parent, ton seul, ton meilleur ami ? L'amitié, la famille n'ont donc aucun droit sur ton cœur ? Ah ! Gribouille, auras-tu le cœur assez endurci et l'âme assez noire pour refuser un sacrifice à ceux qui te donnent ta pâtée et que tout t'ordonne d'affectionner ? Voyons, m'aimes-tu ?

— Oui, dis-je, mais je n'aime pas la queue du chat, assaisonnée ou non ! ni les cachots non plus !

— Allons, dit Bilboquet, qui voyait que les choses al-

laient s'embrouiller, le père Lustucru se fourrera dans la voiture au moment de sortir des barrières; les douaniers n'inspectent pas à la sortie, et Gribouille va quitter le faux nez qui pourrait lui porter malheur.

— C'est Salomon qui a parlé ! dit Lustucru. Oui ! et comme disent les Indiens : —Il ne faudrait qu'une queue de vache pour atteindre jusqu'au ciel, seulement il faudrait qu'elle fût assez longue.—Eh bien ! en cette occasion, nous tâcherons d'atteindre de l'autre côté de l'octroi sans queue de vache, mais à l'aide du moyen indiqué par Bilboquet. Plions bagage, et sauvons le mobilier avant qu'un gendarme quelconque ne vienne former opposition à son enlèvement et à notre départ!— Ah! liberté ! liberté chérie, tu m'es trop précieuse pour que je ne fasse pas toute espèce de sacrifices pour te conserver ; non, je ne veux plus me mettre en contravention ; non, à l'avenir toute espèce de loi et d'ordonnance, fût-ce même une ordonnance de médecin, ça sera sacré pour moi. Plus de gibelotte fallacieuse ! plus de civet économique ;—car tel qui rit le vendredi le dimanche pleurera, — comme disait la mère Michel. Et pourtant, que d'amateurs, après y avoir goûté, se léchaient les doigts jusqu'aux coudes. Ah !

—Vite, vite, vint dire tout à coup une jeune Colombine des plus alertes, la voiture va partir.

En deux temps, quatre mouvements, nous eûmes plié bagage, et, comme le tricorne que Lustucru avait déjà aperçu dans le lointain semblait se rapprocher,

nous saisîmes notre mobilier et nous le portâmes au plus vite dans la voiture du père Thomas qui commençait à s'ébranler.

— Il était temps, dit le père Thomas qui nous aida à charger nos effets.

— Oui, dit Lustucru qui venait de jeter un dernier regard en arrière, oui, il était temps; car je vois le gendarme qui s'est arrêté vers l'emplacement qu'occupait ma boutique; je l'aperçois qui remue les cendres provenant de mon fourneau.

— Ah! la la! dis-je, si l'autorité pouvait supposer un instant que ces cendres sont les nôtres!

— Il se pourrait! dit Lustucru devenu plus hardi au fur et à mesure que nous nous éloignions, les erreurs de ce genre ne sont pas rares.

— Enfin nous passâmes la barrière sans encombre, et bientôt nous eûmes gagné le *pont de l'Arche*, ayant choisi la route d'Embas pour faire notre voyage. — Nous poussâmes jusqu'à Louviers, où nous couchâmes.

— Ah! xcit! ah! xcit! ah! xcit! ah! mais! ah! mais : ça ne veut pas s'arrêter, dit le père Gribouille, qui resta un moment presque suffoqué.

Enfin la crise se termina; il reprit et me dit :

— Dis donc, petit, depuis le jour où j'ai pris le bain, tu sais, petit! où j'ai... pour éviter l'orage!... tu sais!... Comme il m'en est advenu une pleurésie et un rhume de cerveau qui ne veulent pas me quitter, j'ai fait un retour sur moi-même, et je me suis dit que Margot

avait raison de dire que je faisais pas mal de bêtises dans le courant d'une année. Enfin — petite pluie abat bien grand vent, — on peut donc se corriger à tout âge, et je me corrigerai; pourtant j'avais une fameuse réputation!... Il se fait déjà tard et je me sens un léger besoin de me sustenter. Or donc, si tu le trouves bon, nous remettrons la suite de mes confidences à un autre jour. Ah! xcit! ah! xcit! ah! xcit!

— Volontiers, dis-je; d'autant plus que mes chers parents pourraient être inquiets d'une plus longue absence.

—Alors, à demain, me dit le père Jean, qui me quitta et se dirigea vers la ferme en laissant échapper une quantité de Ah! xcit! ah! xcit! qu'il avait renfoncés sans doute pendant le cours de son récit.

IX

Jean Gribouille continue ses confidences. — Il commence à se repentir et à trouver qu'une réputation mal acquise est un lourd fardeau à supporter. — Le cousin Lustucru et Gribouille sont marchands de galette sur la place de la Bastille.

J'ÉTAIS, le lendemain, comme bien vous pensez, le premier au rendez-vous. — Le père Jean se fit un peu attendre ; pourtant il arriva enfin la tête basse, l'air soucieux.

— Eh bien ! père Jean, lui dis-je en l'abordant, est-ce que vous seriez plus malade ?

— Non, petit, non, me dit le brave homme en soupirant ; mais... ah ! xcit ! ah ! xcit ! c'est cet abominable rhume de cer–

veau qui ne veut pas s'en aller; — pourtant, ça commence à se dissiper. Ah! xcit! ah! xcit!

— Ah! tant mieux, si ce n'est que cela, dis-je; car, franchement, j'étais inquiet; vous me paraissiez gai comme une allouette dans une guitare, et je craignais qu'il ne vous soit arrivé quelque accident.

— Tiens, petit, me dit le père Gribouille en s'asseyant près de moi, mais cette fois en prenant la précaution de se mettre sur l'herbe et la mousse, il faut que je te dise toute ma pensée. — Eh bien! sache que si je te fais ma confession, car c'est une vraie confession que je te fais, c'est bien plus pour essayer de vaincre mes mauvaises habitudes de vanité en faisant ressortir dans ma mémoire toute ma vie passée, plutôt que pour t'amuser. —Margot, ma pauvre Margot, m'a dit tant de fois: —Jean, je me fâcherais bien contre toi, mais il vaut mieux prendre les mouches avec du miel qu'avec du vinaigre, et la colère n'avance jamais guère les choses; mais il faut que je te dise la vérité véritable, tu es un brave homme, tu n'as pas mauvais cœur, et pourtant tu ne fais que des sottises. Pourquoi cela?...

— Pourquoi cela? Hélas! oui, pourquoi cela?... Je n'avais rien à lui répondre, à la digne ménagère; car, vois-tu, petit, Margot est la première, la meilleure et la plus dévouée des créatures du bon Dieu; je sens cela maintenant que je réfléchis. Et dire que j'ai été plus de quarante ans à trouver ces réflexions-là! Ah! petit! ah! pourquoi m'avaient-ils tous surnommé le Malin de la

Bouille? Enfin, j'y vois clair maintenant; et je me dis que, si tard qu'il soit, il est encore temps de se corriger, j'y perdrai ma réputation sans doute, bien sûr que l'on ne dira plus malin comme Gribouille, au contraire ils diront sot comme Gribouille peut-être, mais une réputation usurpée, comme toute chose qui ne nous appartient pas, est un bien lourd fardeau pour notre conscience. Pourvu que l'on dise : Bon comme le père Jean, voilà tout ce que j'ambitionne à l'heure qu'il est.

Tout jeune que j'étais, je félicitai le père Jean de ses bonnes pensées, et il me remercia de l'encourager à persévérer dans la bonne voie.

— Pour lors, dit le bonhomme, dès que nous fûmes assis, je vais continuer à te faire mes confidences. Ah! xcit! ah! xcit! vois-tu, petit, ça commence à se passer.

Nous couchâmes donc, comme je te l'ai dit, à Louviers; de là, nous continuâmes notre chemin, et, deux jours après, nous étions à Paris.

J'avais pris la douce habitude de causer avec Bilboquet et avec sa sœur Margot; ces deux bons cœurs m'avaient pris en affection, malgré mes fréquentes sottises qu'ils appelaient des naïvetés; quelquefois même je me fâchais, parce que, moi qui étais habitué à m'entendre dire par les paysans de mon endroit,—malin comme Gribouille,— j'étais forcé de m'entendre dire de grosses et dures vérités.

—Vous êtes un innocent, me disait mademoiselle Margot; vous prenez des sarcasmes et des apparences d'approbation pour des vérités, et vous avez grandement

tort; vos paysans normands se moquaient de vous, et, quand ils vous disaient à chaque instant que vous étiez un malin de la Bouille, ils voulaient dire, les sournois, que vous étiez un sot, un crédule, un ignorant.

— Ah! disais-je alors, ah! mademoiselle, mais ma réputation était bien établie!

— Oui, vous aviez devant vos amis la réputation d'un malin de la Bouille, et en arrière, ils disaient avec tout le monde : — Est-il bête! est-il bête, ce Gribouille!

— Ah! mademoiselle!

— Il n'y a pas de : Ah! mademoiselle! c'est comme cela; il ne faut pas croire précisément et prendre au pied de la lettre les compliments que l'on nous fait; car souvent, bien des gens ne nous font des politesses que pour cacher leur jeu, nous induire en erreur à leur endroit et nous jouer quelque mauvais tour, ou se moquer de nous en cachette.

— Ah! mademoiselle!

— C'est comme ça, disait mademoiselle Margot; je suis encore bien jeune, moi; mais, grâce aux sages leçons de mon bon Bilboquet et à mes réflexions, je suis parvenue à ne point me laisser tromper par les apparences : tenez, vous, par exemple, une autre à ma place se serait dit : Est-il bête, ce M. Gribouille, à quoi me sert sa société?—Eh bien! non; moi, je vous ai estimé tout d'abord parce que vous êtes honnête au fond, bon camarade, serviable, doux et pas querelleur. Il a bon cœur, me suis-je dit, il se corrigera.

Tu comprends, petit, que j'avalais ces couleuvres-là parce que c'était mademoiselle Margot qui me les insinuait dans le tuyau de l'oreille; mais si ç'avait été une autre, ah! comme je me serais révolté; — ah da! la mère Michel m'avait toujours dit que : — Bonne renommée valait mieux que ceinture dorée, — et je tenais à ma réputation. Ah! xcit! ah! xcit! ah! xcit!

Nous étions donc arrivés à Paris. Il s'agissait de nous séparer de nos amis; ah! pour moi, ce fut le moment le plus pénible de ma vie, je l'avoue; le père Lustucru, qui s'était pris d'amitié pour le père Thomas, éprouvait de son côté une profonde tristesse. Un soir que nous étions tous à dîner autour de la marmite commune, car, pour dire la vérité, nous étions fournis d'argent aussi bien les uns que les autres, tout autant que les crapauds de plumes, Bilboquet dit en mangeant sa soupe :

— Et pourquoi nous quitter? Nous nous sommes rencontrés, nous sommes tous des honnêtes gens, cela est assez rare de se rencontrer plusieurs honnêtes gens ensemble sur un champ de foire normand; eh bien, restons réunis; le père Thomas va monter sa baraque sur la place de la Bastille, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de trouver un petit coin près de notre spectacle pour que le père Lustucru y mette son fourneau et sa table?

— C'est une idée ça, dit le père Lustucru, et pour moi je l'approuve.

— Eh bien, dit le père Thomas, c'est une affaire arrangée; je crois que nous obtiendrons facilement la permission,

d'autant plus que, s'il le faut, je rétrécirai la baraque.

— Bravo ! dîmes-nous, Bilboquet, sa sœur Margot et moi, voilà une fameuse affaire de tirée à clair.

Dès le lendemain, on se mit à la besogne, et la permission ayant été accordée à Lustucru de s'établir contre le théâtre de marionnettes, tout se trouva organisé pour le mieux.

Le père Thomas se mit à l'œuvre et commença ses représentations, et le père Lustucru se mit à pétrir de la pâte, à faire des galettes, et moi à les distribuer au public qui, ma foi, mordit dedans dès la première fournée.

Tout allait très-bien pour nous, nos petites industries prospéraient ; nous travaillions généralement tous les jours, depuis deux heures jusqu'à onze heures du soir, puis nous nous réunissions alors pour souper tous en commun.

Les matinées étaient consacrées à nos petites affaires personnelles ou à aller nous promener par la ville. Un matin d'une journée de janvier, le père Thomas et Lustucru étaient sortis ensemble, Bilboquet, sa sœur et moi étions restés au logis; la neige tombait par flocons épais, et la bise soufflait rude et glacée.

— Mauvaise journée, dit Bilboquet.

— Oui, la parade sera rude tantôt, dit la bonne Margot ; enfin, Dieu est grand, ajouta-t-elle, — après la pluie viendra le beau temps.

—Pour moi, dis-je tout grelottant, la journée va me paraître plus rude encore, ça me semble dur maintenant,

d'être obligé de faire une faction de sept ou huit heures à la belle étoile, moi qui étais bien vêtu, bien à couvert, bien nourri, c'est-à-dire presque aussi bien que le chat de la mère Michel quand j'étais chez la bonne femme, hélas ! il est passé le bon temps.

—Quoi! dit mademoiselle Margot, est-ce que vous douteriez de la Providence ?

—La Providence? dis-je, les Gribouilles de la famille ne m'ont jamais parlé de ça.

—Vous êtes donc d'une famille de bêtes, dit Bilboquet ?

—Mais non, dis-je, puisque l'on dit malin, vous savez !!

—Oui, oui, dit Bilboquet, on connaît ça ; mais, mon camarade,—comme on fait son lit on se couche.—Vaut encore mieux faire travailler son corps, que d'en faire une boutique d'apothicaire. Si à l'heure qu'il est nous n'avons pas plus de crédit qu'un chien chez un boucher, pas moins vrai—qu'à chaque jour suffit sa peine,—que contentement passe richesse—et que douter de la sollicitude et de la bonté du Créateur pour toutes les créatures qui en valent la peine, c'est se mettre le doigt dans l'œil, et souvent, celui qui raisonne trop déraisonne toujours un peu, et quiconque veut s'élever trop haut tombe le nez dans le ruisseau ; craignez de changer votre cheval borgne contre un aveugle,—à brebis tondue, Dieu mesure le vent.

Enfin, moi qui vous parle, je suis un exemple vivant de la bonté infinie de celui qui aux petits des oiseaux

BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS L'HEURE JOYEUSE PARIS 75006

prépare la pâture; riche je suis né, pauvre m'a fait le malheur; mais ce que n'a pu m'enlever l'infortune c'est ma conscience, ma reconnaissance envers l'Éternel et l'égalité de mon âme; si quelquefois j'ai regretté les trésors de mon père, c'est pour ma chère petite sœur que j'aurais voulu voir riche et heureuse; mais dans tous les cas, je reconnais et j'admire la providence du bon Dieu qui ne nous a jamais laissé manquer de rien.

— Riche et heureuse, dit mademoiselle Margot en venant embrasser son frère sur le front, ne le suis-je pas ? Crois-tu que je ne prise pas cent fois à un plus haut prix le trésor de ton affection, mon bon frère, plus que toutes les richesses de la terre ? Nous avons un peu de mal, c'est vrai; une vie assez peu enviée généralement, c'est encore vrai; mais que nous importe ! nous ne vivons pas pour les indifférents, notre conscience est pure et notre cœur est aussi haut placé que celui du plus riche nabab de l'Inde; un sage n'a-t-il pas dit : « La vertu est comme la fleur sur sa tige, le vent de l'orage peut bien la faire pencher quelquefois, mais elle se relève toujours ! »

En entendant les expressions de cette tendresse et les si douces paroles de ce cœur d'or, malgré moi je me sentis venir les larmes aux yeux et je me mis à pleurer comme un veau. Oh ! oh! hi! hi! han! han! ouf! ouf!

—Ah! dis-je quand je pus parler, que ne suis-je empereur de Chine ou du Japon, comme je voudrais que vous ayez des équipages, des pâtisseries de toutes

sortes et du raisiné tous les jours par-dessus le marché !

—Des équipages, n'en avons-nous pas ? dit Bilboquet en riant ; et notre voiture? Et puis, n'avons-nous pas plus que cela, car, sur notre petit théâtre, ne sommes-nous pas des rois, des potentats, des héros, tout ce que nous voulons enfin ?

—Et puis, ajouta mademoiselle Margot, nous n'avons aucun souci de la bonne nourriture ; le raisiné, la pâtisrerie, les friandises, nous n'y pensons guère, nous préférons à tout cela un morceau de pain sec et une bonne conscience.

—Oui, dit Bilboquet, notre préoccupation la plus constante, c'est la crainte de mal faire et le désir de plaire au brave homme qui nous a recueillis avec tant de bonté.

—Tant mieux, mes amis, dis-je, si vous vous trouvez heureux, cela prouve en faveur de votre bon caractère ; pour moi, je ne puis m'empêcher de penser à la mère Michel, malgré son injustice à mon égard ; je ne me rappelle pas sans émotion le peu qu'elle a fait pour moi.

—Vous avez raison, dit mademoiselle Margot, il ne faut jamais oublier ceux qui ont été bons pour nous ; hélas ! nous, ajouta-t-elle avec tristesse, nous sommes orphelins.

—Ah ! dis-je, et moi aussi, j'ai perdu les auteurs de mes jours lorsque j'étais en bas âge.

—Tenez, dit Bilboquet, je vois que nous sommes logés à peu près à la même enseigne.

— Sauf, dis-je, que la famille des Gribouilles est fort nombreuse.

— Oui, dit en riant mademoiselle Margot, et peut-être bien plus nombreuse encore que vous ne le pensez.

—Eh bien, dit Bilboquet, si vous voulez, nous allons nous raconter notre histoire.

—Je le veux bien, dis-je, et pour vous montrer l'exemple, je vais commencer ; ce que je fis sur-le-champ.

Mes déconvenues et l'histoire de la queue du chat de ma tante réjouirent beaucoup mademoiselle Margot et son frère. Lorsque j'eus terminé, Bilboquet commença son histoire et celle de sa sœur.

Histoire de Bilboquet.



Le père Thomas._Bilboquet._La petite Marie.

X

Histoire de Bilboquet et de sa sœur Margot, et comme quoi Jean Gribouille grandit entre la galette du cousin et les bons conseils de ses amis, et comme quoi Lustucru commence à sentir des remords.

Vous connaissez le proverbe, dit Bilboquet,—quand les canards vont aux champs, les premiers vont devant; — ce qui veut dire qu'il faut toujours commencer par le commencement.

. . . .

Il y avait une fois un homme jeune encore que la nature avait doué d'un grand cœur, d'une belle intelligence et de quelques agréments physiques; l'art l'avait

servi tout aussi bien, car il avait reçu une forte et belle éducation. La fortune n'avait pas voulu rester en arrière de tous ces dons de la Providence et elle avait servi à souhait tous les désirs de cet homme!

Cet homme! c'était notre père! Notre père, jeune encore, avait rencontré de par le monde une charmante et sainte jeune fille, élevée sous l'aile de la plus digne des mères. Cette jeune fille n'avait pour toute richesse qu'un cœur d'or, une âme candide et virginale, un saint amour du devoir... Notre père, malgré son peu de fortune, l'aima de tout son cœur, et six mois après l'avoir rencontrée il était marié à cette si douce et si suave créature qui fut notre mère bénie et si aimée...

— Pauvre chère et sainte mère! dit mademoiselle Margot, en essuyant une larme brûlante qui coulait le long de ses cils, je ne l'ai pas connue, moi.

— Je l'ai connue, moi! dit Bilboquet, en poussant un profond soupir!... Mère chérie!... trésor du ciel descendu sur la terre! que de larmes n'ai-je pas données à ta perte!...

Mon père, heureux comme il est rare de l'être sur cette terre, passait sa vie, si remplie de joie et de bonheur, entre les occupations que lui donnait la gestion d'une fortune assez considérable et les heures si vite écoulées de l'intimité avec sa compagne adorée. Je vins au monde, nouveau bonheur pour mon cher père, sa félicité était complète; les jours se passaient entre ma mère et lui à discuter ce que je deviendrais lorsque je

serais grand et à me couvrir de baisers en me passant des bras de l'un dans les bras de l'autre. Hélas! que n'ont-ils duré plus longtemps ces jours heureux! Ils en auraient joui, et toi, ma sœur chérie, tu en aurais goûté quelques parcelles.

Mais, hélas! la Révolution et la maladie vinrent porter un coup terrible dans les affaires de mon père, et ce fut dans ce moment que tu naquis, toi, ma bonne petite sœur, et que la mort nous enlevait l'ange de notre foyer.

Notre père, peu préparé à de si dures épreuves, devint fou et ne tarda pas à succomber lui-même, nous laissant orphelins, sans parents, sans ressources, sans appui, sans personne pour prendre nos intérêts et pour disputer aux hommes de rapine les restes de notre patrimoine. Pendant quelques jours encore, on nous laissa tranquilles dans l'asile où nous avions vécu si heureux; mais un matin des hommes sinistres vinrent vendre tout ce que contenait notre habitation et nous mirent dehors sans nous indiquer un refuge, sans même nous donner de quoi nous nourrir. J'avais onze ans, chère sœur, et toi, tu n'avais pas encore dix-huit mois!...

Que faire? que devenir? je t'avais chargée sur mes bras, j'entrai dans une église et je me mis à prier avec ferveur! Pendant ce temps, tu t'étais endormie sur la chaise qui était près de moi, bonne sœur; ta petite tête posée sur mon épaule, tu reposais comme l'ange du Seigneur au pied du trône de Dieu, lorsqu'une vilaine

femme vint te réveiller en me demandant le prix de la chaise sur laquelle tu étais assise. Oh! comme je lui jetai un regard de colère, à cette femme! je ne sais si elle comprit la mauvaise action qu'elle venait de commettre, ou si la flamme de mes yeux lui fit peur; mais elle se retira à reculons, sans oser renouveler sa demande; tu venais de te réveiller, chère sœur, ton premier cri avait été : « J'ai faim!... »

Hélas? que pouvais-je répondre à ce cri? Je me tâtai; je fouillai dans mes poches, je n'avais point d'argent!... alors, comprenant ma détresse et mon impuissance, un flot brûlant monta de ma gorge à mes yeux et des larmes de feu vinrent couler sur mes joues : « Frère, j'ai faim, » dis-tu encore de ta voix enfantine. « Petite sœur, dis-je, attends, Dieu bien sûr ne nous abandonnera pas! Mais loin de te calmer, tu te mis à pleurer plus fort en répétant : « J'ai faim! j'ai faim!... »

Alors un homme tout couvert de dorures, muni d'une grosse canne, vint vers nous et m'ordonna brutalement de t'emporter. Je regardai l'homme, comme j'avais regardé la méchante femme, et je te pris dans mes bras pour te conduire ailleurs; une dame qui, sans doute, avait entendu tes cris de détresse, allongea le bras en passant près de moi et me glissa dans la main une pièce de monnaie. Une rougeur subite colora mon visage, une sueur froide parcourut tout mon corps; je venais pour la première fois de ma vie de comprendre ce que c'était que l'aumône! ma main tremblante laissa échapper la

pièce de monnaie qui s'en alla rouler sur les dalles de l'église et je n'eus pas la force de me baisser pour la ramasser!..

En ce moment je vis un homme d'un certain âge déjà, que je n'avais pas remarqué jusqu'alors, agenouillé dans le coin le plus obscur du saint lieu; cet homme se leva, chercha la pièce de monnaie, la ramassa et vint me la remettre d'un air simple et bon. Sa physionomie m'inspira je ne sais quelle sorte de sympathie; car je lui dis :

— Oh! monsieur! ma petite sœur a faim, mais moi je me meurs de honte et de chagrin.

— Venez, mon ami, me dit cet homme, sortons d'ici; vous me direz votre peine et peut-être pourrai-je vous consoler.

Nous sortîmes de l'église et nous nous arrêtâmes sous le portail. Là, assis sur les marches du temple, je racontai en pleurant à celui qui m'avait suivi la triste position dans laquelle je me trouvais.

L'homme auquel je venais de faire mes confidences réfléchit un moment, puis il dit doucement et avec tristesse : Dieu est grand et bon; non il n'abandonne jamais ceux qui sont infortunés. Je suis bien pauvre, mais je remercie le Seigneur de me procurer en ce jour la faveur de partager mon pain et mon asile avec plus pauvre que moi. Viens, mon ami, me dit-il, en se levant et me prenant par la main, nous allons d'abord courir au plus pressé, nous allons faire manger de la soupe à la pauvre enfant qui pleure de besoin.

L'inconnu nous fit entrer dans un modeste restaurant, nous fit donner du potage, du pain et à boire, paya, et nous emmena avec lui; une partie du chemin il te porta dans ses bras, chère petite sœur, car mes forces n'étaient pas à la hauteur de mon courage et de mon affection. Enfin, nous arrivâmes près d'une place entourée de maisons sordides, et pourtant cette place était tout proche du palais de nos souverains. Une voiture hermétiquement close était remisée dans un coin, le cheval était sans doute dans quelque écurie du voisinage. Le brave homme qui m'avait guidé jusque-là prit une clef dans sa poche, et ouvrit une espèce de trappe qui donnait accès dans un compartiment de la voiture; ce compartiment formait une petite pièce assez propre.

— Vous n'habiterez pas un salon, mes pauvres enfants, dit le brave homme avec lequel nous étions; mais encore vous aurez un asile, et un asile offert de bon cœur. Et aussitôt il tira de l'un des recoins de la voiture un matelas, puis un coussin de cuir. Le coussin de cuir, arrangé sur des chaises avec toutes sortes de soins, servit à poser ma chère petite sœur, qui s'était endormie. Puis, lorsque ma bonne sœur, bien couverte, bien arrangée, n'eut plus besoin de soins, mon guide me dit avec douceur :

— Mon enfant, voici un matelas qui n'est ni bien douillet ni bien large, mais il peut nous servir pour tous les deux; tu es jeune, mais quand le malheur nous frappe on vieillit vite, et il faut que tu sois un

homme fort avant le temps ordinaire; nous reposerons ensemble sur ce matelas, et demain nous aviserons.

Je m'étendis tout habillé sur cette couche improvisée, après avoir adressé une fervente prière au Dieu tout-puissant, et je m'endormis.

Comme vous devez le penser, mon réveil ne fut ni bien gai ni bien agréable. Moi qui, jusque-là, avais été entouré de soins et de tout le luxe, et de toutes les douceurs que donnent les richesses, je me trouvais couché sur un pauvre grabat dans une espèce de boîte où l'on distinguait à peine les objets les plus proches. Il me semblait faire un rêve épouvantable..., lorsque tout à coup les pleurs de ma bonne Marie vinrent me faire comprendre la triste réalité; je me levai tout aussitôt sur mes genoux, et, en allongeant les bras, j'atteignis ma chère sœur, à laquelle je donnai quelques caresses qui la consolèrent. En ce même moment, le brave homme qui nous avait donné asile se réveilla. Pendant un instant, il se frotta les yeux comme une personne qui cherche à se souvenir de quelque chose, puis il se mit à rire et dit : « Au fait, c'est vrai, je n'y pensais plus ! je suis père de famille ! » Il se souleva alors, tira un petit rideau et le jour pénétra dans la boîte où nous étions enfermés.

—Attendez, mes petits, dit le brave homme, attendez un instant, je vous avais oubliés, pauvres amis !... Les enfants, ajouta-t-il, en se parlant à lui-même, c'est comme les petits oiseaux du bon Dieu, il leur faut la becquée dès que le soleil se montre. Allons ! allons ! on

s'habituera à la chose; ça n'est pas ça qui est la mer à boire. Puis il s'arrêta et réfléchit. — « Toi, petit, me dit-il, il faut d'abord faire ta prière à Dieu, mon enfant; la petite ne mourra pas pour attendre quelques minutes et les expressions de notre reconnaissance envers l'Etre suprême doivent partir de notre cœur et être instantanées. A genoux, mon enfant, et prions Dieu de bénir notre journée. » Et aussitôt le brave homme s'agenouilla près de moi et pria avec la plus grande ferveur.

Obéissant à cette voix qui m'enseignait le devoir par l'exemple, je m'agenouillai à mon tour et je priai avec toute l'onction possible.

Notre prière terminée, le digne homme avec lequel nous étions ouvrit l'espèce de porte qui donnait accès dans notre chambre à coucher, et en deux sauts il disparut et revint aussitôt avec du pain et une écuelle remplie de lait chaud.

— Fais manger ta petite sœur et mange aussi, dit le brave homme; pendant ce temps-là je vais réparer quelques-uns de mes pantins qui sont avariés et nous causerons ensuite.

Je fis manger ma chère Marie, qui dévora presque tout le laitage; pour moi, j'avais le cœur tellement gros, l'esprit si bouleversé, que je ne pus prendre ma nourriture. Dès que Marie eut mangé, je vis notre protecteur prendre un morceau de toile bien blanche et un vase rempli d'eau claire.

— Il faut vous débarbouiller, mes petits, me dit-il,

— la propreté est la santé du corps, — comme la bonne conscience est la santé de l'âme.

Je commençai par faire la toilette de ma petite Marie, qui pleura bien un peu en sentant la fraîcheur de l'eau, mais qui finit par me donner de gros baisers et par jouer avec les boucles de mes cheveux.

— Ah çà ! mon enfant, me dit le brave homme avec lequel nous étions, dès que j'eus fini mes soins de propreté, tant à ma sœur qu'à moi-même, tu m'as raconté votre détresse, vos malheurs, et Dieu m'a inspiré l'intention de vous soulager selon la mesure de mes forces ; mais c'est que, vois-tu, mon garçon, tu n'es pas tombé ici chez un trésorier du roi Crésus ; non, il s'en faut de beaucoup que je roule sur des tas d'or. Pourtant, grâce à Dieu, à chaque jour suffit sa peine, et je vis sans trop de gêne, mettant quelquefois de côté quelques petites pièces de monnaie qui me servent à soulager plus malheureux que moi, quand le cas se présente. Aussi je bénis chaque jour la providence du bon Dieu qui me traite avec tant de bonté. C'est donc pour te dire, mon garçon, que si tu veux rester avec moi, toi et ta petite sœur, il faut envisager la position telle qu'elle est et ne pas se faire illusion. La vie que tu vas mener, sans être une vie de privations, ne sera pas sans avoir à fournir un labeur journalier. Selon ton âge et tes forces, tu m'aideras dans ma profession, tu te rendras utile tant que tu le pourras, voilà tout ce que je te demande ; quant à ta petite sœur, sans doute notre position va se

trouver assez difficile; nous serons, pour commencer, d'assez mauvaises nourrices, mais avec de la bonne volonté nous arriverons, nous l'élèverons. Toi, tu iras le matin à l'école, car je veux que tu continues les bonnes leçons que tu as déjà reçues; l'après-midi, tu m'aideras à attirer et à satisfaire la pratique: cela te semblera dur d'abord; mais, va, garçon, il n'y a pas de sot métier. Du moment où l'on se livre à un travail honnête et que l'on vit en paix avec sa conscience, les jours s'écoulent sans amertume et sans ennui. Depuis des annés déjà, j'ai adopté le genre de vie que je mène, et bien certainement je ne le changerais pas contre certaines positions bien enviées des ambitieux et de ceux qui font bon marché de l'honnêteté. A nous deux, nous élèverons la petite; dès qu'elle sera un peu raisonnable, nous l'enverrons aussi à l'école, afin qu'elle apprenne tout ce que doit savoir une femme; quand elle sera grande, eh bien! comme tu seras avec elle, vous déciderez tous les deux si vous devez continuer à suivre mon état, ou si vous aimez mieux tenter la fortune dans d'autres conditions. Voyons, petit, cela te va-t-il ?

Le langage simple de cet homme, sa manière d'agir si généreuse, si humaine, m'attiraient vers lui, et, malgré un peu d'orgueil et de vanité, je n'eus besoin d'aucun effort pour lui répondre.

— J'accepte, dis-je, avec respect et reconnaissance votre généreuse hospitalité. Dieu vous a envoyé comme

sa Providence. Que sa volonté soit faite ! je vous promets de faire tous mes efforts pour vous contenter.

A dater de ce jour, notre vie fut réglée comme le père Thomas me l'avait indiqué ; car l'homme généreux, qui gagnait à peine de quoi se suffire et qui prenait à sa charge deux enfants, c'était le digne père Thomas que vous connaissez maintenant.

Peu à peu je me rendis utile enfin ; j'en vins, par le désir que j'avais de rendre à notre bienfaiteur le bien qu'il nous faisait, j'en vins, dis-je, à faire la parade, et ma foi, je n'eus pas de honte de gagner ma vie et celle de ma chère petite sœur en amusant le public.

Le père Thomas, qui était heureux de me voir l'aider avec tant de zèle et qui nous aimait comme ses enfants, ne cessait de dire :

—Vois, petit, comme un bienfait n'est jamais perdu ; sans une bonne pensée qui m'est venue dans le cœur en te voyant si malheureux, je n'aurais pas l'immense joie de vous trouver toujours, toi et ta sœur, disposés à me porter aide et à me faire plaisir. Ah ! comme je bénis Dieu, qui m'a inspiré sans doute le désir de vous prendre avec moi, moi dont la vie était si triste et si solitaire ; aujourd'hui je me trouve heureux, bien heureux !

Que vous dirai-je de plus ? je voyais grandir ma chère sœur, qui avait pris la plus vive affection pour notre bon père Thomas ; dès qu'elle fut un peu grandelette, le bonhomme voulut lui choisir un état ; mais Marie décida

elle-même qu'elle s'appellerait Margot, et qu'elle travaillerait avec nous, parce qu'elle ne voulait pas nous quitter. Le père Thomas eut quelque peine à se décider à laisser Marie avec nous; mais pourtant il fut obligé de consentir, et depuis ce temps, nous menons une existence qui n'est point sans plaisirs et sans quelque peu de bonheur; d'abord, pourvu que notre pain de chaque jour arrive, et que le soir venu nous nous retrouvions ensemble pour causer des événements de la journée, nous sommes toujours heureux.

—Et cela est vrai, dit mademoiselle Margot qui avait écouté son frère tout en rangeant et tout en donnant ses soins au petit ménage, et ma foi, je ne changerais pas mon sort, s'il fallait quitter mon bon frère et le cher père Thomas, contre celui d'une impératrice.

—Tant mieux, dis-je; le bonheur est assez difficile à attraper, pour ne pas le garder précieusement lorsque l'on a pu le saisir.

Je vivais donc content près de ces bons cœurs; le père Thomas, qui était bien le plus brave homme du monde, s'arrangeait assez bien avec le père Lustucru, malgré que celui-ci fût par moments un assez mauvais coucheur; mais la vertu a ça de bon qu'elle déteint toujours un peu sur ceux qui s'y frottent; quant à moi, je vivais dans la plus douce intimité avec Bilboquet et son excellente sœur qui, chaque jour, montrait de plus en plus toutes les qualités d'un bon cœur. Seulement le père Lustucru était assez souvent de mauvaise humeur.

—Gribouille, mon garçon, me disait-il alors, oui, je suis triste comme un bonnet de nuit, quand je pense à combien peu tiennent la fortune et le bonheur en ce monde; sans la queue de ce chat qui me pèse sur la conscience, j'aurais hérité de la mère Michel. Gueux de chat, va! Me voici devenu d'évêque meunier; maintenant, que je me présente à la mère Michel, je serai reçu comme un chien dans un jeu de quilles; non,— il ne faut jamais se mettre entre l'enclume et le marteau;—qui casse les verres les paye;—c'est vrai, mais n'est-ce pas assez déjà d'avoir vu mon établissement et mes projets d'avenir renversés?... Et si cela continue, je suis un homme toisé;—tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin elle se casse;—j'ai beau faire contre mauvaise fortune bon cœur, je n'en suis pas moins rayé des papiers de ma chère cousine! La vieille folle! se vexer pour la queue d'un chat! Hélas! le vin est tiré, il faut le boire; et ma foi, j'ai beau me torturer l'esprit, c'est comme si je disais bonnet blanc ou blanc bonnet, je ne trouve rien pour me consoler.

—Ah! mais, cousin Lustucru, lui disais-je à mon tour, pourquoi vous mettre martel en tête, maintenant qu'il n'y a plus de remède? Vous vous rendrez malade, et voilà tout ce que vous gagnerez.

—Tais-toi, sans cœur, me disait Lustucru; toi tu t'en moques, je t'ai fait une position sociale superbe; mais va, va, tout ce qui brille n'est pas or, et ce qui vient de la flûte s'en retourne par le tambour; tu crois que la belle plume fait le bel oiseau, tu te crois un phénix, parce

que tu es devenu assez fort sur la confection des galettes, eh bien! non, mon garçon, je ne donnerai jamais de verges pour me fouetter, tu n'auras ma boutique et mon tablier qu'à ma mort; tant pis pour toi, si cela te contrarie, car je compte te faire attendre longtemps.

Puis le bonhomme s'arrêtait pour reprendre haleine; alors, il rentrait dans son bon sens et me disait:

—Ah! Gribouille! mon ami! j'ai tort, oui; car il est vrai de dire qu'on prend plus de mouches avec du miel qu'avec du vinaigre; et puis, tu n'es pas un criminel, après tout; c'est moi, au contraire, qui ai voulu te faire avaler la queue du chat de ta tante; eh bien! ne m'en veux pas! Ah! si j'avais seulement ma part de l'héritage! ah! mais compter là-dessus, c'est vouloir prendre la lune avec les dents, et il ne faut pas y voir plus loin que le bout de son nez pour comprendre que la mère Michel ne me pardonnera jamais!...

Au fait, n'en parlons plus et restons bons amis.

Le Rêve de Lustucru.



Imp. Becquet, à Paris.

Mariage de Gribouille.

XI

Comme quoi Lustucru songe qu'il voit la mère Michel déposer un testament en sa faveur sur un plat d'argent, et comme quoi il aperçoit trois affreux chats grignoter la précieuse donation en dansant une danse échevelée, tandis qu'un quatrième matou joue sur sa queue, changée en trompette, l'air : *Tu ne l'auras pas, Nicolas*, et comme quoi, lorsque les abominables chats eurent entièrement avalé le testament, le matou musicien joue sur son instrument : *Va-t'en voir s'ils viennent, Jean.* — Réveil et désespoir de Lustucru, et comme quoi l'arrivée d'une lettre peut changer bien des idées.

Un matin, le père Lustucru s'éveilla en poussant des cris et en se jetant à bas de son lit.

Impressionné par les démonstrations du brave homme, je me levai aussitôt, et je courus à son secours.

— Qu'avez-vous ? lui dis-je ; êtes-vous pris de colliques, ou bien tous les rats de l'établissement sont-ils allés vous mordre dans votre lit pendant votre sommeil ?

— Non, petit ; non, ça n'est rien de tout cela ; ah ! ah !

c'est bien plus affreux! ah! ah! quel cauchemar !... ah!

— Voulez-vous de l'eau de mélisse, ou voulez-vous que je vous frotte l'estomac avec un balai de chiendent, comme le jour où vous avalâtes en colère douze tourtes aux prunes que vous n'aviez pas pu vendre?

— Reste tranquille, Gribouille, et je vais te raconter la cause de mon effroi; tu verras s'il n'y a pas de quoi porter le trouble dans le cerveau le mieux conformé.

Imagine-toi, mon ami, que je viens d'avoir le songe le plus prodigieux et le plus difficile à expliquer qu'il soit possible d'imaginer; je viens de rêver tout à l'heure que j'étais gentiment étendu dans un moelleux fauteuil, le dos au feu, le ventre à table, comme un bon rentier, lorsque tout à coup, je vis la porte de la pièce où j'étais s'ouvrir, et la mère Michel chargée d'un sac volumineux entrer avec un air sinistre. Après m'avoir considéré d'une façon indescriptible, elle s'assit devant moi, de l'autre côté de la table, me fixa de ses prunelles enflammées, me lançant des regards effroyables; puis, tout à coup, sans cesser de me dévorer des yeux, elle tira du sac qu'elle tenait sur ses genoux un affreux chat que j'aurais peut-être pu reconnaître, mais cet animal n'avait plus de tête; tu comprends, il avait fallu faire disparaître la tête de cette bête, pour la servir pour une autre; elle posa délicatement le minet sur la table et le fit asseoir sur son derrière. J'étais atterré. Ma mémoire me fournissait le souvenir de la décapitation de certain matou, dont j'avais fait un lièvre pour toutes mes pratiques; enfin,

passons. Une fois ce chat assis et bien posé devant moi, la mère Michel tira un second chat dans le même état, puis un troisième qu'elle établit sur la table dans la même position que les premiers. Ces trois angoras avaient un aspect qui me figeait le sang dans les veines. Oui, je les reconnaissais pour de vieilles pratiques, ou plutôt pour les avoir servis sans chef à des pratiques affamées, et peu scrupuleuses sur l'authenticité de la nationalité de la bête servant à constituer un ragoût quelconque. Enfin, la cousine tira du sac un quatrième chat : il avait une tête celui-là! mais il n'avait pas de queue! Oh! pour le coup, je reconnus le minet. Pas moyen de me faire d'illusions sur son compte, c'était bien certainement le chat... tu sais!... celui dont tu n'as pas voulu avaler!... Ah! Gribouille!

J'étais resté abasourdi, ne pouvant ni bouger, ni détourner ma vue de ce spectacle qui me faisait un mal affreux; la mère Michel me regarda avec des yeux plus flamboyants encore; puis elle rouvrit son sac, en tira trois têtes de chats qu'elle recolla sur les troncs des trois minets décapités qui étaient assis devant moi sur la table. Enfin elle saisit encore dans son sac du bout des doigts et avec de grandes précautions une queue que je ne reconnus que trop bien, hélas! Ensuite, elle retira de nouveau de son sac un surperbe plat d'argent qu'elle posa au milieu des matous; alors elle prit dans son sein un parchemin qu'elle y tenait caché, et elle déposa ce parchemin tout déplié sur le plat d'argent; sur ce par-

chemin, je pus lire en toutes lettres, car dans mon rêve je savais lire :

« *Ceci est mon testament :*

« Je *lègue* et je *donne tout* ce que je possède à Pierre Lustucru, mon cousin, que j'institue par le présent mon légataire universel, à la seule condition d'entretenir avec le plus grand soin sa vie durant mon chat Beaupoil, de lui tremper au moins deux soupes par jour, et de lui servir comme entremets une portion raisonnable de mou ; plus, de fournir à mon neveu Jean Gribouille, que l'on dit être un malin, une certaine quantité de noyaux de cerises, à cette fin qu'il puisse s'en servir pour confectionner de la liqueur dont il pourra faire le commerce et tirer un gros lucre, s'il est assez adroit pour faire croire que des vessies sont des lanternes, et que le jus de noyaux de cerises est la panacée universelle.—En foi de quoi je signe,

« DOROTHÉE GRIBOUILLE,

« *femme unique et complète de défunt Arthur Michel,*

« *fortement avarié de son vivant.* »

Au moment où j'allais essayer de me relever pour aller me jeter aux genoux de la mère Michel, afin de lui témoigner ma satisfaction, je vis le quatrième chat, tu sais?... celui dont tu n'as pas voulu avaler l'extrémité inférieure, se reculer et s'asseoir sur son derrière, prendre le bout de son individu que la cousine lui avait

livré avec tant de cérémonie, et qui, je ne sais trop comment, s'était changé en une trompette des plus retentissantes, et se mettre à jouer une fanfare des plus bruyantes sur l'air : *Tu ne l'auras pas, Nicolas !* Puis, j'aperçus les trois chats auxquels la cousine avait remis une tête, s'emparer du testament, le grignoter chacun par un bout, le déchirer méchamment pour en avoir chacun un morceau, qu'ils se mirent à avaler en se livrant en ma présence à une danse des plus échevelées.

— Arrêtez! arrêtez! malheureux! voulus-je crier.

Désir superflu!... mes lèvres restèrent closes; j'étais collé sur mon siége sans pouvoir bouger.

Ah! Gribouille! comprends-tu mon martyre? Voir détruire en ma présence ce précieux testament, sans pouvoir m'y opposer. Ah! je souffrais, vois-tu, d'une manière effroyable!

Lorsque les chats eurent fini leur œuvre de destruction, l'affreux matou musicien se mit à jouer sur sa funeste queue, changée en instrument de musique, l'air : *Va-t'en voir s'ils viennent Jean, va-t'en voir s'ils viennent.*

La mère Michel me jeta un regard horrible, puis tout disparut. C'est à ce moment que je me suis réveillé, et que je me suis mis à crier, comme tu l'as entendu.

— Ah! Gribouille! qu'est-ce que cela veut dire?

— Ma foi, cousin, dis-je, quel dommage que je ne sois pas Joseph! si je l'étais, bien sûr que j'essayerais de déchiffrer votre songe, rien que pour savoir pourquoi ma tante Michel vous est apparue en compagnie de ses chats

fricassés par vous, et livrés aux sauvages appétits de vos pratiques, il y a beaux jours déjà; car, pour ce qui est de la perte du testament, ma foi, comme je n'y récoltais que des noyaux de cerises et que je n'avais rien à y perdre, je m'en bats l'œil.

— Mais moi, malheureux, dit Lustucru en s'arrachant les cheveux, mais moi? Si ce rêve était par hasard une réalité, je serais capable de me passer une cravate de chanvre autour du col et de me lancer dans le vide de désespoir. Ah! affreux chats!

— Faut être de bon compte, cousin Lustucru; les minets de ma tante, que vous avez livrés à la dent carnassière de vos pratiques, n'ont pas déjà tant eu à se louer de vos procédés.

— Tais-toi, Gribouille, tais-toi; c'est l'occasion qui fait le larron; sans la facilité de débiter ma marchandise, je n'aurais pas récidivé, car, vrai de vrai, la mort du premier chat m'avait impressionné. Ah! le pauvre *cher ami!* car il s'appelait *cher ami*, celui-là, la cousine avait toujours des petits noms à leur donner à ses favoris. Ah! quel cri il a poussé, le *cher ami*, lorsque je m'en suis emparé et que... ah!

— Môssieu Gribouille! môssieu Gribouille, — cria en ce moment de toute sa force la portière, depuis le rez-de-chaussée. — Incontinent je mis le nez à la tabatière, car notre fenêtre se nommait ainsi.

— Que voulez-vous? criai-je à mon tour de ma voix la plus éclatante.

— C'est une lettre fort lourde, répondit la portière, qui vient de la Bouille; c'est douze sous.

— Ah! la la! dis-je, douze sous... J'étais fourni de monnaie comme une grive de bas de soie.

— Tiens, voilà douze sous, me dit le cousin Lustucru, va chercher ta lettre, il faut voir.

— Oui, mais si c'est quelque malin de la Bouille qui m'écrit quelque niaiserie, dis-je, vos douze sous seront rincés. Si je demandais qu'on me dise ce qui est dans la lettre avant de payer? Hein! n'est-ce pas? Au moins, s'il n'y a rien de précieux dans la missive, je dirai au facteur que je ne connais pas le Gribouille auquel sa lettre est adressée.

—Fin contre fin, dit le père Lustucru, qui brûlait comme sur des charbons ardents, fait de mauvaise doublure; le facteur t'enverra promener, emportera ta lettre, et, votre serviteur! nous ne saurons rien! Eh! si par hasard la mère Michel était trépassée, et que ce soit le testament auquel j'ai rêvé cette nuit, qui se trouve dans cette lettre. Ah! Gribouille, tu n'as pas encore dégringolé les escaliers, butor... Descends donc vite, et remonte encore plus vite.

Sans en entendre davantage, je pris mes jambes à mon cou et je descendis rapidement.

Moyennant mes soixante centimes, la portière me livra une lettre assez volumineuse que je remontai aussitôt triomphalement.

XII

Comme quoi il est toujours fâcheux d'avoir fait l'école buissonnière, et comme quoi, lorsqu'on n'a pas voulu apprendre à lire, l'on est obligé d'attendre le bon plaisir des autres pour savoir ce que contient une lettre. — Comme quoi l'ami Bilboquet lit pour ceux qui ne savent pas lire, et comme quoi le notaire Renardeau annonce à Gribouille que sa tante Michel l'a institué son légataire universel. — Comme quoi Lustucru manque de devenir fou en apprenant cette nouvelle, et comme quoi on peut être un Gribouille et avoir un bon cœur. — Comme quoi Jean satisfait tout le monde, même mademoiselle Margot, dont il a fait madame Gribouille.



Ah! dit le cousin Lustucru, en voyant la lettre que rapportait Gribouille, et en la palpant entre ses doigts : Ah! qu'est-ce qu'il peut bien y avoir là-dedans?

— Dame! dis-je, je le dirais bien tout à l'heure sans un petit inconvénient.

—Un inconvénient! dit Lustucru, et lequel donc?

— Mais c'est tout simplement que je lirais très-bien cette lettre, si...

— Tu lirais bien la lettre si, si quoi? explique-toi donc bien vite! malheureux!

— Si je savais lire.

— Ah! dit Lustucru, en voilà une tuile!... Comment, tu ne sais pas lire! pas même déchiffrer un méchant bout de papier de rien du tout!... mais à quoi donc a servi de t'envoyer à l'école, infortuné?...

— A quoi ça a servi de m'envoyer à l'école! Dame, ça a servi à m'aller promener dans les bois.

— Te promener dans les bois! dit le cousin Lustucru d'un air désespéré, tu mériterais... Je ne sais vraiment pas ce que tu mériterais! si je pouvais déchiffrer l'écriture encore! Ah! la la! je ne saurai rien de rien! et pourtant je sens qu'il doit y avoir quelque chose de grave dans cette lettre.

— Mais vous, cousin Lustucru, dis-je à mon tour, à quoi donc avez-vous passé le temps de votre jeunesse, puisque?...

— Ah! tais-toi Gribouille! tais-toi! tu me fais suer des épingles. Ah! trouve un moyen de savoir ce que contient la lettre, et j'oublie que tu as peu étudié.

— Attendez, cousin, dis-je, je vais aller chercher Bilboquet, celui-là nous lira tout ce que nous voudrons.

— Presse-toi alors, dit Lustucru, car je me sens mourir à petit feu.

Un instant après, j'étais de retour avec mon ami Bilboquet, qui rompait aussitôt le cachet d'une première enveloppe, car il y avait une première missive dans

laquelle une autre lettre cachetée était renfermée. Voici ce que contient la première lettre, dit Bilboquet, écoutez :

— Écoutons, dit Lustucru, il me semble que mes oreilles ne seront jamais assez grandes, écoutons.

— Je commence, dit Bilboquet.

— Je voudrais que ce soit le commencement de la fin, dit Lustucru, car je grille de savoir ce que contient cette lettre.

— Alors laissez-moi lire et ne m'interrompez plus, dit Bilboquet, je commence :

« Monsieur,

« Voici bientôt six mois que feu madame votre tante est passée de vie à trépas; c'est avec plaisir que nous vous aurions appris cette triste nouvelle, si nous avions pu connaître votre adresse; mais, malgré une foule de démarches fort dispendieuses, nous serions restés longtemps encore dans l'ignorance de votre domicile sans un malin de la Bouille qui vous a reconnu, exploitant la galette nationale en compagnie d'un sieur Lustucru dont l'autorité cherche la trace. »

— Ah! je suis perdu, dit le cousin bouleversé à ce début. Ah! c'en est fait de moi! ah! où vais-je me cacher?... Mais voyons s'il est question du testament de la mère Michel. Ah! si encore! ah si! ah mais!... Continuez, jeune homme, je suis dans un court-bouillon de

vitriol! Allez, allez. Ça me galope dans le dos, comme une diligence lancée à fond de train. Ah !

« Sur les renseignements fournis à la justice par le susdit particulier, je vous fais parvenir ci-incluse une lettre de votre chère tante à votre adresse. Ah! mon cher monsieur, c'était une bien digne femme, allez, que la défunte; outre qu'elle laisse pas mal d'argent monnayé, elle laisse aussi un chat des plus apprivoisés qui n'a pour toute disgrâce dans l'élégance de sa personne que d'être privé de la plus moelleuse partie de son individu. Ce chat, comme le *Chat botté*, est destiné à faire la fortune de celui qui le possédera. »

— Il doit m'appartenir, dit Lustucru; oui, ce chat qui doit enrichir son maître me revient en bonne justice; j'en ai une partie, le reste doit être ma propriété, sans conteste. Je le veux, je le réclame; c'est mon droit.

— Mais, pourquoi faire, cousin? dis-je : est-ce que vous auriez l'indigne intention de le servir à des anthropophages, comme ses prédécesseurs ou comme la plus délicate partie de son individu?

— Gribouille!... dit Lustucru, devenu ponceau de fureur, Gribouille! si tu oublies mes bienfaits, tu es, ma foi! un pas grand'chose, je ne te dis que ça.

— Mais laissez-moi finir, dit Bilboquet, sans cela vous ne saurez rien de rien.

— C'est juste, dit Lustucru, silence alors, je jette ma langue aux chiens, que tout le monde en fasse autant!...

« Donc, cher monsieur Gribouille, je vous envoie la lettre de votre tante, qui vous intruira bien mieux que je ne pourrais le faire moi-même de ses intentions, et je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde, et je me recommande à vous, pour la liquidation des petites affaires de la succession, sans préjudice des petits frais et déboursés que j'ai déjà faits dans l'intérêt de la chose et dans le vôtre.

« Votre serviteur,

« Renardeau, *notaire*. »

— Maintenant, dit Bilboquet, voici la seconde épître; elle est écrite sous la dictée de madame veuve Michel de son vivant.

— Ah! voyons, voyons, dit Lustucru, se tortillant d'impatience comme un serpent à sonnettes auquel l'on aurait fait prendre une prise de tabac, je suis tout oreilles.

« Mon cher neveu,

« Comme la vertu doit toujours être récompensée et le crime puni. »

— Ah! dit Lustucru, ah! la petite mort me travaille la plante des pieds. Ah!...

— Laissez-moi donc continuer, dit Bilboquet.

« ...Et le crime puni, je te recommande mon chat Beaupoil, et, pour te prouver combien je regrette de t'avoir soupçonné d'être un cannibale, un anthropophage, je te laisse tout ce que je possède, y compris mon pauvre

minet Beaupoil. Ah! Gribouille! si tu pouvais donc lui rendre ce qu'il a perdu. Ah! »

— Impossible, dit Lustucru, en s'arrachant une poignée de cheveux, la police a tout saisi.

— Quoi donc ? dit Bilboquet.

— Quoi ? mais ce qu'il a perdu, ce minet si choyé, c'est sa queue, son affreuse queue, qui me poursuit jusque dans mon sommeil. Ah !...

— Mais non, dit Bilboquet, c'est de sa maîtresse dont il est question, pas d'autre chose.

— Continuez alors, dit Lustucru, je bous de connaître la finale; je veux savoir si je suis rasé entièrement. Ah ! affreuse passion des civets et des gibelottes aux petits oignons ! Ah ! tu as détruit mon avenir.

— Laissez-moi donc continuer, dit Bilboquet.

« Pauvre minet ! je l'aimais tant !... Il m'aimait tant !... nous nous aimions tant !... et il était si bon ! »

— Bon, je n'ai pas pu en juger beaucoup, dit Lustucru, la portion était trop restreinte; mais ses prédécesseurs, ah ! oui ! ils étaient bons, gras à lard, blancs, fins, délicats, ah ! quelles félicitations j'ai reçues des pratiques lorsque... Ah ! malheureux que je suis ! je me condamne moi-même !... Voyons la suite.

« Oui, mon cher neveu, après t'avoir chassé de ma présence pour un crime qui n'était pas de ton fait, mais bien le crime d'un affreux scélérat que j'ai maudit, et qui ne réussira jamais à se laver... »

— Je me lave pourtant très-bien quelquefois, dit

Lustucru; l'été, s'entend, car l'hiver, c'est différent. Dame! l'eau est si froide quand il gèle!

— Mais, laissez-moi continuer, dit Bilboquet.

— Allez, allez, jeune homme, dit Lustucru; je commence à pressentir mon infortune; oui, je suis rincé.

« J'ai fait un retour sur moi-même, et j'ai déposé un testament chez mon notaire, qui contient mes dernières volontés, et par lequel je t'institue mon légataire universel, à condition que tu feras à mon minet un sort digne de ses bonnes qualités, et des six cents livres de rente que je lui laisse... »

— Il y a six cents livres de rente, dit Lustucru; ah! mais on peut vivre en rentier avec ça à la Bouille.

— Mais laissez-moi continuer, dit Bilboquet.

« .... Sa vie durant et dont tu auras la nue-propriété, moyennant qu'à la mort du cher objet, il sera dressé un acte constatant qu'il est mort de sa belle mort, et qu'il a toujours été soigné selon son mérite et sa fortune. Quant au traître Lustucru, son compte est réglé, il est toisé... »

— Ah! dit Lustucru, avec un geste de désespoir, voilà! voilà le terrible coup auquel je m'attendais, ah! mère Michel, ah!...

— Mais laissez-moi donc finir.

« Je ne lui laisse pas une obole et je lui souhaite d'être forcé, par la famine, de poursuivre lui-même les rats et les souris pour assouvir ses appétits désordonnés de chair fraîche, le cannibale!...

« Je te donne ma bénédiction accompagnée de Beaupoil.

« DOROTHÉE GRIBOUILLE,

« *femme de défunt Arthur Michel.* »

Par un post-scriptum, la mère Michel avait ajouté :

« Mon avoir peut se monter à quarante mille livres. »

— Quarante mille livres, dit Lustucru; mais on est millionnaire avec ça, on peut acheter une ferme au Val de la Haye, ou à Criquetot, ou faire le commerce des bêtes à Routot, car il n'en manque pas dans le pays. Ah! c'est moi qui ne serais pas embarrassé, si c'était à moi tout seul la succession; je dis pour moi tout seul, ajouta Lustucru, parce que je ne renonce pas à mes droits, non; je plaiderai, je ferai des procès, et, bien sûr qu'il y aura moyen de découvrir quelque petite nullité, quelques vices de forme dans le testament. Ah! des procès! ça me va, ça me plaît, ça m'amuse. Ah! on n'est pas né à la Bouille pour rien. Ah! Gribouille! tu as beau être un malin, un finaud, tu vas voir comme je men vais te manipuler une procédure! D'abord tout le monde naît procureur dans le pays, tout particulier sachant lire a toujours dans sa poche au moins trois codes, et un solide bout de fil de lin, on ne sait pas ce qui peut arriver! Ah! dame, oui, les Gribouilles se sont tous ruinés à ce jeu-là, c'est vrai! mais c'est égal, je veux faire casser le testament.

— Mais s'il est valable et régulier, dit Bilboquet?

— Ça ne fait rien, dit Lustucru, les juges peuvent se tromper, ça s'est vu plus d'une fois; oui, je tenterai l'assi-

gnation. Ah! Gribouille! tu deviens mon ennemi; à dater de ce jour tu ne fais plus partie de mon exploitation de galette; il faut que tu vives de tes croûtes. Ah! ah! mon gaillard, allons-nous en faire barbouiller du papier timbré! je suis décidé à y manger ma galette et même mon fourneau, ma table, tout, jusqu'à ma chemise. Ah!

Et le père Lustucru était vraiment dans un véritable accès de folie, s'arrachant les cheveux, frappant des coups de poing sur les meubles, et répétant à chaque moment :

— Ah! l'affreux rêve! C'était un avertissement. Ah! Beaupoil! pourquoi ne t'ai-je pas coupé la queue au beau milieu des reins! je t'aurais fricassé, et alors, ni vu ni connu, et le lendemain personne bien sûr ne t'aurait retrouvé! Ah!

Sur ces entrefaites arriva le père Thomas, accompagné de mademoiselle Margot.

— Qu'est-ce qu'il y a donc ? dit-il, en voyant le désespoir de Lustucru.

— Il y a, il y a, dit Lustucru, que, pour une misère de queue de chat, je suis déshérité, ruiné, déshonoré, perdu.

— Comment cela, dit le père Thomas ?

— Oh! c'est tout une histoire, dis-je; plus tard je vous raconterai cela, mais pour le moment il s'agit de calmer le cousin.

— Le calmer, dit Bilboquet, ça n'est pas facile; il s'excite lui-même de plus en plus, et il est capable d'en attraper un coup de sang!

— Si on le saignait des quatre membres, dis-je à bonne intention, cela ne le soulagerait-il pas un peu?

— Me saigner des quatre membres!... dit Lustucru devenu blême! Ah! je forme opposition, et il sauta sur le grand couteau qui lui servait à couper sa pâte, qu'il se mit à brandir d'un air féroce. Ah! vous voulez ma mort! Ah! vous parlez de me saigner des quatre membres comme si j'étais un simple lapin de garenne ou un chat inconnu, et puis ensuite vous me désosseriez bien sûr, vous me mangeriez, c'est certain; mais je vous le défends! et le premier qui avance peut compter d'être décousu par le milieu du ventre, ni plus ni moins qu'un cantaloup. Et il brandit son grand coutelas au-dessus de sa tête en lançant des regards flamboyants.

— Mais, cousin! calmez-vous, dis-je? Voyons, causons raison, je ne suis pas si noir que j'en ai l'air, je vous respecte, je vous aime; comment pouvez-vous croire que j'ai l'intention de vous faire du mal?

— Oui, mais l'héritage! l'héritage! tu l'aimes bien mieux que moi!

— Mais non! cousin; écoutez-moi, vous allez voir que mes intentions sont bonnes.

— Ah!! les intentions! les intentions! dit Lustucru avec un geste de désespoir; dans ma jeunesse, moi qui te parle, j'ai eu l'intention d'apprendre à lire, de m'instruire, brrr... le premier motif de distraction mettait mes intentions à néant, et je suis resté ignorant comme l'âne de Jean Chauvin. Plus tard, j'ai eu l'intention de rat-

traper le temps perdu, brrr... les heures m'ont semblé trop courtes pour le plaisir. Plus tard encore, j'ai eu la bonne intention de travailler sérieusement pour gagner honorablement ma vie! brrr!! le pli était pris, les camarades venaient me faire honte de mes bonnes intentions, et je me laissais entraîner, et, ma foi, avec toutes sortes de bonnes intentions, j'ai fini par devenir un pas grand' chose. Enfin, les années sont venues, il a bien fallu s'amender, j'ai voulu tenter la fortune des affaires avec l'intention de réussir, le sens moral s'était un peu obstrué, comme m'a représenté un jour un savant qui mangeait un chat pour un lapin. Et moi, qui croyais ne commettre qu'une fraude en servant un matou en guise de lièvre, tout d'un coup je me suis réveillé avec une mauvaise affaire sur les bras, ma simple malice s'était tournée en délit, et même en crime aux yeux de la justice, et, ma foi, il a fallu déguerpir, malgré mes intentions de rester cuisinier-restaurateur, et vertueux! Ah! qu'il avait raison de dire que l'enfer est pavé de bonnes intentions, le sage homme qui a écrit cette belle vérité. Mais, au fait, voyons tes intentions, Gribouille, voyons-les; et puis après, nous verrons.

—Eh! oui donc! dit le père Thomas; voyons, en bons camarades, si cela peut s'arranger.

— S'arranger! s'arranger! encore si j'avais seulement hérité du chat Beaupoil! Mais, néant sur toute la ligne... Je t'écoute, Gribouille.

—Dame, cousin, j'attends que vous ayez fini pour com-

mencer. D'abord, je hais les procès et les maladies, parce que j'ai toujours entendu dire à feu la mère Michel : Dieu te garde, mon enfani, d'un *et cœtera* de notaire ou de procureur, ou d'un quiproquo d'apothicaire! — N'envie jamais le bien d'autrui, — il n'est si petit métier qui ne nourrisse son homme,—à chaque oiseau son nid semble le plus beau, — ne cherche pas une paille dans l'œil de ton voisin, dans la crainte de te reconnaître une poutre dans le tien, — à tout péché miséricorde. Rappelle-toi, disait la mère Michel, que la plante la plus nécessaire à l'homme, c'est la plante des pieds, c'est ce dont il a le plus besoin pour son travail; tous les Gribouilles sont de la même famille, ils doivent donc s'entr'aider. C'est pourquoi, en voyant la manière dont ma chère tante me traite, j'ai eu l'intention de faire toutes sortes d'heureux. D'abord, je me suis dit que quarante mille livres, c'était un gros denier, et qu'il y avait suffisance, avec ce capital, pour donner du bonheur à tout le monde; voilà donc le fond de ma pensée. Aussi bien, nous sommes là réunis, ni hommes, ni femmes, tous bons enfants; eh bien, pour commencer, je voudrais qu'avec l'héritage nous achetions une ferme, pour y vivre tous ensemble; nous pourrions y trouver notre satisfaction et notre profit. D'abord, le cousin Lustucru serait chargé de veiller au bon entretien du sire de Beaupoil.

— Ah! dit Lustucru, à quoi penses-tu, Gribouille? mons Beaupoil me reprocherait jour et nuit l'accident dont je suis l'auteur, tu sais?

— Non, cousin, non, au contraire; ça serait un moyen pour vous de racheter vos remords, en lui rendant la vie douce et facile, à cette bête!

— C'est une idée ça, dit Lustucru. Oui, je me dévoue, mais à une condition, que je n'aurai rien à envier au chat en fait de nourriture et de bons traitements.

— C'est entendu; ensuite, le père Thomas, que je me suis habitué à aimer et à respecter, viendrait avec sa voiture et son cheval habiter la ferme.

— Eh bien! eh bien! dit mademoiselle Margot aux yeux de laquelle l'on vit perler une larme.

— Attendez, dis-je, attendez! si ça pouvait s'arranger comme je le désire! ah! le Grand Turc ne serait pas mon parrain! Je continue : Le père Thomas serait le conseil de la ferme; puis, Bilboquet et moi, nous travaillerions dans les champs, dans les granges, dans le piloir aux jours d'automne, où il faudrait faire du cidre. Bilboquet irait au marché, car, ils ont beau dire que rien n'est malin comme Gribouille, les rusés paysans du pays m'en revendraient encore. Bilboquet n'est pas si malin que tous les Gribouilles, lui, mais, à mon avis, il a plus de bon sens.

— Eh moi donc! dit encore mademoiselle Margot.

— Ah! ah! ah! voilà où la langue me devient fourchue, dis-je, oui, vrai, ça ne veut plus fonctionner dans ma gorge; pourtant, faut pas rester en route au plus bel endroit du chemin. Voyons, voyons! devinez votre place à la ferme, dis-je à mademoiselle Margot?

— Ah! j'y serai donc aussi? dit la jeune fille avec un bon sourire.

— Je le crois bien que vous y serez, et à la meilleure place encore; mais, si... mais, là... mais, donc... Ah!...

— Ça n'est pas une position ça, dit le père Thomas, qui commençait à rire sous cape de mon embarras.

— Dame, ça serait pourtant la meilleure, dis-je tout troublé.

—Laquelle, Gribouille, laquelle? dit le père Lustucru, qui s'était assis après avoir quitté le grand coutelas avec lequel il voulait nous pourfendre un instant auparavant.

— Laquelle, laquelle? Eh bien! mais, celle de... de... de...

— De quoi? dit le père Thomas, qui se frottait les mains en voyant mon trouble.

— Pardine, dit Lustucru en se donnant un grand coup de poing sur le nez; pardine, il a raison, sac à papier! Gribouille, tu peux dire que tu es né coiffé, et que tu en as une fameuse d'idée, et une chance! Ah! la la. Il n'y a qu'un Gribouille pour avoir de ces chances-là!

— Mais quoi donc? dit Bilboquet.

— C'est simple comme bonjour, dit Lustucru; à moins que ça ne déplaise à mademoiselle Margot. Gribouille grille de l'envie de faire de notre chère demoiselle la maîtresse de la ferme; comme cela, il n'y aurait rien de changé, nous resterions tous ensemble; seulement, mademoiselle Margot s'appellerait madame Gribouille. Ah!

Gribouille, si j'avais seulement quarante ans de moins sur la tête, je t'aurais fait un procès, mon cher, pour que notre gentille camarade s'appelât madame Lustucru; mais, maintenant, je suis comme les vieux chevaux, me voilà hors d'âge et fourbu. Aussi, je me contente de te donner mon assentiment et ma bénédiction.

—Voyons, dit le père Thomas, qui était le plus raisonnable et le plus conciliant des hommes, jusqu'ici, nous voilà tous à peu près d'accord, Bilboquet n'a rien dit, et qui ne dit mot consent. Il n'y a donc plus que Margot qui ait à se prononcer.

— Moi, dit mademoiselle Margot devenue toute rouge et qui se jouait avec une mèche de ses longs cheveux bruns, l'on ne m'a encore rien proposé ; le père Lustucru a bien dit que, si… que, donc… ; mais M. Gribouille n'a rien déclaré, lui.

— Ah! mademoiselle Margot, dis-je, je déclare, j'approuve, je demande à mains jointes que vous acceptiez tout l'héritage y compris le chat, Lustucru et tout le reste, et moi comme votre mari par-dessus le marché.

— Père Thomas! frère! dit mademoiselle Margot un peu émue, que me conseillez-vous?

— Mon enfant, dit le père Thomas, consulte ton cœur d'abord, et puis après nous serons de ton avis.

— Et toi, frère? dit la jeune fille en prenant la main de son frère.

— Eh bien, franchement, dit Bilboquet, Gribouille est une bonne pâte d'homme. S'il n'a pas inventé la poudre

ni les ballons, il n'en a pas moins un cœur d'or, je serais heureux d'être son frère.

— Eh bien, dit mademoiselle Margot, puisque mon bon père Thomas et mon excellent frère m'approuvent, j'accepte le cœur et la main de M. Gribouille.

— Et la ferme, dit Lustucru.

— Et tous les chers et bons amis, dit mademoiselle Margot, avec lesquels nous vivons en si bonne harmonie depuis assez longtemps déjà pour les chérir et les aimer.

— Et le chat Beaupoil, dit le père Thomas.

— Je serai douce et bonne pour le chat, dit la jeune fille, en souvenir de ses malheurs et de sa bonne maîtresse, qui nous fournit l'occasion de nous réunir tous pour vivre et mourir ensemble.

— Que Dieu soit loué! dis-je, en prenant une des mains de mademoiselle Margot, et en la baisant respectueusement, je suis né Gribouille, je ne renierai pas ma famille, non; car ce serait faire injure à mes chers parents que j'ai connus trop peu, hélas! Mais, moralement, je me dégribouillerai le plus que je pourrai...

Nous fêtâmes tous ensemble l'heureux lien qui allait nous unir : le lendemain, la place de la Bastille fut veuve des marionnettes du père Thomas et de la galette du père Lustucru. Nous avions pris tous ensemble la route de la Normandie.

Nous arrivâmes bientôt à Rouen, le père Lustucru n'ayant pas voulu aller plus loin dans la crainte d'être

appréhendé au corps par les gendarmes; mais là nous apprîmes qu'une amnistie était venue le décharger des peines portées contre lui à cause de l'irrégularité de son ancien commerce, ce qui le rendit fort joyeux. Puis nous apprîmes qu'il y avait une ferme à vendre dans le canton de Maromme; nous allâmes la visiter, elle nous convenait et nous l'achetâmes, puis nous allâmes tous à la Bouille pour toucher la succession de la mère Michel. Renardeau, le notaire, nous fit bien payer un peu cher ses services, mais le testament était régulier. Il n'y avait point de réclamations, je fus mis en possession de l'héritage; quelques jours après, j'épousai mademoiselle Margot, qui devenait madame Gribouille, et tout un chacun disait en nous voyant sortir de l'église : « Le voilà, le fameux Gribouille! le malin des malins dont s'honore la Bouille! En a-t-il de la corde de pendu à son service! Il est vrai que pas mal de Gribouilles lui ont laissé des provisions de ces ficelles-là; mais n'importe! le voilà riche et bien établi, sans compter qu'il a soin d'épouser une fière femme. Ah! malin de Gribouille, va, a-t-il su faire son affaire ! »

Voilà quarante ans que j'ai eu le bonheur d'épouser ma chère Margot, et je reconnais que c'est grâce à elle si je n'ai pas fait plus de balourdises.

Nous nous établîmes tous à la ferme. Margot en devint le soleil et la providence, le père Thomas fut l'âme de l'établissement, Bilboquet fut la cheville ouvrière. Le père Lustucru prit à tâche de faire oublier au chat Beau-

poil les torts qu'il avait eus envers lui; aussi était-il continuellement à le combler de friandises et de toutes sortes de soins; pourtant le minet semblait avoir du chagrin, comme s'il se rappelait certains outrages dont autrefois il avait eu à souffrir. Plus il mangeait, plus il avait l'air triste et langoureux; enfin, un matin, le père Lustucru le trouva défunt sur le pied de son lit, la pauvre bête était morte de douleur et d'une indigestion de mou de veau assaisonné aux petits oignons que lui avait préparé la veille le père Lustucru; il ne faut pas mentir.

Quant à moi, j'étais, comme disait Margot, comme la cinquième roue d'un carrosse, les choses n'allant que mieux quand je ne m'en mêlais pas.

Enfin, le pauvre père Thomas est mort dans sa quatre-vingt-troisième année; le père Lustucru n'a pas tardé à le suivre, pour l'imiter sans doute, bien repentant à son heure dernière d'avoir si mal employé une partie de sa vie; quant à Bilboquet, il n'a pas voulu se marier pour ne pas nous quitter, et c'est lui que tu rencontres bien souvent conduisant la carriole à la ville pour aller y prendre nos denrées.

Ah! xcit! ah! xcit! ah! xcit!

XIII

Conclusions.—Où le père Jean, revenu des erreurs de sa jeunesse, renonce au titre de malin de la Bouille, et comme quoi, en continuant à se servir pour mon instruction et pour la sienne de tous les vieux proverbes et de toutes les vieilles sentences et maximes qu'il a pu retenir, il me recommande de me tenir sans cesse en garde contre moi-même et contre tous les Gribouilles, petits et grands.

APRÈS avoir été interrompu quelques moments par ses : Ah! xcit! le père Jean reprit son discours.

—Franchement, dit-il, j'ai reconnu depuis longtemps que j'avais joui d'une réputation usurpée, et je vois même aujourd'hui que l'on a retourné le sens de ce que voulait dire autrefois : Malin comme Gribouille. A l'heure qu'il est, c'est presque une injure que de dire à quelqu'un : C'est un malin de la Bouille; il est malin comme Gribouille; mais cela ne m'humilie pas, parce que je re-

connais chaque jour de plus en plus que je n'ai jamais fait et dit que des niaiseries, et que, malgré mon grand désir de ne point commettre de nouvelles stupidités et de ne point dire de nouvelles bourdes pour des choses spirituelles, je fais encore sottises sur sottises : à preuve, l'autre jour où tu m'as vu revenir tout trempé de la mare où je m'étais jeté pour ne pas être mouillé par la pluie. Enfin, que veux-tu? mon garçon, j'en suis le premier puni; le pli est pris aujourd'hui, c'est difficile de s'en affranchir. Ah! xcit! ah! xcit! ah! xcit!

— Et le père Jean se mit à éternuer de plus belle, en disant :

—Quoique ça, je sens que le remède de Margot opère.

—Enfin, père Jean, dis-je, puisque vous reconnaissez vos torts, vous voilà sur la bonne voie et vous êtes bien près de vous corriger tout à fait.

—Jamais, mon ami! Je ferai de mon mieux, sans doute; mais pas facile d'échapper aux inspirations maladroites avec lesquelles on s'est bercé toute sa vie! Ah! xcit!

— J'en aurais long encore à te raconter, dit le père Gribouille, après s'être reposé un instant, si je voulais te narrer toutes mes déconvenues; mais il faut que mes confidences aient une fin : voici la nuit qui approche, aussi je m'arrêterai. Pourtant, je ne te quitterai pas sans te recommander de te garer de tous les Gribouilles que tu rencontreras, car je te dirai que la famille en est innombrable, et que le proverbe a raison de dire : —Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es.—Et

pour t'aider à te garer des Gribouilles de toutes sortes, vais-je essayer de te donner une petite nomenclature des défauts qu'ils cultivent généralement, ce qui pourra te les faire reconnaître :

Méfie-toi et regarde de près celui qui t'offrira un œuf contre un bœuf; réponds-lui que c'est un malin de la Bouille, un Gribouille; car il ne faut pas plus se laisser tromper que tromper les autres.

Celui qui voudra te payer en monnaie de singe le prix de ton travail, — Gribouille.

Celui qui ne voudra pas étudier dans ses jeunes années et profiter des bonnes leçons qui lui seront si utiles et si précieuses plus tard, — Gribouille, celui-là, archi-Gribouille. — L'oisiveté est la mère de tous les vices. — Il crache en l'air de mépris pour la science, et le mépris du monde entier lui retombera sur le visage. — Le temps perdu ne se rattrape jamais!...

Celui qui est ingrat et qui ne tient pas compte des bienfaits, — Gribouille encore. S'il a oublié les autres, il sera oublié à son tour.

Celui qui remet au lendemain ce qu'il peut faire la veille, — Gribouille !

Celui qui fait fi des observations et des bons avis de ceux qui ont vieilli et acquis de l'expérience, qu'ils ont souvent payée bien cher, — Gribouille !

Celui qui se ruine de promettre et s'enrichit de ne rien donner, — Gribouille ! mauvais Gribouille ! Celui-là aura à compter avec sa conscience et avec la justice de Dieu.

Celui qui dit que la bonne volonté est réputée pour le fait; qui fait semblant d'être généreux, tandis qu'il n'est qu'égoïste, et qui croit tromper le monde et Dieu par son hypocrisie,—Gribouille! Sa conscience et Dieu le jugeront bien plus sévèrement que le monde.

Celui qui oublie qu'il est bon d'avoir plusieurs cordes à son arc,—Gribouille!

Celui qui oublie de battre le fer tandis qu'il est chaud, —Gribouille!

Celui qui croit que la belle plume fait le bel oiseau, —Gribouille!

Celui qui met le loup dans la bergerie,—Gribouille!

Celui qui s'embarque sans biscuit,—Gribouille!

Celui qui met la charrue devant les bœufs,— Gribouille!

Celui qui met le doigt entre le bois et l'écorce, — Gribouille!

Celui qui oublie que les bons comptes font les bons amis,—Gribouille!

Celui qui n'a pas honte de dire que : Charité bien ordonnée commence par soi-même, celui-là est un égoïste de la pire espèce, seulement il a oublié que Dieu n'oublie rien, lui;—Gribouille!

Celui qui se sert de la patte du chat pour tirer les marrons du feu, et qui croit pouvoir jouir impunément du fruit du travail d'autrui,—Gribouille!

Celui qui oublie qu'il n'y a pas de roses sans épines, —Gribouille!

Celui qui oublie qu'un coup de langue est pire qu'un coup de lance, et qui cultive la médisance comme une qualité,—Gribouille! Il oublie que s'il blesse les autres par ses mauvais propos, il peut être écrasé à son tour par la calomnie.

Celui qui donne des verges pour se fouetter,—Gribouille!

Celui qui ne se souvient pas qu'une seule brebis galeuse peut gâter tout un troupeau, et qui n'étudie pas la société qu'il fréquente pour se garer des méchants et des pervers,—Gribouille!

Celui qui jette des perles devant les pourceaux et qui sème les émotions de son cœur, et les fruits de son intelligence devant des sots, des ignorants ou des ingrats, —Gribouille!

Celui qui rit quand il voit faire le mal et qui ne réfléchit pas qu'il vaudrait mieux aider à le réparer ou essayer de le prévenir,—Gribouille! car aujourd'hui, le mal est pour le voisin; mais, qui sait? demain, il peut être pour lui.

Celui qui pleure et se lamente lorsqu'il a commis une faute, au lieu de travailler à la réparer,—Gribouille!

Celui qui fait le mal ou voit mal agir les autres et s'en lave les mains,—Gribouille! Le mal lui arrivera à son tour.

Celui qui vit de paresse, au lieu de vivre de son travail, et qui oublie que Dieu nous donne à tous une tâche à remplir en ce monde,—Gribouille!

Celui qui se condamne à une vieillesse maladive pour mener une jeunesse trop hâtive, qui sacrifie l'avenir au présent, — Gribouille!

Celui qui fait fi de l'opinion de meilleurs que lui, — Gribouille !

Celui qui enfin fait comme le père Jean que tu connais, qui se jette à l'eau de peur de la pluie, — véritable Gribouille, celui-là ! malin de la Bouille.

La mère Michel disait que Jean Bête était mort, mais qu'il avait laissé une nombreuse famille; elle avait raison.

Il y a presque autant de méchantes bêtes que de bêtes méchantes dont il faut savoir se garer.

Pourtant, je ne voudrais décourager personne et ne point jeter trop de méfiance au cœur des bons, ou dans la conscience de ceux qui voudraient le devenir, et je suis de l'avis de Charles de Ribelle, qui dit : « La vertu est comme une fleur sur sa tige; elle peut quelquefois se courber sous le vent de l'orage, mais elle se relève toujours. »

Après ça, petit, souviens-toi de ces maximes et proverbes que la mère Michel me répétait souvent en me disant :

— Gribouille, mon garçon, retiens bien ceci ; car, vois-tu, tout cela n'a pas été inventé pour nous ; c'est avec juste raison que l'on a dit que la sagesse des nations se résumait dans les proverbes. Oui, mon garçon,

Qui trop embrasse mal étreint.

L'ambition n'est guère bonne conseillère.

— Souviens-toi du proverbe italien :

Qui va doucement va longtemps.

— Et de :

Petit à petit l'oiseau fait son nid.

Patience et longueur de temps valent mieux que force et que rage.

N'achète pas la peau de l'ours avant que l'animal ne soit tué.

Les petits ruisseaux font les grandes rivières.

Pierre qui roule n'amasse pas de mousse.

Il n'est point de meilleur messager que soi-même.

Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son.

Il faut garder une poire pour la soif.

Chose promise est chose due.

Qui m'aime aime mon chien.

Ne mange jamais ton pain blanc le premier,—me disait la bonne femme,—de crainte que le bis ne te semble amer ensuite.

Ne mets jamais la lumière sous le boisseau.

Ne change pas ton cheval borgne contre un aveugle, ni un mauvais penchant contre un défaut ou un vice.

—Souviens-toi que :

Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse.

Ne brûle pas la chandelle par les deux bouts.

Méfie-toi des méchants convertis, — la caque sent toujours le hareng.

Rends à César ce qui est à César.

Rappelle-toi qu'un clou chasse l'autre.

Ne réveillons pas le chat qui dort.

Aie toujours un os à jeter dans la gueule du chien. — Souviens-toi du chien du jardinier, qui n'aime pas les choux, mais qui ne veut pas que les autres en mangent.

Ne jette pas le manche après la cognée.

Rappelle-toi que celui qui n'a pas su obéir ne saura jamais commander.

Au mauvais payeur, ne fais jamais crédit que de la main à la poche; — la méfiance, est, dit-on, la mère de la sûreté.

Qui dort dîne.

Qui ne dit mot consent.

L'homme propose, mais Dieu dispose.

Ne te mets jamais entre l'enclume et le marteau.

Rappelle-toi que la familiarité engendre souvent le mépris.

Si tu veux être bien servi, sers-toi toi-même.

Et puis rappelle-toi que l'œil du maître fait plus que ses deux mains.

Il n'y a jamais de feu sans fumée.

Qui a peur des feuilles ne doit jamais aller au bois.

Qui donne promptement donne doublement.

Ce n'est qu'à force de forger que l'on devient forgeron.

Mauvaise herbe croît toujours.

Si l'habit ne fait pas le moine, il fait presque toujours connaître celui qui le porte.

A l'impossible nul n'est tenu.

Il est sage d'apprendre à hurler avec les loups.

Ne cours jamais deux lièvres à la fois, tu risquerais fort de n'en attraper aucun.

—Je pourrais prolonger indéfiniment la liste des Gribouilles, à ça près des nuances plus ou moins tranchées qui les séparent, et te faire connaître une foule d'autres proverbes; mais c'est toujours du même tonneau, comme disait Lustucru. Or donc, je m'arrête pour ne pas surcharger ta mémoire. Maintenant, si mes histoires ne t'ont pas fait de bien, elles n'ont pas pu te faire de mal;—et lors même que mes confidences n'auraient eu pour résultat que de te faire réfléchir un peu et de t'empêcher de te laisser entraîner dans la grande bande des Gribouilles, gribouillant plus ou moins, je serais encore content de te les avoir faites. Ah! xcit! ah! xcit! ah! xcit!... ah! la la! Je crois que c'est le commencement de la fin de mon rhume. Le remède de Margot opère; c'est un vrai remède de bonne femme, celui-là; aussi je le conseille à tous ceux qui peuvent s'en servir sans courir le risque d'être entièrement rissolés comme des côtelettes sur le gril. Ah! xcit! ah! xcit! ah! xcit!

Le père Jean se leva; nous nous séparâmes, moi en lui promettant que je ferais tout mon possible pour éviter de m'atteler à cette grande charrue où tirent tous les Gribouilles. Ainsi ai-je fait, et ainsi j'espère que feront tous ceux qui liront mon récit avec quelque fruit.

Jean Gribouille est mort aujourd'hui, mais il a laissé

tant d'héritiers, que ce doit être une sérieuse étude pour nous de nous en garer.

Pour moi, j'ai grandi avec l'amour du travail, gribouillant encore quelquefois, malgré les bons avertissements que j'avais reçus ; mais je suis toujours resté dans la catégorie des malins de la Bouille qui n'ont sur la conscience que des péchés véniels ; — et si, plus d'une fois, l'on m'a reproché d'être malin comme Gribouille, du moins n'ai-je pas laissé supposer un seul instant que c'était en mauvaise intention.

A bon entendeur, salut !





DESCHAMPS

TABLE DES MATIÈRES



BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS L'HEURE JOYEUSE PARIS 75005